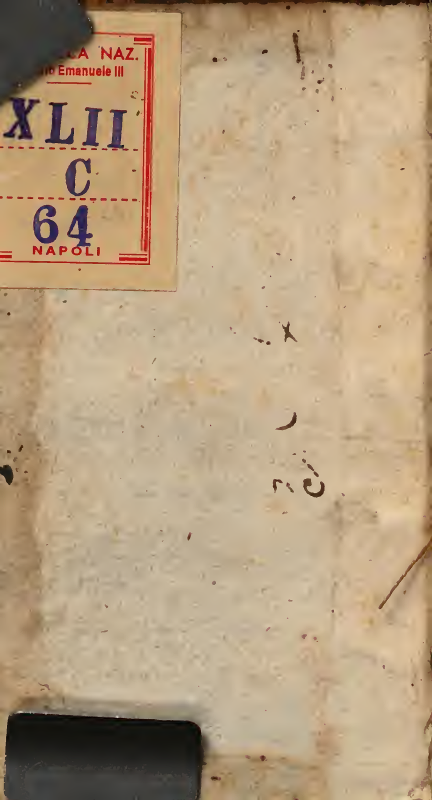




CA NAZ.
Emanuele III
XLII
C
64
NAPOLI



ANONIMIANA
OU
ME'LANGES
DE
POESIES, D'ELOQUENCE, ET D'ERUDITION.

76.



A PARIS,
Chez NICOLAS PEPIE, ruë S. Jacques, proche la Fontaine S. Severin, au grand faint Bafile.

M. DCC.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE.

MAlgré la petite fortune attachée à la profession des belles Lettres, il y aura toûjours des personnes qui s'y adonneront ; rien ne flatte plus delicatement l'esprit. Les hommes nés pour la societé, les cultiveront toute leur vie ; car elles en font les plus grands délices. Je ne dois pas beaucoup m'étudier à prouver ce que j'avance; le grand nombre de ceux qui s'y appliquent, malgré le peu de gloire & de commoditez qu'ils en retirent, l'établit suffisamment; surtout dans un

ſiecle, où l'utile du temps paſſé eſt devenu l'agreable de celui-ci.

Il ſeroit plus difficile de dire qui ſont les perſonnes qui devroient s'y appliquer : tout le monde n'y eſt pas propre. Cet état même ne convient pas à tout le monde ; il faut y avoir naturellement du penchant, naître avec de la memoire, de la vivacité, de la juſteſſe, un peu de fortune ; car le bel-eſprit ne la fait plus. O Philoſophe de mauvaiſe grace, quand on eſt pauvre.

Ceux même dont le merite eſt toûjours l'eſclave de leur fortune, ſont toûjours fort au deſſous de ce que peut être il pourroient

devenir & quelque *sagacité* qu'ils aïent, ils ne sçauroient aller bien loin. Avec des talens naturels, il faut donc avoir dequoi entretenir une douce & laborieuse oisiveté; * mais il n'y a que les Dieux qui la procurent; & dans le siecle où nous sommes, il y a de ces Dieux moins que jamais; sans elle neanmoins on ne fait que ramper, *Patrum invalidi referunt jejunia nati*, a dit un bel-esprit, les productions se ressentent du besoin de leur Auteur: de sorte qu'il vaut mieux ne rien faire, que de s'amuser à faire des riens.

Aprés ce préambule, on doit

* O melibe nobis hæc Deus otia fecit.

s'attendre à ne trouver ici que des pieces finies & d'une grande utilité; mais que cela soit dit sans consequence, on ne fait que rapporter ici plusieurs Ouvrages qui ont diverti une Compagnie où ils ont été lûs les uns aprés les autres; on se propose de donner aux particuliers le même plaisir par ce Recüeil. C'est tout ce qu'on peut leur promettre, & le plus que l'on en puisse attendre, si l'on ne réüssit pas, qu'ils s'examinent; peut être cela ne viendra-t il pas tout à fait des Ouvrages qu'on leur presente, peut être ne sera ce pas aussi tout à fait la faute des particuliers: Quoi qu'il en soit: qu'on les lise; c'est tout ce qu'on

en veut. Voïons seulement à leur donner un ordre qui les retire de la confusion où ils pourroient être.



TABLE

Des pieces contenuës dans ce Livre.

Fin de la Table des pieces.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Fontainebleau le 28. jour de Septembre 1679. Signé Midy Il est permis à Jacques Collombat Imprimeur Ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, d'imprimer ou de faire imprimer un Livre intitulé, *Anonimiana*, ou *Mélanges de Poësies, d'Eloquence & d'érudition*, &c. Par *** en un ou plusieurs volumes, marges & caracteres qu'il voudra choisir; & deffenses sont faites à tous Libraires Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'ils soient de l'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, sous quelque prétexte que ce puisse être, même d'en vendre des exemplaires contrefaits, ou d'impression étrangere, sans la permission expresse & par écrit dudit Collombat ou de ses aïans causes; le tout à peine de quinze cent livres d'amende, confiscation de tous les exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts, ainsi qu'il est porté plus au long en l'original desdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, conformément au Reglement. A Paris le 15. Novembre 1699.

C. Ballard, *Syndic.*

Et ledit sieur Collombat a fait part du Privilege cidessus à Nicolas Pepie, Libraire à Paris, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 15. Juillet 1700.

ANONIMIANA



ANONIMIANA
OU
MÊLANGES
DE POESIE, D'ELOQUENCE & d'Erudition.

ARISTE & Philante se trouverent ces jours derniers dans une Assemblée, où l'on fit lecture du discours suivant, sur Corneille - Tacite. Les portraits que l'Auteur y a faits engagerent la Compagnie à discourir de l'histoire & de la politique des Empereurs Romains : mais comme rien n'est suivi dans la plûpart des conversations ordinaires, & que ce se-

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Fontainebleau le 28. jour de Septembre 1679. Signé Midy. Il est permis à Jacques Collombat Imprimeur Ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, d'imprimer ou de faire imprimer un Livre intitulé, *Anonimiana*, ou *Mélanges de Poësies, d'Eloquence & d'érudition*, &c. Par *** en un ou plusieurs volumes, marges & caractéres qu'il voudra choisir; & deffenses sont faites à tous Libraires Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'ils soient de l'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, sous quelque prétexte que ce puisse être, même d'en vendre des exemplaires contrefaits, ou d'impression étrangere, sans la permission expresse & par écrit dudit Collombat ou de ses aïans causes; le tout à peine de quinze cent livres d'amende, confiscation de tous les exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts, ainsi qu'il est porté plus au long en l'original desdites Lettres de Privilege.

Regiſtré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, conformément au Reglement. A Paris le 15. Novembre 1699.

C. Ballard, *Syndic.*

Et ledit sieur Collombat a fait part du Privilege cidessus à Nicolas Pepie, Libraire à Paris, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 15. Iuillet 1700.

ANONIMIANA



ANONIMIANA
OU
MÊLANGES
DE POESIE, D'ELOQUENCE & d'Erudition.

ARISTE & Philante ſe trouverent ces jours derniers dans une Aſſemblée, où l'on fit lecture du diſcours ſuivant, ſur Corneille - Tacite. Les portraits que l'Auteur y a faits engagerent la Compagnie à diſcourir de l'hiſtoire & de la politique des Empereurs Romains : mais comme rien n'eſt ſuivi dans la plûpart des converſations ordinaires, & que ce ſe-

roit même en ôter tout l'agreable ; que de les assujettir aux premiers sujets que l'on y propose ; parce que cela en ôteroit la liberté qui en fait le premier ornement ; on y parla de plusieurs autres ouvrages d'esprit ; un sujet traité en prose donnoit occasion à parler d'un autre écrit en vers ; ainsi l'on s'engagea insensiblement les uns envers les autres, à se lire les piéces que l'on auroit. Chacun prit son jour pour faire à la Compagnie lecture de la piéce dont il avoit parlé, de sorte que l'on passa agreablement plusieurs heures de differens jours, où l'on lut ce qui suit.



DISSERTATION
SUR
CORNEILLE TACITE,
A
MRS D. N. P. O.

FInirai-je vos conteſtations, ſi je vous dis ce que je penſe de Tacite ? Vous m'en priés, comme ſi mon opinion devoit prévaloir à celle de tant de Sçavans qui ont écrit ſur cette matiere, & que vous l'attendiſſiés comme un arreſt qui dût vous regler. Quelque honneur qui me revienne de vôtre deférence à mes jugemens, je ne ſçaurois ſurprendre l'amitié de mes amis, par la bonne opinion qu'ils ont de moi ; je ne ſuis ni ſi habile que vous me faites, ni ſi judi-

cieux que ceux qui m'ont precedé : Ce n'est pas que je ne me flate d'être capable de juger d'un ouvrage, & d'en pouvoir dire mon sentiment avec quelque sorte de justesse : mais pour décider en maît e, & pretendre soûmettre tout le monde à mon opinion, c'est à quoi je ne puis ni ne dois songer en aucune maniere. Dans les choses arbitraires où l'on peut avoir un sentiment particulier, il est permis de disputer. Je ne suis pas comme ces tyrans qui ne parlent que pour être obéïs, & encore moins comme ces grands hommes qui sçavent donner à leurs paroles un caractere d'autorité qui impose & qui les fait respecter ; je défere au sentiment des sçavans: mais je veux avoir la liberté d'examiner ce qu'ils me disent, de rejetter ce qui ne m'en plaît pas, comme d'aplaudir à ce que j'approuve ; en cela je n'impose à personne la necessité de me croire, au contraire, je me trouve mieux

e la critique quand elle est rai-
onnable, que je ne suis flatté
ar des loüanges qui pourroient
'être pas toûjours sinceres. De cette
naniere je puis vous écrire mon
entiment sur Tacite. Quoique plu-
ieurs habiles en aient écrit, ils
'ont pas dit tout ce que j'en aurois
oulu sçavoir, ni tout ce qu'il y en a
eut-être à dire.

Peut-être aussi que trop de scru-
ule dans leurs recherches en auroit
anni l'agreable en les rendant plus
tenduës, & que moins de liberté
ans leurs lectures les auroit bor-
és à un seul Historien, ou à un
eul livre. Semblables en quelque fa-
on à ces habiles voyageurs, à qui
a curiosité a fait parcourir toute la
erre; ils se sont contentés de voir
& d'en dire les principales choses
le chaque partie, pendant que de
moins entendus avec le même des-
ein, se sont arrêtez au détail, & re-
enus au milieu de leurs courses par

de simples puerilités.

Cependant nous sommes obligés de nos lumieres aux uns & aux autres. Les amusemens de ceux-cy nous ont donné une connoissance plus intime des choses, la rapidité de ceux-là nous en a apporté une plus étenduë.

Quoi que je ne fasse donc, à proprement parler, que suivre ce qu'on a déja dit de Tacite ; mes remarques ne seront pas tout-à-fait inutiles à ceux que la prévention ou l'autorité n'auront pas encore surpris.

Ainsi je croi que le goût des sçavans sur son stile a plus decidé de son merite que leurs lumieres. Emportés par l'interêt de leur parti, ils se sont vûs dans la necessité de le défendre, & ont plus fait pour leur panchant que pour la justice. * Les uns d'un esprit trop profond en passant du stile aux cho-

* M. le Vayer, M. d'Ablancourt.

es, ont loüé sa maniere d'écrire
bscure, prétendant qu'elle fût ac-
ommodée aux affaires secrettes de
a Republique, dont les causes ne
evoient pas être connuës à tout le
nonde. * Les autres d'un caractere
lus naturel & plus sevére l'ont
lâmée, & ne se sont quelquefois por-
és à l'extremité que pour s'excu-
er de rendre raison des choses qu'ils
'entendoient peut-être pas assés.

Quoi qu'il en soit, je trouve un
nilieu qui me semble plus honnête
x moins éloigné de la verité. Ta-
ite parloit bien latin, mais trop
bscurement pour ce qu'il a voulu
crire. Sa diction dure & resserrée
ourroit être prisée ailleurs que dans
ne Histoire, où tout doit être clair
x bien établi, où l'éloignement des
aits, leur diversité, les époques &
es changemens toûjours contestés
a rendent obscure d'elle-même, sans
que le stile soit de la partie.

* Alciat & Ferret.

Ainsi n'en déplaise à M. de la Motte-le-Vayer, trop de lumiere l'a rendu aveugle partisan de nôtre Auteur. * Ce n'est pas une bonne autorité pour excuser sa diction, que deux grands hommes qui ont excellé dans un autre genre d'écrire, & dans une autre Langue, sa latinité pour avoir trop de ce sublime, que les Grecs appellent δεινότης n'est pas intelligible en bien des endroits ; & encore un coup, c'est mal prendre son parti que de lui donner en latin Tucidide & Demosthene pour modeles. Les Langues ne sont pas seulement differentes dans leurs idiomes & dans leurs accens ; elles ont leurs periodes, leurs expressions & leurs phrases particulieres qui les distinguent. Ciceron même plus doux & plus naturel que ces Auteurs Grecs, quoi qu'original inimitable, ne seroit pas un bon garant d'une diction Françoise qui auroit le mê-

* Refutation des raisons de M. de la Mothe-le-Vayer.

ne tour de ſon Latin.

C'eſt donc un abus de prétendre que la maniere d'écrire de Tacite puiſſe ſe rendre recommandable ; s'il y a des vins eſtimés par un peu d'amertume, ils le ſont par une bonne qualité : mais une maniere d'écrire dure & ſcabreuſe n'acquit jamais de reputation à une Hiſtoire. Bien loin d'élever l'eſprit à de plus grandes connoiſſances, comme le pretend ce Sçavant, elle l'embaraſſe & le rebute. Diroit-on, par exemple, que Ceſar ſe fût attiré plus d'attention s'il avoit été plus obſcur & moins naturel ? N'éleve-t-il pas l'eſprit juſques à ſes penſées, qui doivent toûjours être dans la lecture de ſon Hiſtoire, la juſte borne des nôtres ; au lieu que dans une maniere d'écrire obſcure, l'eſprit du lecteur ſe promene où il lui plaît, quand il ne ſe laſſe pas, & ſe forge des imaginations qui n'ont ſouvent aucune juſteſſe, ni aucune propor-

tion avec les choses. Cesar par sa netteté le reduit au naturel, & ne laisse jamais à souhaiter plus de lumiere dans les actions qu'il a décrites.

Ce ne peut donc pas être, encore une fois, le stile de Tacite qui l'a rendu recommandable ; c'est mal défendre ses interests que de s'attacher à le loüer par le plus considerable de ses défauts. * Tacite étoit un habile politique, & encore un plus judicieux écrivain ; il a tiré des consequences fort justes sur les évenemens des Regnes dont il a fait l'histoire, & il en a fait des maximes pour bien gouverner un Etat. Mais s'il a donné quelquefois aux actions & aux mouvemens de la Republique, leurs vrais principes ; s'il en a bien démêlé les causes, il faut avoüer qu'il a souvent supléé par trop de delicatesse & de penetration à celles qui n'en avoient pas ; tant il est

* Merite & Caractere de Tacite.

rai que l'on se caracterise dans tout
e que l'on fait; & que l'Histoire
'est jamais entre les mains qu'elle
oit être, lors que ceux qui se mê-
ent d'en écrire donnent pour la ve-
itable cause de ce qu'ils ne con-
oissent pas ce qu'ils ont imaginé
e moins sensible & de plus caché
ux yeux du peuple; il leur ar-
ive souvent de faire d'un secret
articulier au Prince, une affaire
onnuë à tout le monde, & c'est un
éfaut si familier à Tacite, que j'o-
erois dire, apuïé d'ailleurs d'une in-
inité de bonnes raisons, que c'est
ui faire trop de grace que de le
egarder comme un Historien fort
xact, & qui a écrit selon les regles.

Je sçai que mon sentiment a quel-
que chose de trop hardi, & de trop
singulier pour être reçû. L'habitude
& la tradition où l'on est de lire &
de recevoir depuis long-temps les
écrits de Tacite, comme une hi-
stoire, les préjugés & le merite des

premieres impressions qu'il a faites ne souffrent pas aisément qu'on abandonne une opinion si universelle ; la voix du public s'est declarée en sa faveur, & l'envie de deviner l'a rendu même familier aux courtisans ; tout le monde regarde son Histoire comme la mieux écrite que nous aïons ; cependant si l'on examine quelles sont les fonctions & le devoir d'un Historien, on n'aura pas grande peine à entrer dans un sentiment, qui n'a de contraire à la raison que la nouveauté.

Les plus sçavants dans les regles de l'histoire disent qu'elle doit avoir un corps & une ame ; le corps de l'histoire, ce sont les actions & le recit des choses qui se sont passées : l'ame c'est l'esprit qui les a animées, la cause qui les a fait entreprendre, le caractere de ceux qui ont agi, & les mobiles qui les ont fait agir ; ils viennent ensuite aux memoires, & ils disent que le choix en doit être sage &

éclairé, que là un Historien se doit lui-même tout entier à la verité & à la distinction des faits, qu'il faut qu'il renonce à son propre goût, & qu'il neglige encore tous les ornemens étrangers qui n'apportent ni plus de netteté dans les faits, ni plus de connoissance des choses cachées. Ils ajoûtent que le stile en doit être aisé, facile & naturel, qu'il faut que les narrations soient suivies, les supputations exactes, & les reflexions rares & toûjours courtes; qu'elle doit être remplie des faits du Prince, & des changemens survenus dans son Etat pendant son Regne, que les digressions étrangeres & les discours étudiés n'y sont pas propres, & qu'ils en doivent être toûjours bannis.

En effet, les raisonnemens sur les affaires d'Etat n'appartiennent qu'aux politiques, qui cherchent à poser des maximes, ou aux Orateurs qui aiment à s'étendre, & à dire

de belles phrases. Le devoir d'un Historien n'est precisément que de rapporter des faits, & d'en marquer les circonstances. En un mot son Histoire doit être claire, correcte & intelligible pour être dans l'ordre.

Or à examiner Tacite avec ses regles, on ne pensera jamais qu'il ait bien voulu écrire une histoire ; il est aisé de remarquer avec les Sçavans, qu'il abandonne souvent la suite de ses narrations sans les reprendre, pour se plaire trop, ou à décrire une bataille, ou à faire faire des Harangues à ses Heros. Touché lui-même du merite qu'il a de si bien s'en acquitter, il lui arrive quelquefois de sortir de sa Contrée, pour ainsi dire, & d'aller assez loin de là faire des sorties sur des Terres étrangeres, dans le seul plaisir d'en décrire les beautés.

En quoi je trouve qu'il étoit plus Orateur que toute autre chose ; &

que son dessein étoit moins de donner une Histoire fidelle & veritable, que d'exercer son éloquence par des remarques favorables à sa delicatesse.

Dans un temps & parmi un peuple où l'art de bien dire faisoit une partie considerable du vrai merite & de la vertu ; sans doute que ceux qui étoient d'une naissance plus illustre, & d'une famille plus aisée, s'attachoient davantage, ou à cultiver les talens qu'ils y avoient, ou à en acquerir pour les besoins. Personne n'étoit alors dispensé d'une occupation que la necessité de se défendre soi-même d'un crime, ou de proteger un coupable donnoit souvent à chaque particulier. Tout le monde vouloit être éloquent dans un temps où les prix, les dignités & les trophées étoient deferés à l'Eloquence, où la raison même d'un établissement & d'une meilleure fortune ; quelquefois de secretes pretentions à l'Empire étoient d'assez

il a le mieux réüssi, il y trouvoit une espece de gouvernement plus accommodé au caractere de son genie. Il aimoit, comme nous l'avons dit, à démêler les intrigues du cabinet, à en assigner les causes, à donner des desseins aux pretextes, & de la verité à de trompeuses apparences. Genie trop subtil, il voit du mystere dans toutes les actions de ce Prince.

Une sincere déférence de ses desseins au jugement du Senat, étoit tantôt un piége tendu à son integrité, tantôt une delicate maniere d'en être le maître; mais toûjours l'art de le rendre complice de ses desseins, & d'en avoir l'execution sans reproches.

Lors qu'il punissoit des seditieux, c'étoit un effet de sa défiance naturelle pour les Citoiens, ou de legeres marques de colere répanduës parmi le peuple, pour disposer les esprits à de plus grandes cruautés.

a Ici la contrarieté d'humeurs de deux Chefs, eſt un ordre ſecret de traverſer la fortune d'un competiteur, & le moyen de lui enlever l'affection du Peuple.

Les dignités deferées au merite, étoient d'honnêtes voies d'éloigner un concurrent, ou de perdre un ennemi, & toûjours de fatales recompenſes. En un mot tout eſt politique, le vice, & la vertu y ſont également dangereux, & les faveurs auſſi funeſtes que les diſgraces. Tibere n'y eſt jamais naturel, il ne fait point ſans deſſein les actions les plus ordinaires aux autres hommes. Son repos n'eſt jamais ſans conſequence, & ſes mouvemens embraſſent toûjours plusieurs menées.

b Les vices de Caligula luy fourniſſoient auſſi de juſtes ſujets de déclamer. Son éloquence trouvoit à

a Piſon & Germanicus.
b Caractere du Regne de Caligula.

e recréer dans la diversité des peintures du vice, si fidelles & si ingenieuses, qu'il en a fait craindre la lecture aux Princes par divers particuliers.

En effet, Tacite, bien loin d'inspirer de l'horreur pour les débauches de Caligula, a mis tant d'art & de délicatesse à les décrire, qu'elles piquent le goût, & l'excitent à chercher ailleurs un plaisir qu'il pourroit n'avoir pas encore trouvé à se satisfaire.

* La stupidité de Claudius ne lui donnoit pas de moindres avantages. Il avoit, pour ainsi dire, à remplacer un Prince, & à remplir la Souveraine dignité. Sçavant par les évenemens, il y brille dans les pesanteurs, & par l'ignorance de celui qui gouvernoit. Il est sage de l'aneantissement de ses conseils, & judicieux par les mauvaises réüssites. Instruit de tout, il s'y plaît à donner des instructions, à établir des

* Caractere du Regne de Claudius.

maximes, & à regler par les mauvais ſuccés la conduite de l'Etat.

* Une cruauté ingenieuſe à inventer tous les jours de nouveaux ſuplices ſous l'Empire de Neron, n'étoit pas moins favorable à l'éloquence de Tacite. Elle ſupléoit en quelque maniere à une de ſes parties, & ne lui laiſſoit que la peine de bien écrire des faits, quelquefois outrés par la force de l'expreſſion, & plus ſouvent odieux par l'horreur du crime.

Voilà de quelle maniere on veut que Tacite ſe ſoit acquitté d'une Hiſtoire. J'avouë qu'il promet au commencement de ce que nous avons de lui, d'écrire les Regnes des quatre Empereurs, dont nous venons de parler. Mais outre qu'il ne l'a pas executé, il ſe déclare encore contre ceux de ſes partiſans, qui pretendent juſtifier ſon choix, en publiant que nous avons perdu

* Caractere du Regne de Neron.

Histoire du Regne de Nerva * & de Trajan, qui ont été les plus vertueux Princes qui ayent regné dans Rome. On lui pardonneroit d'avoir aussi legerement parcouru les Regnes ausquels il a touché, s'il avoit entrepris une Histoire universelle de Rome, ou de la Republique ; mais c'est n'avoir pas donné à une Histoire particuliere sa veritable forme, que d'avoir negligé, & les particularités, & les circonstances.

Il ne devoit pas seulement marquer par quelle voie Tibere étoit parvenu à l'Empire, il devoit encore parler de son enfance, de ses prosperités & de son éducation ; la nature forme les Princes avec plus de soin & de vigilance que les autres hommes. Tout est grand chez eux, prematuré ou digne de remarque. Il en devoit par consequent tracer jusques aux avantures particulieres, & ne pas le placer tout d'un coup à

* Lips.

l'âge de cinquante-cinq ans, à la tête de la Republique, par les menées d'une femme *a* imperieuse, haïe du Senat & du Peuple.

D'ailleurs, se pourroit-il que son évenement à l'Empire, par le meurtre du vrai successeur d'Auguste, *b* se fût passé sans aucun remuëment, dans un temps, surtout, que le peuple fatigué des maux de la guerre, & de la domination, ne se faisoit pas un scrupule de semer ouvertement des propos de liberté ?

Je pense donc que Tacite n'a touché à l'Histoire que par occasion, & que son but, comme je l'ai déja dit, n'étoit que d'exercer son éloquence en differentes manieres ; & veritablement quoi qu'il faille être Orateur pour être bon Historien, neanmoins l'art oratoire étoit le talent naturel de Tacite : & sans doute, il excelloit le plus en ce gen-

a Livie.
b Agrippa.

re, par lequel il étoit connu davantage.

Aussi Pline le jeune ne parle que de son éloquence dans plusieurs de ses Epitres, * tantôt il l'établit Juge de celle du Barreau dans une contestation, tantôt il le prend pour modele de la sienne; il le prefere aux plus habiles Orateurs de son temps, qui étoient en grand nombre. Il n'admire par tout que son art de bien dire, & regarde comme un bonheur d'être loüé par lui.

En effet, tout parle dans Tacite, son caractere, & non pas celuy de l'*Histoire*. Les actions y sont rares, les digressions longues & frequentes, les negligences & les affectations trop marquées. C'est un Orateur qui cherche lui-même à s'aplaudir, qui tourne & qui manie des faits differents à son avantage. Tantôt c'est une armée en bataille dont il décrit les mouvemens & la

*Ep. 20. l. 1. Ep. 1. l. 2. Ep. xi. Ep. 13 l. 4. Ep. 20. *ibid.*

ſituation ; tantôt une ſedition de ſoldats, ou une revolte de peuples nouvellement ſubjugués, qu'il fait appaiſer par l'adreſſe & la vehemence du diſcours, ou étouffer par la violence des armes. Trop heureux s'il rencontre ſouvent l'Empereur dans le Senat y faiſant des remontrances, ou y rendant grace de quelques bienfaits.

Il n'y a pas juſques ſous les tentes au milieu d'un camp & d'une armée, que les mourans * ne faſſent des harangues avec la même délicateſſe & toute la preſence d'eſprit, dont un homme à ſon aiſe eſt capable de faire dans ſon cabinet ; il n'attend pas même quelquefois, tant l'art de diſcourir le domine, qu'un General d'armée ſoit à la tête de ſes troupes pour les haranguer ; il lui fait écrire des ordres en Recteur, pleins d'antitheſes & de figures de Rethorique.

Mais c'eſt aſſez parler de Tacite

* Germanicus.

& de ſon Eloquence, venons aux idées qu'il donne de la vertu Romaine, & en general à tout ce qu'on en peut penſer avec juſtice.

De l'Eſprit & de la Vertu des Romains.

CE ſeroit peu pour les hommes, ſi ſe trompans les uns les autres dans leurs ideés, ils pouvoient ſe garantir d'eſtre les dupes du temps; Mais il y a entre-eux une inclination pour le faux, que l'on n'oſeroit découvrir, & une tradition de reſpect pour l'antiquité, qui va juſqu'à l'aveuglement & à la folie; On ne démord point de ce que l'on a une fois conçû d'elle, quoi que l'on ſçache que le temps & l'imagination groſſiſſent toûjours les objets, l'on conſerve precieuſement les idées qui en reſtent; & c'eſt ſans doute tout l'a-

vantage qu'elle a sur nous. La presence des choses en diminuë le merite, & la renommée plus heureuse que ceux qu'elle prône, acquiert des forces en vieillissant.

C'est de la posterité que nous devons attendre la nôtre ; appellons à elle de l'injustice de nôtre Siécle ; elle sçait rendre à chacun le tribut de gloire qui lui est dû ; le mal est que nous ajoûtons à la verité, & que ne nous trouvans pas assés satisfaits de la réalité & du naturel des choses, l'imagination s'en fait des idées si magnifiques, que ce n'est plus elle, mais nôtre propre ouvrage que nous admirons.

Pour bien juger de l'esprit & de la vertu des Romains, commençons donc par nous défaire des préventions ; bannissons de nôtre esprit tout assujettissement aux idées que nous nous en sommes faits, & jugeons d'eux par eux-mêmes sans respect pour leur antiquité & sans flaterie pour nôtre

amour propre. Il n'y a point de gens qui trouvassent mieux leur compte à les loüer que nous sans presomption ; nous avons vû executer par nôtre Nation des choses plus extraordinaires que celles qu'ils ont faites ; & si un Poëte de nos jours a fort bien dit, que l'Histoire de Loüis le Grand rendoit celle de l'antiquité digne de foi ; ce qu'elle raconte des grands Hommes qui sont morts, & des Romains mêmes, ne contribuë pas moins à faire nôtre Eloge & à nous mettre au dessus d'eux ; toutes comparaisons à part, examinons ce qu'ils étoient en eux-mêmes.

Tout le monde loue, & c'est sans doute une chose digne de loüange, que cette austerité de vertu qui regna parmi les Romains dans les premiers temps de la Republique : Mais, comme l'a dit un bel Esprit de nos jours, cette vertu, bien loin d'avoir quelque chose de mâle, & un bon principe, tenoit de la ferocité, &

ſentoit plûtôt la rudeſſe des premieres mœurs que la politeſſe des derniers temps.

En effet Romulus nourri dans la guerre, reputé fils de Mars, bâtit Rome, & la peupla de gens ramaſſés de part & d'autre, & à proprement parler, elle fut une azile ouvert à toutes ſortes de perſonnes corrompuës. Les eſclaves & les bergers y vinrent chercher la franchiſe & la liberté dont ils ne joüiſſoient point; les voleurs & les homicides, l'impunité des crimes dont ils ne pouvoient fuir la vengeance; & tous enſemble furent unis par les mêmes motifs qui les avoient aſſemblés. Tel a été l'établiſſement de Rome.

Cette union qu'une commune inclination pour la vie entretenoit parmi ſes Citoiens, la rendit d'abord redoutable. Elle fit dans cette eſprit de concorde pour ſe mettre à couvert de la haine de ſes voiſins, des efforts qu'elle n'auroit pas fait pour la gloire. Par-là ſes peuples ſe

virent bien-tôt impunis & en possession de la liberté que Romulus leur avoit promis sous ses Enseignes.

Mais comme l'impunité rend les criminels audacieux, aprés s'être assurés contre la vengeance & les poursuites de la Justice, ils entreprirent de violer ses droits ; ils combattirent au commencement par la necessité de défendre leur vie, qu'ils avoient tant de fois meprisée de perdre ; ils attaquerent dans la suite tout le monde par inclination de faire du mal. Ils trouvoient dans l'âpreté de leur temperament dequoi resister à la haine que la rudesse de leurs mœurs leur attiroit ; dans leur penchant & dans leur union dequoi entretenir la crainte des maux qu'ils pouvoient faire. Mais qu'est-ce que la force si elle n'apuie ou ne défend la vertu ? si elle n'est reglée ou conduite par la justice?

Donneroit-on, par exemple, le nom de Victoire à une bataille gagnée dans les circonstances que les Ro-

mains ſoutinrent la premiere ? appelleroit-on du nom de vainqueurs des combattans animés de leur eſprit ? Non ſans doute, puiſque la vraie victoire eſt celle que l'on gagne premierement ſur ſoi, ou que l'on reçoit de la défaite du vice. Violer les droits les plus ſacrés, uſurper les plus legitimes, attaquer ſans raiſon, ſe ſoutenir par l'injuſtice, c'eſt renverſer non pas vaincre, c'eſt détruire & non pas triompher, c'eſt être furieux & non pas vainqueurs.

Tels étoient cependant les Romains. Les brigandages qu'ils avoient exercés avant que de ſe réünir ſous un Chef, les avoient rendus infatigables & propres à la guerre ; & leur vie en ayant été une continuelle, il leur fut d'autant plus difficile de changer, qu'ils fortifierent par l'habitude, l'inclination naturelle qu'ils y avoient.

Comme les criminels qui ſe rendoient de toutes les contrées de la

terre sous les Enseignes de Romulus, en augmentoient de jour en jour les forces, il fallut prevenir un mal qui n'auroit pas manqué d'arriver entre des troupes faites aux hostilités & à la violence dés qu'elles auroient manqué d'occupation. Romulus les emploia donc contre les Etrangers, pour leur ôter le moien de se nuire à elles mêmes.

De là la guerre contre Amulius, où Romulus, par un principe de vengeance, fit une action digne d'estime. Il rétablit Numitor sur son Trône, & en chassa Amulius qui le lui avoit usurpé, & qu'il avoit fait exposer sur le Tybre avec Romulus son frere. Le crime commençant par-là à devenir heureux & puissant, voulut tout soumettre à ses Loix. Romulus aprés cette victoire, bâtit Rome & fit proposer aux Sabins son alliance; il leur demanda leurs filles en mariage pour ses Citoiens.

Un Etat composé d'hommes seuls alloit tomber par lui-même ; la condition attachée à la nature humaine, ne lui promettoit de subsister qu'un certain temps. Il falloit des femmes aux Romains pour perpetuer leur Etat ; il leur falloit des enfans, qui nourris dans leurs maximes, heritassent de leur courage & de leur dureté: mais personne ne voulut s'allier à des hommes si vicieux, en qui l'on ne remarquoit aucun principe de vertu ; l'on renvoia donc leurs Ambassadeurs sans les écouter. Ils auroient bien voulu se venger d'un tel affront par la force, mais les circonstances du temps ne le leur permettoient pas, & il étoit dangereux de commettre l'honneur commun, & toutes les forces d'un Etat naissant à la décision d'une bataille incertaine.

Si les Romains avoient attaqué sans gagner la victoire, ils se couvroient pour jamais, non seulement d'une

honte & d'un opprobre éternel ; mais ils se perdoient entierement. Il valoit donc mieux avoir recours à l'artifice, ce qu'ils firent ; ils preparerent toutes choses pour des jeux publics & des carousels, ils convierent ensuite les peuples voisins à y assister, & s'y étant tous rendus de bonne foi avec leurs familles, leurs filles y furent enlevées.

Les parens se voiant ainsi seduits, reprocherent aux Romains d'avoir violé le droit de l'hospitalité, & leurs déclarerent la guerre. Dans le premier choq les peres se virent contre leurs enfans, les freres contre leurs sœurs, & une même famille pour & contre elle même. Que devoit-on attendre d'un tel combat, qu'un évenement qui tourneroit à la gloire des Romains ? Le sang parle dans une rencontre si singuliere ; & la nature émuë se revolte contre un combat qui tendoit à la détruire. Les Sabins n'étant déja plus qu'une mê-

me famille avec Rome, le sentiment qui les avoit armés pour venger leur honneur, les désarme par la pitié, pour conserver leurs enfans. Les femmes entre les deux armées les attendrissent par leurs larmes & par leurs reproches; elles representent aux uns ce qu'elles leurs sont, & aux autres ce qu'ils ont à combattre. Tous quittent les instrumens de leur défaite, & viennent s'embrasser, & se protester une amitié éternelle, où ils avoient quelques momens auparavant juré leur mort.

Tel fut le triomphe de la nature sur le ressentiment; tel fut le succés du parti que l'on prit à Rome. Tant il est vrai, que ce qui fait la gloire & la grandeur d'un Etat, dépend presque toûjours du Conseil qui le gouverne, & que les résolutions qu'on est obligé de prendre dans les occasions pressantes,

où il s'agit de se conserver, ou de perir, ont quelque chose de plus concerté, & de plus résolu que dans les avantures ordinaires.

Les Romains attirerent donc par la molesse & par les plaisirs, ceux que la rudesse de leurs mœurs, & la publicité de leurs désordres avoient rebuté, & la nature acheva de faire dans la suite ce que l'adresse & l'artifice avoient commencé.

Voilà quels ont été les premiers établissemens des Romains; heureux & dignes de loüanges, s'ils avoient été fidelles à leur Fondateur, & s'ils n'eussent signalé leur ingratitude & leur méchanceté par son meurtre.

Mais aprés tout, que pouvoit attendre ce Prince de tant d'hommes corrompus qu'il vouloit discipliner selon les regles de la justice, que des retours à leurs premieres manieres, c'est-à-dire, des actions d'inhumanité & de trahison de ceux qu'il sçavoit

avoir été traîtres & inhumains toute leur vie ?

Les Senateurs qui étoient des personnes choisies furent cependant ses meurtriers : mais devenus judicieux par l'experience, ils chercherent dans le sacrilege l'impunité du sacrilege même. L'esprit du peuple facile à surprendre par la Religion, n'eut pas de peine à croire ce qu'ils firent publier, que les Dieux avoient enlevé Romulus dans le Ciel. Pour soûtenir un mensonge qu'ils avoient tant d'interêt d'accrediter, ils se servirent de tout ce qu'il y avoit de plus saint dans leur Religion ; mais qu'est-ce que c'est pour des impies ? Ils éleverent des Autels à leur crime, lui offrirent des Sacrifices & le consacrerent.

Ce qui est surprenant, c'est de voir quel étoit le pouvoir des Dieux, où l'on ne reconnoissoit d'autre divinité que la violence & la passion. Il fut tel, néanmoins, que l'attentat & la per-

fidie cachés sous ces specieux dehors, furent pris pour des actes de religion & de piété ; & que les Senateurs s'étant mis à couvert de la vengeance, se délivrerent impunément de la domination, qu'ils ne pouvoient plus supporter.

Numa qui vint aprés, sçut profiter de la disposition des esprits pour donner du cours aux Loix que Romulus avoit déja faites, & en établissant une Religion, il réforma les mœurs, & rendit les peuples plus retenus envers ce qui devoit leur être sacré.

Une longue & profonde paix aïant donné à la Religion le temps de s'établir, Tullus Hostilius successeur de Numa fit de severes Reglemens pour la discipline militaire.

Ancus Martius qui vint ensuite y joignit des ceremonies saintes pour les rendre plus respectées ; & cette politique étoit d'autant plus sage, que s'il eût falut punir tous les re-

belles, le Prince qui n'avoit sous lui que des brigands, auroit lui-même détruit ses forces; il attacha donc de l'irreligion, & par consequent de la honte à s'acquitter mal d'un devoir civil & politique. Il vint à bout de cette maniere par la force des scrupules, de l'irresolution de quantité d'hommes lâches & dissolus, qu'il falloit porter au bien commun, & ranger sous des Loix qui conservoient l'ordre.

L'esprit d'indépendance qui regnoit toûjours dans Rome, fit chercher à l'ancien Tarquin parmi le peuple les moïens d'assurer son Trône & sa puissance; il ne songea qu'à se faire des créatures au dedans de ses Etats; & oubliant en quelque façon la gloire & les secours qu'il pouvoit retirer de la défaite de ses voisins, pendant que lui-même ne se croïoit pas chez lui en sûreté, il cultiva l'amitié du peuple par l'embellissement de la Ville, & par des ouvrages qui servi-

rent à la commodité du public. Aux deux cens Senateurs que Romulus avoit créés, il en ajoûta cent autres qui étoient ses amis particuliers, ou qui le devinrent par la suite. Ainsi à mesure que Rome s'embellissoit tous les jours au dedans par la pompe & la magnificence de ses Rois, ses Citoiens acqueroient au dehors de la dignité, & s'attiroient la veneration des peuples voisins.

Tarquin le Superbe qui en fut chassé fut cause que l'on y abolit la Roïauté & toutes les magnificences, avec des execrations horribles contre ceux qui voudroient un jour la rétablir. Alors la politesse qui étoit dégénerée en volupté, cessa d'amolir pour quelque temps le courage des Romains ; ils reprirent leur premiere ardeur pour la guerre, & ne voulurent être gouvernés que par eux seuls.

Delà le bonheur & la liberté de Rome, qui s'en étoit rapportée pen-

dant deux cens ans à la vertu de ses Rois ; les outrages qu'elle en avoit reçû en divers temps, exciterent le courage de ses peuples. Ils se réveillerent de cette espece d'assoupissement, où les avoit entretenus, tantôt l'exterieur & les dehors d'une Religion établie pour amuser des esprits naturellement portés à l'indépendance, tantôt les magnificences & les spectacles sous lesquels leurs Roys cachoient adroitement leurs passions.

Quand ils furent piqués dans la violence que Tarquin fit à Lucrece, ils sentirent mieux ce qu'ils devoient être, & ce qu'ils valoient. Alors le mal des particuliers devint la cause du bien public, & le peuple vengé des insultes des Roys, ne songea plus qu'à établir la puissance.

Ainsi commença la Republique. Elle fût d'abord gouvernée par deux hommes Consulaires & annuels, suivant

vant les projets de Servius Tullius, que Brutus & Collatin executerent.

Si avant que de passer outre, nous voulons examiner plus particulierement les Romains dans ce premier âge de leur établissement, nous verrons qu'ils étoient animés du même esprit que leur Fondateur, dont Platon a dit, au rapport de Plutarque, « qu'il étoit hardi de peur, & que la « crainte de souffrir de grandes pei- « nes, le contraignit comme malgré « lui à tenter de grandes choses. «

En effet, Romus & Romulus élevés parmi les Pasteurs de Numitor & d'Amulius, se firent haïr de leurs compagnons. Au lieu de vivre comme eux dans la douceur, & le repos de la vie pastorale, ils alloient battre la campagne & s'exercer, tantôt à battre les passans, & tantôt à poursuivre les bêtes sauvages. Ils ne voulurent reconnoître aucune superiorité, & méprisans toutes les menaces & les remontrances qu'on

faisoit de la part du Roi, ils répondirent avec beaucoup plus de confiance en leur libertinage, qu'en leur force & en leur origine, qui n'étoit ni certaine ni reconnuë, *qu'il n'avoit rien de meilleur qu'eux.*

Cette maniere de vivre sauvage entretenoit veritablement leurs corps dans une bonne disposition pour les fatigues de la guerre; heureux s'ils en avoient fait un bon usage! mais s'étant rendus les Chefs de tout ce qu'il y avoit de gens sans aveu de leur connoissance, & en aiant même débauché une partie par leurs promesses, ils signalerent leurs premieres actions d'éclat par la défaite d'Amulius leur Roi, qu'ils vinrent attaquer dans sa propre Ville où ils le tuerent. Il est vrai que c'étoit un usurpateur, & qu'ils rendirent Albe & le Trône à Numitor leur veritable Roi. On dit qu'il étoit leur Ayeul maternel; mais cette circonstance est mal assurée, & la diversité des opinions au-

tant que la vanité des peuples, qui veulent toûjours avoir de grands commencemens, m'en font tout-à-fait douter.

Cet esprit sauvage & farouche regna aussi bien dans les compagnons de Romulus, qui furent dans la suite les Romains, que dans lui-même. Ils firent peu de Conquêtes hors de leur voisinage pendant trente années qu'il fût leur Roi : ils se contenterent de dépoüiller leurs voisins de leurs terres, tant parce qu'ils vouloient être les maîtres de tout, que parce qu'ils étoient accoûtumés à l'usurpation & au brigandage; ainsi leurs entreprises, comme on doit l'entendre, étoient moins des Conquêtes qu'un pillage de voleurs, & une irruption des barbares dans les Païs étrangers.

Sous les autres Rois ils firent la guerre, ou demeurerent en repos selon l'esprit turbulent ou paisible de celui qui gouverna, & l'on doit re-

marquer que dans tous les tems & dans toutes les Monarchies, il en est par tout de même. La gloire des peuples dépend de la fortune des Rois, leur valeur de ses exemples, leurs Conquêtes de sa superiorité ou de son ambition. Celui qui tient le timon de l'Etat en est le premier mobile; les peuples ne se meuvent qu'à mesure qu'il leur donne du mouvement, & qu'il s'agite lui-même pour s'agrandir.

Quand les Romains envahirent l'Italie, & qu'Albe quoique leur alliée, fut sacrifiée la premiere à leur perfidie; aprés avoir connu toutes ses forces ils la detruisirent, moins pour porter la paix dans celle-là, & pour venger la foi du Traité que celle-ci avoit violé, que par une veritable jalousie de la puissance & de la grandeur de l'une & de l'autre; mais ils tâchoient autant qu'ils pouvoient à donner de specieux prétextes à leurs usurpations; un Païs à

leur bienseance étoit toûjours à leur égard un endroit legitime pour le conquerir. Ils envahirent ainsi les Etats de plusieurs Rois qu'ils attaquerent separément & assemblez.

La Conquête d'Albe se fit sous les Consuls, dans les premiers tems de la Republique, où le peuple, comme l'a dit un Auteur celebre, étoit furieux de liberté. L'emportement fut poussé jusqu'à cet excez, dans cette occasion, que Collatin nommé Consul avec Brutus, quoique auteur aussi bien que lui de la liberté, quoique mari de Lucrece dont la mort avoit donné lieu au changement, & plus interessé par consequent que tout autre à la vengeance publique, devint suspect; il fut chassé pour s'être trouvé de la Famille Royalle; tant de défiance ne pouvoit être que l'effet de l'injustice des Romains. Ils craignoient les Rois qui les avoient assujettis aux regles du devoir, & à celles de la

justice qu'ils ne reconnoissoient pas auparavant, & ils haïssoient tout ce qui leur en rappelloit l'idée. Pour ne donner aucun frein à leurs mouvemens & à leurs libertinages, ils avoient en horreur la superiorité & la dépendance, & non pas les vices particuliers de leurs Souverains. La violence du dernier Tarquin ne leur servit qu'à cacher des dispositions naturelles qui s'étoient montrées sous Romulus quand il établit des Loix, & lors même qu'il fut question de lui donner un Successeur : elle ne fit donc que favoriser les inclinations d'un beau prétexte, & mettre à couvert la honte du penchant au crime par la gloire de le venger.

Quand la Republique fut établie, ils continuerent à donner des marques de leurs inquietudes ; ils soupçonnerent de quelques desseins Valere Publicola qu'ils avoient substitué à la place de Collatin.

Ce Valere de retour d'une expe-

dition où il avoit delivré sa Patrie des irruptions des Veiens & des Etruriens, fit bâtir une maison sur une éminence. La circonstance de cette hauteur fit penser au peuple que ce Consul affectoit la tirannie. Il fut contraint de cesser de bâtir ; & tant pour effacer de l'esprit du peuple les mauvaises impressions qu'il avoit prises que pour captiver sa bienveillance, il fit une Loi qui permit d'appeller des Consuls au peuple, & lui défera en certain cas le jugement en dernier ressort : mais cette loi dans la suitte fut cause de la ruine de l'Etat. Le peuple jaloux de ses droits se souleva contre la puissance des Consuls, & les Consuls pour maintenir le bien public furent obligez de leur créer des Magistrats que l'on appella Tribuns ; & ces Tribuns servoient à secourir le peuple contre l'autorité des Consuls.

Ces nouveaux Magistrats, au lieu de mettre la paix, entretin-

rent la division entre les deux partis pour mieux établir leur puissance ; de sorte que chaque particulier se fit un Etat de son gouvernement, & au lieu d'un Souverain que Rome haïssoit, elle s'en donna plusieurs petits qui travailloient sourdement à la détruire par elle-même.

Le Senat composé des meilleures têtes, pour détourner de dessus Rome l'effet de ces dissensions domestiques, fit naître à tous momens des sujets de guerres étrangeres, & par là il sçut retenir plusieurs fois pour le bien public les forces de chaque condition divisées pour les interêts des particuliers.

Ce fus dans ce temps-là que commencerent les guerres contre Porsenna Roi d'Etrurie, qui prit avec les Latins le parti des Rois. Ensuite vinrent celles contre les Latins pour les limites de l'Empire, où ce fameux Dictateur Lucius Quintius, tiré de la charruë pour commander les Troupes, signala si fort

sa valeur, les Gaulois, les Samnites, les Tarentins, les Grecs sous Pyrrhus furent ensuite alternativement vaincus. L'Europe, l'Affrique & l'Asie devinrent en deux cens ans les Conquêtes de l'Empire. Je n'ai garde de dire qu'en toutes ces guerres les Romains se comporterent toûjours honnêtement. On dit d'eux que la temerité & l'injustice étoient leurs forces, & leur ambition le môtif de leurs entreprises.

Un Prince de la Grand'Bretagne que Cesar avoit attaqué, en parloit ainsi : Ces pilleurs de l'Univers, « aprés avoir ravagé toute la terre « viennent maintenant écumer la « mer ; ils sont avares quand leur « ennemi est riche, ambitieux quand « il est pauvre. L'Orient & l'Occident « ne suffisent pas à leur ambition, « ils veulent être les maîtres des « Païs fertiles & de ceux qui ne le « sont pas ; tuër des hommes, c'est les «

» vaincre ; piller & envahir des
» Roiaumes ſous de faux prétextes,
» c'eſt les conquerir : telle eſt leur
» politique ; & aprés avoir tout boul-
» verſé, fait de l'Univers une affreu-
» ſe ſolitude, ils ſe vantent d'avoir
» mis par tout la paix.

Cette invective quoique tres-avantageuſe pous les Romains, ne laiſſe pas à le bien prendre de leur faire honneur. Des ſcelerats que toute la terre liguée enſemble ne pouvoit retenir, avoient aſſurément quelque vertu dans leur union, qui a duré tant de Siécles, & qui a été tant de fois traverſée par la fortune & par les armes ; mais à dire vrai elle s'entretint plûtôt par la neceſſité de l'union, que par la ſimpathie des humeurs : il falloit oppoſer à une haine generale des forces unies, à l'animoſité de toute la terre, beaucoup de valeur, à la jalouſie des autres peuples une conſtance opiniâtre ; il faloit vaincre ſi l'on ne vouloit être

vaincu, & conserver sa vie aux dépens de celle des autres, ou se resoudre à la perdre honteusement par sa lâcheté.

Quand les Romains se relâcherent de l'austerité de la discipline militaire, ils en furent les victimes; l'Italie fut saccagée par leurs ennemis, & Rome se vit la proie des Nations Barbares. Toutefois lorsquelle triompha, ce fut moins par la vertu de ses peuples, que par l'intelligence & la capacité de leurs Chefs; par eux l'ordre & la discipline étoient établis & entretenus, & l'Armée en suivant le genie du General, se representoit moins l'honneur de la victoire que les dépoüilles de l'Ennemi; plus le butin dont chaque Soldat profitoit, que l'Empire du monde & la puissance absoluë; les Troupes presque toûjours tirées du commun du peuple, conservoient de leur origine cette premiere inclination pour le brigandage, qui avoit

aſſemblé leurs peres ſous Romulus : le Capitaine ainſi avoit à tourner au bien de ſa Patrie, une diſpoſition déja favorable à ſes deſſeins & à ſa propre gloire, & c'eſt en quoi conſiſtoit ſon merite, & où ſa ſuffiſance ſe faiſoit voir.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit ſorti de grands hommes parmi le peuple; mais il ſeroit plus extraordinaire que cela ne fût pas, qu'il n'eſt digne d'admiration d'en voir beaucoup. Chez les Romains, les occaſions de ſe former & de paroître étoient frequentes, & les occaſions comme l'on ſçait font ſouvent plus d'honneur aux hommes que les talens : par elles ils les mettent au jour où ils en acquierent (car l'exercice & l'application ſont une ſeconde nature) lorſque ſans elle ils languiſſent inconnus de toute la terre, quelquefois avec des connoiſſances fort étenduës.

Un homme paſſoit dans Rome par tous les états de la Republique,

où il s'instruisoit tantôt de la politique & des mœurs de ses compatriotes, tantôt des forces & des interêts de sa Patrie ; là il étoit appliqué à découvrir le veritable genie du peuple, & par quels ressorts il pouvoit être plus surement gouverné ; ici dans une plus haute fortune, il mettoit au jour les connoissances qu'il avoit acquises dans ses premiers emplois, & devenu homme public il paroissoit né pour toutes sortes d'états, tant il montroit de suffisance en chaque chose. Tel qui y eût été enseveli dans l'obscurité sans les occasions de se montrer, qui en sortant d'une condition privée où il étoit comme caché à lui-même, y est devenu l'objet de l'admiration du Peuple dans les premieres Charges du Senat. Les hommes font les affaires, dit un ancien Proverbe fort trivial, & les affaires font les hommes.

Les dissensions qui se rallumerent peu de tems aprés la promulgation

des Loix des douze Tables, produiſirent cet avantage aux particuliers. Le peuple jaloux de l'autorité des Senateurs, aſpira aux honneurs du Conſulat qui leur étoient reſervées; il demanda d'y être admis; l'on fut obligé de trouver un temperament pour le ſatisfaire, & de créer, comme nous l'avons dit, trois Magiſtrats ſous le nom de Tribuns Militaires, auſquels on donna la même autorité qu'aux Conſuls.

Le peuple s'apaiſa pour quelque tems, & laiſſa aux Patriciens le commandement comme à l'ordinaire, mais moins pour être fort content de ce qu'on venoit de faire pour lui, que pour mieux s'établir dans cette nouvelle dignité. Dés qu'il s'en vit en poſſeſſion, ce premier ſuccez lui enfla le cœur, il tenta d'aller plus loin, & ſe crut en droit de tout prétendre, parce qu'il ſe voioit en état de tout obtenir. Le bien Public ſervant alors de prétexte à l'ambition des parti-

culiers, chacun mit ſa gloire à en montrer, & c'étoit à qui en auroit le plus. Les broüilleries aiant recommencé, confondirent le vice avec la vertu; la vanité paſſa pour un zele, l'ambition pour une juſtice, la force pour la temerité.

Rome livrée aux paſſions de ſes Citoiens, auroit ſuccombé ſans la ſageſſe du Senat, qui fut obligé de ſouſcrire une ſeconde fois aux pretentions du peuple. Dés ce moment les premiers honneurs furent communs à tous les ordres, & cette voie ouverte au merite excita entre eux l'émulation & l'amour de la vertu; de ſorte qu'un homme dans la Republique en paſſant d'une Charge à une autre, connoiſſoit tout & ſe trouvoit à la fin capable de la ſervir dans quelque emploi qu'elle le voulût mettre.

De là Marius, homme Plebeien ſe fit auſſi connoître grand homme de guerre, plein de force & d'éloquen-

ce, d'intrepidité, de valeur ; de-là la puiſſance du peuple, la défaite de Jugurtha, celle des Theutons, des Cimbres, des Gaulois & de tant d'autres Nations Barbares.

De-là, la dexterité de ce nombre prodigieux de grands hommes qui ſe ſont trouvez en même tems propres au maniement des affaires publiques, & à celle du cabinet ; admirable pour le conſeil, & ſi entendu au métier de la guerre, capable de mediter & d'entreprendre, d'acquerir de la gloire à leur Patrie par leurs armes, & de l'immortalité par leurs écrits.

De-là enfin la force de l'Empire, chacun regardant depuis ce tems-là comme ſa conquête particuliere celle de la Republique, & ſe felicitant ſeul d'un bien qui devenoit commun à tout le monde.

L'interêt propre, quoi qu'on en diſe, eſt le premier reſſort des grands évenemens. Si quelques hommes l'ont

negligé pour le bien public, cette preference s'est faite plus en sa faveur qu'à son dommage. Les grands hommes se sont souvent servis de cet artifice pour s'agrandir. On se laisse bien veritablement entraîner par les interêts du bien public, mais l'on s'attache à ceux qui deviennent plus particuliers, & ceux-ci animent & donnent plus de mouvement que les autres, où presque toûjours encore on tâche à les rencontrer.

Si nous avions parmi nous les mêmes avantages, si dis-je, chacun pouvoit se flater de parvenir par son merite aux premieres Charges du Roiaume sans le secours de cette fortune dorée, que les anciens disoient la mere de l'injustice, & des grandes revolutions; combien de gens inconnus se rendroient recommandables, combien d'inutiles deviendroient necessaires à l'Etat! mais nos conditions sont bornées; chacun est attaché par sa propre inclination, ou par sa fortune, à un

art ou à une profeſſion ſouvent ingrate ; chacun vit à ſa maniere pour lui ſeul & ſans relation au bien public ; nos interêts ſont particuliers; ceux du Prince ne ſont pas toûjours ſûrement, les interêts de ſes Sujets, & le bien de l'un eſt ſouvent contraire à celui des autres.

Au lieu que dans Rome tout ſe faiſoit par l'interêt du bien commun, tout roule ici ſur l'interêt propre; chacun fait ſa fortune à part, s'éleve & s'agrandit par lui-même, ſans ſecours auxiliaire, ou par la protection d'un Grand; en un mot nos établiſſemens ſont fixes quand la fortune ne les fait pas; l'on ne tire pas le General d'armée de la Charuë & des emplois populaires, ni le Miniſtre ne parvient pas de la condition des eſclaves à la premiere Charge du Roiaume, les hommes étant fixés à un emploi duquel ils ne ſortent que rarement pour paſſer à un autre. D'où vient

que nos connoiſſances ſont ſi bornées, que l'homme de guerre eſt ſi peu propre au maniement des finances, & le Miniſtre au commandement des troupes; que les uns & les autres ne ſçauroient écrire avec la même grace des Anciens? Les avantages de la Nation, ou les revolutions de ſa fortune. Mais nous en rejettons ordinairement la faute ſur nôtre Langue plûtôt que de nous en charger, & c'eſt excuſer nôtre ignorance à ſes dépens; cependant rien n'eſt plus injuſte.

La Langue Françoiſe eſt ſimple, naïve & capable de ſoutenir les Traités les plus hardis de l'Eloquence la plus ſublime; il n'y en a point qui réüſſiſſe mieux à copier les penſées, à rendre les choſes par des expreſſions juſtes, & à obſerver tres-exactement toutes les bienſeances. Nous ne devons point faire nôtre apologie en ravalant ſon merite, ni la mettre comme quel-

ques-uns, si fort au dessous de la Latine.

Nous avons parmi nous pour le langage des ouvrages aussi parfaits que ceux de la latinité du temps d'Auguste. Si le Latin traduit perd quelques-unes de ses beautés, il en est quelquefois dedommagé par des expressions Françoises tres-élegantes; & nous pourrions à nôtre tour défier les Latins de bien traduire un discours François; il leur échaperoit sans doute bien des graces & des finesses que la langue Latine ne sçauroit exprimer; car chaque langue a ses agrémens differens; ce qui est excellent dans l'une est souvent dans l'autre une barbarie.

Toute la faute en est donc à nos mœurs, à nos manieres & à nos usages, si nous n'avons pas comme les Romains des personnes aussi propres à soutenir la dignité de l'Histoire. Ceux qui se mêlent de l'écrire pour n'avoir pas eu de part aux affaires, ni cette

grande connoiſſance de chaque état, comme avoient les Romains, ne ſçauroient jamais attraper auſſi vivement qu'eux le caractere des choſes, & des perſonnages qu'ils ont à depeindre.

Dans tout autre genre de litterature nous en avons qui les valent; j'en nommerois ſi d'autres avant moi n'avoient pris ſoin de le faire; les écrits même d'un illuſtre de nôtre Siécle qui s'eſt le plus ouvertement declaré pour eux, feroient contre ſes préventions ſi l'on regardoit les choſes de prés, mais il avoit du chagrin contre un moderne dont les anciens ont profité, & cette circonſtance auſſi bien que ſes ouvrages font voir que le parti plusque la juſtice l'a fait declarer en leur faveur.

* *Ingeniis non ille favet plauditque ſepultis,*
Noſtra ſed impugnat.
a dit Horace * en pareille occaſion.

Sans cela j'aurois contre ſon émule de nôtre tems, ce chagrin honnête qui regarderoit autant la juſtice qu'on lui doit, que le merite de quelques autres modernes de ma connoiſſance.

S'il devoit beaucoup aux anciens, il étoit honnête d'avoir pour eux de la reconnoiſſance, mais il ne falloit pas qu'elle s'exerçât aux dépens de ce qu'il doit à ſa langue naturelle; elle lui a prêté les graces qui lui ſont propres, & quand il y a joint celles des anciens, elle lui a procuré le moien de s'acquerir parmi nous-même, à leurs dépens, une gloire & une reputation immortelle.

Aprés tout la prévention pour les anciens a été une injuſtice de tous les tems. Ciceron s'en eſt plaint » dans ſon ſiécle, comme Horace. La » malignité des hommes, a-t-il dit, » fait qu'ils prodiguent leurs loüan- » ges aux anciens à qui ils ne portent point d'envie, afin d'obſcurcir

la gloire des modernes dont ils sont « jaloux, *vitio malignitatis humanæ « vestra semper in laude, præsentia in fastidio.*

Quoi qu'il en soit, l'antiquité des premiers hommes ne leur a pas donné un degré d'excellence qu'ils n'avoient point. Quand on les considere de prés, ou qu'on les compare avec ce que nous avons de plus parfait dans nôtre langue & dans nôtre goût, l'on rabat bien de cette veneration que les Siecles leur ont attirée. Le grand éloignement qu'il y a entre eux & nous, nous les fait paroître plus grands qu'ils ne sont, & leur donne un lustre qu'ils n'auroient pas, si nous étions leurs comtemporains : car l'on juge plus avantageusement des choses que l'on ne voit pas, dit Tacite, que de celles qni sont presentes. *Majora credi de absentibus*

L'antiquité a encore cela de particulier, qu'elle ressemble à ces ver-

res d'optique qui réünissent les objets. Nous voions dans le passé les choses éloignées les unes des autres, comme si elles étoient toutes du même tems, & c'est ce qui nous la rend si recommandable. Un Siécle entre elles n'y fait pas une assez grande difference pour les distinguer. Nous nous representons chez les Romains comme dans le même tems, Camille, Coriolan, Manlius, Curius Fabrice & les autres qui vivoient dans les premiers tems de la Republique comme s'ils avoient été les contemporains des Scipions, des Catons, de Paul Emile, de Brutus, de Marius, de Sylla, de Cesar, & de Pompée, qui vivoient dans des tems bien éloignez; il nous semble que toutes leurs actions se sont passées dans un même jour, nous ne distinguons pas assez les Epoques ni les tems dans lesquels ils ont vêcu, & cette confusion grossit bien l'idée generale que l'on s'est fait de tous les Romains.

Parmi

Parmi eux, je le repete, il y a eu veritablement de tres-grands hommes, mais ils ont été disperſez dans les divers tems de la Republique, & c'eſt ce qui en a fait durer la gloire.

Ceux qui ſont venus dans les premiers tems, c'eſt-à-dire dans les deux premiers ſiecles, étoient des gens d'une vertu rude, farouche, & auſtere quelquefois juſqu'à l'excez. Les ſeconds qui ont vêcu vers le milieu de l'Empire, avoient plus de politeſſe & de ſçavoir. Comme ils s'étoient formez par les guerres de leurs Ancêtres, ils ſe trouverent dans de plus grandes occaſions de profiter & d'avoir beſoin de leurs experiences. Les derniers furent encore plus éclairez, mais ils eurent plus de deffauts; la delicateſſe de l'eſprit ſe tourna en fineſſe & en tromperie; ce furent moins de grands hommes que de méchans hommes, plus des gens ambitieux que des perſonnes d'une probité ſans reproches.

Finissons ce discours par une derniere reflexion ; nous n'estimons peut-être tant les Romains, que parce que nous sommes plus familiarisez, leurs Histoires qu'aucune autre peut-être aussi ne faisons tant de cas de leurs ouvrages, que pour connoître mieux les graces de leurs langues qui sont d'ailleurs plus de nôtre goût ; ce qu'il y a de vrai, c'est que l'esprit & le courage ont été de tous les siecles, & qu'ils ont plus éclaté dans certain tems & en certains Païs, parce que les sommes que les hommes adonnées plus aux bonnes choses, & qu'il y a eu plus d'occasions de les faire paroître, car les affaires de la vie ont toûjours été le même train. Ce n'est pas chez les Romains seuls qu'il faut chercher le bon & le beau des actions heroïques & des ouvrages d'esprit, par tout où il y a eu des hommes il s'en est trouvé de la valeur ; il est inutile de chercher entre eux quelques diffe-

rences, les hommes se sont toûjours montrez hommes, leurs coûtumes les ont seulement distinguez, le fond de la nature par tout la même a produit par tout les mêmes chois que chez les Romains. Quoique nos préventions soient pour eux, les autres peuples ne sont pas moins recommandables, ils ne sont peut-être moins estimés, que parce qu'ils sont moins connus. Les Romains ont été lâches & courageux, suivant l'esprit qui a regné dans la Republique; ils ont suivi la fortune & la conduite de leurs Capitaines, & ont toûjours vecû comme les autres peuples, selon le caractere de celui qui a gouverné; au reste, ils étoient tous ambitieux, & se laissoient toûjours conduire, comme les a peints un de leurs Historiens, par cette envie demesurée de dominer toute la terre; *apud nos jus imperii valet, inania transmittuntur*, dit Tacite.

Ne soions donc pas injustes en-

vers tout le monde en leur faveur. Toutes les bonnes & les grandes choſes ne ſe ſont pas faites par les anciens, dit le même Auteur, il s'en fait encore de nôtre tems qui meritent tous nos éloges, & d'être imitez par la poſterité. *Nec omnia apud priores meliora, ſed noſtra quoque ætas multa laudis, & artium imitanda poſteris turis.* Tacit. anu. 3.

On voulut finir la ſeance aprés cette lecture, mais Ariſte réveilla la compagnie par celle du conte qui ſuit. Il dit qu'il en connoiſſoit l'Auteur, & que le Traducteur du ſonge de Bocage s'en étoit ſervi comme de pluſieurs autres Pieces qui ne lui appartiennent ni à ſon Auteur; mais qu'il étoit à pardonner pour l'avoir avoüé dans ſa Preface.

L'ESPRIT FORT,

CONTE

A. M. D. B.

IL est des cœurs bien faits que rien ne décourage ;
Qui choisissent toûjours le parti le plus sage,
Désarment la vigueur des destins ennemis,
Et par des sentimens qu'un fort esprit suggere,
S'élevent noblement au dessus de la Sphere,
Ou leurs planettes les a mis.
Jamais tant d'agrémens, jamais tant de sagesse.
Lise étoit jolie & belle, & son Epoux Damis
Cachoit sous sa perruque un crane à cheveux gris,
Lise avoit cens vertus, Damis étoit bon Prince,
Leur parfaite union passoit dans la Province
Pour un miracle de nos jours ;
Jamais tant d'agrément, jamais tant de sagesse
Ne firent honneur à Lucrece,
Et jamais tant de soins & de tendres amours

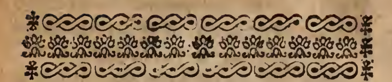
N'accompaguerent la vieilleſſe ;
Rien ne manquoit à leur felicité ,
Barbe griſe & jeune beauté
Font ordinairement un mauvais attellage.
Cependant tout rouloit ſi bien dans le ménage ,
Qu'au bout de l'an le bon Seigneur ,
Vit arriver un ſucceſſeur.
Tandis qu'avec plaiſir il éleve l'enfance
De cet aimable rejetton ,
Un Jubilé revint en France.
On ſçait qu'en ce tems d'Indulgence ;
Chacun demande à Dieu pardon.
Le pecheur prend la diſcipline.
D'un zele tout devot, les Chrétiens ſont touchez ;
On reſſaſſe les vieux pechez.
Les gros & les petits , tout paſſe à l'étamine,
Aux pieds d'un Directeur , la Dame un beau matin ;
Avec un ſincere repentir ,
Declara nettement que le petit Colin
N'étoit pas le fils de ſon pere.
Halte, dit le Confeſſeur,
Pour un *Confiteor* , vous n'en ſerez pas quitte ;

Il en faut deux au moins ; ce crime fait horreur;
Faut-il qu'injustement vôtre enfant desherite
Un legitime successeur ?
Il faut, Madame, vous resoudre,
A confesser le fait à vôtre Epoux,
Sans quoi je ne puis vous absoudre.
C'est m'exposer, dit-elle, à son juste courroux,
Le beau compliment à lui faire.
Je m'en suis accusée à bien d'autres qu'à vous,
Qui n'ont jamais trouvé cet aveu necessaire.
Telle condescendance a damné bien des gens,
Repliqua le Pater, Confesseurs obligeans;
Passent legerement aux belles
Des pechez dont ils sont aussi coupables qu'elles,
Quand à les pardonner ils sont trop indulgens.
Pour moi je ne sçai point flater les infidéles.
Elle se leve, part, & sué dés ce moment
De honte & de douleur saisie.
La pauvrete n'avoit qu'une fois seulement
Cessé d'aimer fidellement,
Et s'en étoit dit-on mille fois repentie,
La voilà dans un embarras.

Qu'on ne peut exprimer. D'un côté l'aventure
Etoit à digerer trop dure.
Pour le Seigneur Damis, on craignoit les éclats.
D'autre part le salut, l'enfer & le trepas,
Et du Confesseur l'ordonnance
Requeroit telle penitence.
Il faut succomber, & d'un mortel chagrin,
Tomber dans une maladie
Qui lui pensa coûter la vie.
Sur le rapport d'un Medecin
Son Epoux connoissant que la melancholie
Alloit couper là trame de ses jours,
La pria d'en dire cause.
Elle veut l'en instruire, & jamais elle n'ose.
Oze tout, dit-il, mes amours,
Rien ne me déplaira pourvû que tu guerisse.
Quoi faut-il qu'un secret te donne la jaunisse,
Et qu'une femme meure à faute de parler ?
Cela seroit nouveau, je vai tout reveler,
Puisque aussi bien dit-elle un trepas favorable;
Doit bien-tôt terminer mon destin deplorable
J'étois à la maison des champs.

Où je faisois la menagére,
Quand la voisine Alix, par des discours touchans,
Ausquels on ne resiste guere,
Me prouva qu'avoir des enfans
Etoit à vous chose impossible,
Me prôna les malheurs de la sterilité,
Qui chez les Juifs passoit pour un deffaut terrible;
Puis dans un jour charmant me fit voir la beauté
d'une heureuse fecondité.
Je me rendis helas! à cette douce amorce,
Et Lucas le valet de nôtre messager,
Avec moi se trouvant un jour dans le grenier,
Je me souvins d'Alix & je manquai de force.
Il est, cela soit dit sans vous mettre en courroux,
A faire des enfans plus habile que vous.
Je lui parlai d'amour, il comprit mon langage,
Et sur un sac de bled, sac funeste & maudit,
Faut-il en dire davantage?
De ce malheureux sac nôtre Colin sortit.
A Lucas je donnai je pense,
Quelques boisseaux de bled pour toute recompense,
Si je vous ai trahi, je meurs, pardonnez-moi,

A cela près toûjours je vous gardai ma foi.
N'est-ce pas de mon bled que tu paia l'ouvrage ;
Lui répondit Damis, nullement effraié,
Cet enfant est à moi puisque je l'ai paié,
Ne m'en parle pas davantage.
La belle en peu de tems reprit ses lis, ses roses,
Son embompoint, sa belle humeur ;
Colin fut élevé comme un petit Seigneur,
A la maison des champs on parla d'autres choses ;
Enfin pour s'épargner d'inutiles ennuis,
Ces Epoux ont vêcu depuis,
Comme si du sac l'avanture
Etoit chimere toute pure.
Bel exemple pour les maris,
Dont le chagrin jaloux merite une apostrophe,
Damis prit en tel cas le meilleur des partis,
Et soûtint cet assaut en brave Philosophe,
Des sentimens communs sa raison triompha,
Ce trait fait plus d'honneur à l'humaine sagesse,
Que tout ce qu'on nous dit des sept Sages de Grece ;
Et je croi que celui dont l'Oracle parla,
Auroit voulu sçachant cela,
Passer pour sot à ce prix là.



DU POEME EPIQUE & de ses Regles.

LES sentimens sont si partagés sur l'origine du Poëme Epique, que prendre parti, c'est s'engager à faire une critique & une discussion de faits fort ennuieux. Je m'en tiendrai donc à l'étimologie de son nom. Je la tire d'un certain * Epicharmus Sicilien, qui l'a orné de toutes les parties dont nous le voïons composé. Avant lui le Poëme Epigue n'étoit qu'une simple satire sans dialogue ni interlocuteurs. Les fragmens qui nous sont restés des Comedies d'Alcée qui vivoit deux cens ans auparavant, & des autres anciens Comiques cités par Athenée le justifient.

* Athen. l. 14.

C'eſt donc proprement cet Epicharmus que l'on doit regarder comme le pere de la Comedie; & cela avec d'autant plus de juſtice, qu'elle lui doit toutes les beautés dont elle eſt ſuſceptible aujourd'hui. Il en fit d'abord un dialogue entre deux & trois perſonnages , enſuite il l'étendit à ce nombre indeterminé d'Acteurs ſi neceſſaires pour bien repreſenter une action, & pour remplir la ſcene. Sans lui nous n'aurions ni repreſentations naturelles, ni ſcenes agreables , ni intrigues ménagées , ni évenemens qui ſurpriſſent, tout ſe reduiroit à la lecture de quelques caracteres que l'action du theatre n'animeroit pas ; à quelques traits de ſatire dont la fineſſe ne laiſſeroit pas voir la verité à tout le monde. L'on eſt jaloux de ſon attention ; on ne l'accorde qu'à ce que l'on entend ſans peine, qu'à ce qui plaît, & qui intereſſe. En voilà aſſez pour ce qui regarde l'origine du Poëme Epique,

voïons maintenant, en peu de mots, quelles en ſont les principales regles, & ce qu'il eſt en lui-même.

Le Poëme eſt une repreſentation accompagnée de circonſtances d'une action principale, & non pas de toute la vie d'un homme. Quelques-uns ont entendu à tort que cette unité d'action étoit une unité de perſonnage ; c'étoit la maniere dont on traitoit les premiers Poëmes : mais depuis Epicharmus, par cette unité, on a toujours entendu l'unité ou la repreſentation d'une ſeule action principale. Elle doit être continuë ; c'eſt-à-dire que dés que le premier acteur paroît juſques à la fin, les principaux perſonnages qui ſervent à la repreſenter doivent être dans le mouvement, & les autres, ne doivent point l'empêcher: car les Heros du Poëme devant être toûjours agités de quelque paſſion d'amour, de haine ou d'avarice, ſont les premiers mobiles de l'action ; & les autres ſont

censés n'agir que par leur impulsion & pour leur dessein.

a Cette action demande six conditions principales, 1°. Elle doit être vraie. 2°. Elle doit être tenuë pour vraïe. 3°. Elle doit être heureuse. 4°. Elle doit être loüable. 5°. Elle doit être une. 6°. Et entiere. Les quatre premieres sont necessaires à la fin du Poëme, qui est d'exciter les Grands à l'imitation des grandes choses, par l'exposition des grands exemples. Les deux dernieres sont plus inferieures au Poëme qui seroit monstrueux s'il étoit double ou mutilé.

b Or le premier soin d'un Poëte doit être de bâtir sur un fonds ferme & solide, sur une verité de l'Histoire, ou reçû de la tradition : car de même que celui-là n'est pas Poëte qui ne peut rien imaginer ; celui-là n'est que charlatant qui feint toutes

a De l'action.
b De la verité de l'action.

choses. Si l'action n'est vraie, quelle vraie-semblance aura la fable fondée sur la fausseté de l'action ? & si la vrai-semblance manque à la fable, quelle croiance trouvera-elle dans l'esprit ? quelle émulation excitera-elle dans l'ame des Grands? Ce deffaut seul a fait échoüer une infinité de pieces. Pour traiter heureusement un sujet, il faut indispensablement un point de verité connüe de tout le monde.

a Mais comme il ne suffit pas à la perfection d'un corps que la matiere en soit belle, aussi ne suffit-il pas à la regularité d'un poëme que l'action soit vraie, il faut aussi qu'elle soit une & entiere, afin qu'il n'y ait rien de double ni d'amphibie, rien d'estropié ni d'imparfait.

Il faut que le sujet qu'on prend ne soit ni trop ancien ni trop recent.

a De l'utilité & de l'integrité de l'action.
ι temps de l'Action.

donner de ſcandale au public, & il ſemble qu'en cela Homere commence à ſommeiller dés le prélude de ſon Iliade.

a Mais ce n'eſt pas aſſez que l'action ſoit loüable, il importe de plus qu'elle ſoit heureuſe, afin qu'elle picque le cœur des Grands, & que l'émulation les porte à des ſemblables entrepriſes, par l'eſperance de pareils ſuccez.

Comme l'action eſt la matiere du Poëme, la fable en eſt la forme, à l'égard de laquelle il eſt ce que l'ame eſt à l'égard du corps; de ſorte que ſans la *b* fable qui eſt la plus propre eſſence du Poëme, la plus pompeuſe & la plus belle verſification ne fait pas un Poëme. La raiſon s'en tire de la nature & de la fin de la poëſie qui eſt par office faiſeuſe d'images & de figures correctes & achevées. Ces images ſi achevées veulent être priſes ſur de par-

a Du ſuccez de l'action, *b* De la fable

faits originaux qui ne se trouvent que dans l'universel où il n'entre rien de corrompu ; il faut donc que le Poëte laisse l'éxistence qui est gâtée, qu'il n'ait point d'égard à la verité qui est mutilée, & qu'il s'attache à la possibilité qui est toute pure, & à la vrai-semblance qui est entiere & parfaite.

a La Fable est selon Aristote, l'assemblage, la structure, ou la composition des choses feintes, c'est-à-dire que la Fable est une fabrique artificielle, composée d'évenemens feints & inventez, mais vrai-semblables, & fondez sur la verité d'une action illustre & heroïque.

b Or elle veut être une, vrai-semblable & merveilleuse ; il n'y aura rien à desirer à l'unité de la Fable si l'action est une, si le Heros principal est seul & sans concurrent, si les Episodes tiennent au corps de l'action par les nœuds du necessai-

a La définition. *b* Ses qualitez.

re & du vrai-ſemblable. Avant toutes choſes, l'unité de l'action y eſt neceſſaire, parce que naturellement une forme ne peut être de deux ſujets, & une ame ne ſe peut partager entre deux corps. 2. Il faut ſe confier en ſon Heros, & commettre toutes les grandes choſes à ſon courage, à ſa conduite & à ſa fortune; car de lui donner des aſſociez qui lui ſoient égaux, c'eſt donner pluſieurs têtes à un ſeul corps. 3. Ce qui eſt neceſſaire à l'unité de la Fable, c'eſt la juſte liaiſon des Epiſodes qui ſont les actions acceſſoires, & inſerées qui ſervent à la grandeur & à la beauté du Poëme. Car le vrai-ſemblabe qui eſt le fondement de l'opinion & l'objet de la creance, y doit entrer afin d'appuier les exemples, leur donner de l'autorité & de la force; le merveilleux s'y doit rencontrer pour les relever, les embellir & leur donner ce qui attire de l'eſtime, & ce qui ex-

cite l'émulation des Grands qui ne s'ébranlent que pour les grandes choſes.

* La premiere maniere de pecher contre cette vrai-ſemblance, c'eſt de bâtir ſur le faux en ne mettant point en œuvre le probable ni le poſſible, de ſorte que ce que l'on fait ne puiſſe ſervir à l'inſtruction de perſonne. La ſeconde eſt le deffaut de certains rigoureux amateurs de la verité, mais éclairez, qui n'aiant pas aſſez bonne opinion de tout ce qui ſe trouve dans l'étenduë de la foi humaine, vont chercher dans les ſaintes Ecritures des Heros & des actions heroïques à mettre en poëme.

Ces perſonnes font deux fautes eſſentielles, l'une contre la forme du poëme, & l'autre contre la fin de la Poëſie. La premiere en ce que ne s'arrêtant pas dans l'étenduë des choſes qui ne ſont pas de la foi humaine, ils laiſſent la vraie matiere

* 3. Maniere de faillir contre la vrai-ſemblance.

dont se font les Fables, & n'en trouvent ni vraie ni fausse dans l'étenduë des choses qui sont de la foi Divine; la raison de cela c'est qu'il n'y à rien de faux, & que les veritez saintes ne se peuvent tourner en fable sans quelque sorte de blasphême. La 2e. faute qu'ils commettent est qu'allant chercher des sujets bien au de-là de la vrai-semblance & de la possibilité des choses; ils n'en rapportent rien qui puisse servir d'éguillon à piquer le courage & l'émulation des Grands, & à les porter à de semblables entreprises, ce qui est encore la fin de la Poësie. C'est donc une maxime principale de cet art, que la vrai-semblance est de plus grand usage que la verité.

La troisiéme maniere de faillir contre cette vrai-semblance, c'est d'imiter ceux qui n'agissent que par machines, qui ne font rien où il n'entre de l'enchantement & du mi-

racle. Il eſt permis de les emploier dans une tempête, dans un embraſement, dans un deluge, contre des charmes où la plus forte vertu ſe trouve foible : mais il ne faut point de machines où l'épée & la lance peuvent produire les mêmes effets.

a Pour l'ordre que l'on y doit garder il y en a deux, le naturel & l'artificiel, ou le renverſé ; le premier à l'égard de l'action principale qui eſt le ſujet de la Fable, le ſecond à l'égard du ſujet dont cette action principale eſt detachée.

b Pour ce qui eſt des mœurs, Ariſtote les veut bonnes, afin qu'il s'en puiſſe faire des modéles qui inſtruiſent.

c Il les veut conformes aux ſexes, à l'âge & à la qualité des perſonnes que l'on repreſente, afin que rien ne bleſſe la bienſeance & le vrai-ſemblable.

a De l'ordre de la Fable. *b* Des mœurs. *c* Ariſtote demande 4 conditions.

3. Il les veut égales à l'égard des personnes qui sont de la creation du Poëte, parce que l'inégalité est la marque d'un esprit changeant, qui est fort éloigné de l'heroïque.

4. Il les veut semblables à l'égard des personnes que le Poëte reçoit de l'histoire, parce que la copie doit être semblable à l'original.

Virgile s'est dispensé du 4. article à l'égard de Didon.

* Pour ce qui est des amours qui peuvent entrer dans un Poëme. Premierement on les doit renfermer dans les Episodes, sans leur permettre pourquoi que ce soit d'entrer dans l'action principale; cet article est essentiel au Poëme, & le distingue du Roman.

2°. Les amours qui entreront dans le Poëme doivent être amours de heros & de heroïnes, qui aient des coleres hardies, des jalousies, que leurs desespoir même ait une fierté qui étonne.

* Quelles amours doivent entrer dans le Poëme.

3. Qu'il n'y ait rien que de bienséant, & de modeste dans les amours des Reines & des Princesses, qu'on ne leurs attribue rien qui tache la Pourpre ou qui deshonore la Couronne.

a Pour ce qui est de la diction, la Poësie heroïque demande une diction toute sublime; qu'on ne pense pas, dit Horace, que ce soit les cadences & les mesures, que ce soit l'arrangement & l'ordre des mots, que ce soit la pureté de la diction, la propreté des formes qui fassent le Poëte; il faut quelque chose de plus grand & de plus fort, de plus élevé & de plus riche.

b Il faut toutefois remarquer que quoi que cette Poësie ne souffre rien qui ne soit grand, fort, beau, sa grandeur, sa beauté & sa force sont differentes selon la difference des matieres.

a Diction de la Poësie. *b* L'esprit necessaire à la Poësie heroïque.

L'esprit

L'esprit que demande la Poësie heroïque, doit être du premier ordre & du plus éclairé de cet ordre, parce que l'imitation heroïque se devant faire par des images abstraites & des singularitez purifiées de la matiere contre-tirées sur la seule idée, il faut que l'esprit artisan de ces images si pures, si spirituelles, si parfaites, soit des moins materiels & des plus éclairez; de plus, l'esprit du Poëte doit découvrir en chaque chose la pure forme du bon & du beau, la pure idée de l'aimable & du merveilleux: or ces formes, & ces idées ne sont pas à la superficie des choses, & il faut des yeux pénetrans pour les découvrir.

* Le plus bel esprit du monde ne suffit pas au Poëme heroïque, s'il n'est accompagné de l'esprit divin qui fait l'emportement & l'antousiasme; c'est ce qui fait dire à Horace, que le Poëte doit avoir un

* L'Antousiasme.

esprit divin, & à Platon que dans les ouvrages des Poëtes, il faut moins de travail que d'instinct, moins d'étude que d'extase, & que les choses merveilleuses qui leurs sortent de la bouche, sont moins de leur esprit que du Dieu qui les inspire.

* La perfection des Grands est la fin de la Poësie heroïque; le Poëte arrive à cette fin en purifiant les passions, c'est-à-dire en proposant aux Grands des Patrons imaginez & des modéles fabuleux, mais utiles & instructifs sur lesquels ils puissent apprendre le bon usage qu'ils doivent faire de l'amour & de la colere qui sont les passions ordinaires des heros.

Il est necessaire pour cela que l'esprit du Poëte s'emporte avec les passions emportées, qu'il suive leurs égaremens & leurs saillies, pour mieux remarquer comme il les faut prendre pour reduire leurs excez

* La fin de la Poësie heroïque.

aux mesures de la juste mediocrité, & pour les faire servir à la vertu heroïque.

Ce n'est pas assez qu'il purifie les passions des Grands, il faut encore qu'il forme, qu'il acheve en eux les vertus qui sont dignes de leurs conditions, & qui égalent leurs fortunes.

* Il y a de deux sortes de sujets qui peuvent contribuer à la fin que le Poëte doit se proposer; ce sont les sujets d'incidens & ceux que l'on tire des passions.

Les sujets d'incidens sont d'abord extremement agréables, parce qu'ils ont la grace de la surprise; mais ils ne touchent plus dés qu'ils sont connus. Ceux des passions durent davantage, & ne dégoûtent pas si-tôt, car l'ame ne garde pas si long-tems l'impression, que la memoire & l'image des choses que l'on a representées. Il y a de troisiémes su-

* Des differens sujets.

jets, que l'on appelle des ſujets miſteres, c'eſt-à-dire qui ſont compoſez des ſujets d'incidens & de ceux des paſſions. Ceux-là ſont les meilleurs & les plus heureux, parce qu'ils empruntent des deux autres, le ſurprenant & le patetique; mais il faut ſur tout ſuivre le caractere des ſpectateurs. Les Atheniens qui aimoient les Republiques ſe plaiſoient à voir repreſenter la cruauté d'un Roi, ou la rebellion de ſes peuples cauſée par ſa mauvaiſe conduite. Nous autres demandons que les Princes ſoient heureux & reſpectez, parce que nous nous affligeons avec eux, & pour eux dans leurs infortunes, que leur gloire nous fait davantage goûter l'honneur d'obéïr à un Prince toûjours Sage & toûjours Conquerant.

Comme il eſt des Auteurs indociles, qui par une trop grande complaiſance pour leurs idées, ſortent entierement de ces regles croiant atteindre la liberté du naturel; il en eſt auſſi

de steriles & de languissans qui y sont si scrupuleusement attachez, qu'on diroit qu'ils se font un art d'ennuier par les regles dont ils ôtent jusqu'au bon sens. Ces deux extremitez sont également dangereuses; dans l'une on est exposé à suivre toutes les saillies d'une imagination souvent dereglée; dans l'autre à souffrir la contrainte d'une regle severe, qui suprime quelquefois l'agreable d'un sujet qui plaît de lui-même. Il faut donc aimer la regle pour éviter la confusion; mais il faut ôter à la regle toute contrainte qui gêne, & banir une raison scrupuleuse qui par trop d'attachement à la justesse ne laisse rien de libre & de naturel. Il faut aimer la regle pour aider le naturel à n'en point sortir, & il faut suivre le naturel pour donner à la regle cet air libre & enjoüé, qu'elle n'auroit pas sans son secours: car les regles ne sont que le précis de cette raison superieure, qui place

toutes choſes dans l'ordre qui leur convient & qui leur eſt naturel.

Voilà en general ce que l'on peut penſer ſuccinctement ſur les regles du theatre. Celui qui le traite dans le heroïque eſt merveilleux dans ſes ouvrages, tant qu'il eſt purement humain : mais il doit s'attacher à être juſte dans ſes caracteres, & naturel dans les paſſions qu'il repreſente. Il faut qu'il ſoit heureux & penetrant dans les recherches qu'il doit faire, delicat dans les expreſſions qu'il doit emploier, qu'il ſçache connoître & bien exprimer ce qui eſt de la nature de chaque homme & de chaque caractere ; c'eſt à quoi il doit ſe reduire pour être concis & pour être vif, & c'eſt ce qui a fait les grands Poëtes & les bons Comiques.

Au reſte, quand un Auteur a fourni ſa carriere, qu'il a fini ſes portraits dans toute l'étenduë de ſon ſujet, & qu'il a diverti, il doit peu ſe ſoucier du jugement des critiques.

C'eſt une réponſe ſans replique aux reflexions chagrines de quelques fâcheux, que de les avoir tirées par la choſe même qu'ils deſaprouvent de l'état ſombre & melancolique qui leur eſt naturel. De telles gens veulent ſouvent ſçavoir s'ils ont ri dans les regles, & chagrins d'avoir été une ſeule fois contens d'eux, ils ne ſongent qu'à s'en venger ſur les autres.

Aprés qu'on eut fait cette lecture, une Dame de la Compagnie en parla avec tant de delicateſſe, que cela donna lieu à un Abbé de ſa connoiſſance de reciter des vers qu'il avoit fait autrefois pour elle. Tout le monde fit ſilence, & l'Abbé recita les ſtances qui ſuivent.

LE PORTRAIT DE L'AME SENSIBLE ET DELICATE A MAD.. DE V..

VERS IRREGULIERS.

QU'on ait l'esprit brillant & le cœur élevé,
Qu'on ait de la raison & beaucoup de sagesse,
On ne sçauroit former un merite achevé,
Si l'ame est peu sensible & sans delicatesse.

Tel a du dégoût & du discernement ;
Qui n'ayant pas dans l'ame un subtil sentiment,
Des belles passions connoît mal le mistere ;
Tout ce que le plaisir a de pur, de charmant,
Fait une impression legere
Sur un cœur qui sent foiblement.
L'image qu'il se fait du bien dont il se flate,
Dés qu'il peut l'embrasser se perd, s'évanoüit :

Au

Au lieu que rien n'échappe à l'ame delicate
Des douceurs dont elle joüit.

❧

L'ame delicate est sensible
Aux atteintes du mal comme aux attraits du bien;
Elle ressent souvent comme un malheur terrible
Où tout autre ne ressent rien;
Tel affront est mortel à sa delicatesse,
Dont un autre seroit blessé legerement;
Et ce n'est point en elle ou deffaut ou foiblesse,
Mais un noble & vif sentiment.

❧

Aimant l'honneur avec tendresse,
Elle se pique & s'interesse,
Contre tout ce qui peut attaquer ses amours.
On lui voit aussi-tôt mettre tout en usage,
La gloire appelle à son secours
Tous les efforts de son courage.
Et lorsqu'elle se peut venger avec éclat
D'un ennemi puissant & redoutable,
La vengeance est pour elle un mets si delicat,

Que la table des Dieux n'a rien de comparable;
Mais aussi quelque ardeur qui semble l'entraîner
A perdre un ennemi digne de sa colere,
Dés qu'elle se peut satisfaire
Sa plus douce vengeance est de lui pardonner.

Ajoûtons ce beau trait à l'ame delicate
Pour éviter les noms & d'injuste & d'ingrate;
Tout ce qui porte en soi l'image d'un bienfait,
Lui semble d'un prix sans limite
Qui se fait mal connoître à celui qui l'a fait.
Il n'est point de faveur qui lui semble petite,
Vous la voyez rougir de son peu de merite,
Vous la voyez s'inquietter,
Se reprocher son impuissance,
Et sans cesse chercher dans la reconnoissance
Mille adresses pour s'acquitter;
Elle fait retentir une grace échappée,
Un plaisir tombe par hazard
Où l'esprit & le cœur souvent n'ont point de part;
Aimant bien mieux risquer d'être trompée,
Vo ulant plutôt l'être en effet

Que de sentir l'inquietude
D'avoir payé d'ingratitude
Ce qui peut passer pour bienfait.

Que l'ame delicate aime bien son devoir,
On la voit souvent s'émouvoir
Au moindre soupçon qui la blesse ;
Elle le met au plus haut point,
Jusques là toutefois que l'on voit sa tendresse
Craindre pour son devoir, & ne confondre point
Le vain scrupule & la delicatesse.
Quoy qu'elle soit sujette à de fausses terreurs,
Elle en tire cet avantage
De ne tomber jamais en ces fausses erreurs
Où trop de confiance engage.
L'ame delicate peut bien
Prendre dans cette crainte extrême
L'ombre du mal pour le mal même,
Mais n'embrasse jamais le mal au lieu du bien.
Si-tôt qu'elle s'impute une faute legere,
Elle voudroit perir pour se la mieux cacher ;
Son devoir un peu trop severe

Ne se lasse jamais de la lui reprocher ;
Et pour rendre à sa confiance
Le repos qu'elle s'est ôté,
Elle ne croit jamais avoir trop acheté
La gloire de son innocence.

Mais qui pourroit bien exprimer
Tout ce qu'est capable de faire
Une ame de ce caractere,
Quand elle s'abandonne au doux plaisir d'aimer ?
Avec quels soins & quelle adresse
Un cœur à ce qu'il aime ajuste ses desirs ?
Avec quelle delicatesse
Sa respectueuse tendresse
Se rend un compte exact de ses moindres soupirs.
Il ne cherche, il ne voit que la beauté qu'il aime ;
Il ne sent que l'amour, & trouve peu d'appas
Sans les plaisirs de l'amour même
Si l'amour ne les donne pas.

Voilà, charmante Deocrite,

Quelle eſt l'image & le merite
De l'ame delicate, ainſi qu'elle eſt chez vous;
Je veux que tout autre ſe flatte
Du nom de bel eſprit ſi privé parmi nous.
Le plus beau don du Ciel eſt l'ame delicate.
Qu'un autre trouve des appas
Dans le titre pompeux de courage heroïque,
Ce grand nom n'a rien qui me pique
Si le delicat n'en eſt pas.

On dit à l'Abbé tout ce que l'honnêteté & la beauté de ſes Vers demandoient qu'on lui dît: Mais tout le monde convint qu'un homme indifferent ne pouvoit avoir écrit ſi galemment à une Dame; ſur tout du merite de celle à qui il les avoit adreſſez. Cela donna lieu à la lecture de la Fable ſuivante, qu'une perſonne de la Compagnie avoit écrite à une autre Dame de ſes amies, qui avoit perdu un homme pour lequel on ſçavoit qu'elle avoit eu des ſentimens fort diſtinguez.

FABLE PREMIERE
Du dixiéme Livre des Metamorphoses d'Ovide.

A M..... qui pleuroit son Amant.

ON tient dans le sacré Vallon
Que le celebre Orphée, ornement de la Fable,
Fut fils & portrait veritable
De Calliope & d'Apollon.
Etant donc le plus noble & le mieux fait de Thrace,
Poëte, Musicien, beau, jeune, plein d'audace,
Et fidele jusqu'à l'excés,
Dés qu'il lui plut d'aimer, ce fut avec succés;
Mais lorsqu'il resolut d'épouser sa Maîtresse,
Hymen en vain fut invité
De venir avec allegresse
Eclairer la solemnité.
Un noir chagrin parut sur son visage,
Et son flambeau tristement allumé
Ne donna point d'heureux presage

Comme il avoit accoûtumé :
De sorte qu'on jugea qu'un destin peu propice
Menaçoit le bonheur d'Orphée & d'Euridice,
Et la suite fit voir qu'on ne se trompoit pas.
Peu de jours aprés l'himenée
Des plus charmants plaisirs triste recours, helas ?
On vit mourir l'Epouse infortunée
Par la morsure empoisonnée
D'un serpent caché sous ses pas.
Les regrets de l'Epoux ne se peuvent décrire,
Et sans doute à qui sçait aimer
Voir mourir ce qu'on aime, est un cruel martire
Que les discours ne peuvent exprimer.
Sur cet évenement funeste
Il invoqua d'abord les Dieux de l'Univers ;
Mais aprés mille pleurs & mille vœux offers
Lassé du peu d'effet de la pitié celeste ;
Il eut recours à celle des Enfers.
D'un abîme profond qu'on trouve en Lacônie
Ce courageux amant traversa la noirceur,
Et malgré la sombre épaisseur
De l'air qu'obscurcissoit la fumée ennemie

Jusqu'au pied de Pluton il porta sa douleur,
Et de sa triste voix accordant la douceur
Avec la plaintive harmonie
D'un luth que secondoient les soupirs de son cœur,
Il fit entendre ainsi le sujet de sa peine.
Roi, dit-il à Pluton, Monarque souterrain,
A qui l'affreuse mort soumet le genre humain,
Un desir curieux n'est pas ce qui m'ameine,
Et ma temerité qui vous tient en suspens,
N'imite nullement ce Guerrier magnanime
Qui vint chercher ici la gloire à vos dépens.
L'interêt d'un amour dont je suis la victime
Me donne bien, helas ! autre chose à penser.
Euridice est ici, la mort me l'a ravie,
Et ses charmants appas n'ont pû la dispenser
De finir une belle vie
Qui ne faisoit que commencer.
L'Himenée & l'amour au gré de ma tendresse
Venoient d'unir les noms de femme & de maîtresse.
Heureux Epoux ! heureux Amant !
Depuis peu de jours seulement
Je jouissois de ma victoire,

Quand un fatal serpent jaloux de tant de gloire
Donna le coup mortel à cet objet charmant,
Et de tous mes bonheurs passez en un moment
Ne me laissa que la memoire.
Contre cette memoire, ou plutôt ce poison,
J'ay voulu resister, grand Roi, je le confesse;
Mais aprés mille efforts je vois que ma raison
Est d'accord avec ma foiblesse.
Sous le poids des regrets mon esprit éperdu
Me parle à tout moment de ce que j'ai perdu,
Et d'un temps trop heureux ne ramene les charmes,
Que pour renouveller mes soupirs & mes larmes.
Abandonné du Ciel en cette extremité
De ses peres mourant n'aïant plus rien à craindre
Pour ne laisser rien d'intenté
De ce que j'ay souffert je viens ici me plaindre;
Je viens par un dernier effort
Par le triste recit des rigueurs de mon sort
Obliger, si je puis, vôtre cœur inflexible
A révoquer l'arrest terrible
Qui condamna si-tôt Euridice à la mort.
Helas! si vous étiez sensible

Si vous aviez aimé, vous auriez ...... mais grand Roi!
S'il est vrai ce qu'on dit de vos anciennes flâmes,
Vous sçavez aussi-bien que moi
Ce que l'amour peut sur nos ames.
Si vous connoissez donc ce que pesent ses coups,
Si vous avez senti l'ennui qui me devore,
Par respect pour ce nœud si doux,
Qui joint Proserpine avec vous,
Ne me refusez pas la pitié que j'implore;
Redonnez, Euridice à son fidel Epoux.
Cette grace que je demande
N'est pas pour l'exempter de mourir à son tour;
Quelque prodige ici que mon amour attende,
Je sçai qu'il faut mourir un jour,
Et qu'en vain Euridice esperant le contraire,
A la commune loi prétendroit se soustraire.
Non, non, il doit suffire au bonheur de mes jours
Que de son âge entier elle acheve le cours
Sous l'Empire du Ciel qui nous fit l'un pour l'autre,
Redonnez la lumiere à ces feux si constants
Et ne nous condamnez à rentrer dans le vôtre
Que quand nôtre bonheur aura duré long-temps.

Ou si la fiere destinée
Malgré l'ardeur de mes souhaits
A me la refuser est toûjours obstinée,
Du moins consentez desormais
A retenir ici mon ame infortunée.
Vous avez à choisir d'accorder à mes vœux
Le retour d'Euridice, ou la mort de tous deux.
Quelque ennemi que soit le sort inexorable,
Vous pouvez abreger les maux d'un miserable,
Et ce seroit trop de rigueur,
Aprés avoir connu mon deuil inconsolable,
Si cette derniere faveur
Dont on se serviroit pour punir un coupable,
Etoit encor refusée à mon cœur.
Orphée accompagnoit les charmes du bien dire
De si sensibles tons & de si doux accords
Que les plus durs d'entre les morts
Etoient touchez de son martire.
Les criminels d'Enfer, les filles de Belus,
Siziphe, Ixion & Tantale,
Pour écouter cette voix sans égale
Au vain travail qu'ils font ne s'emploïerent plus,

Et même on dit que les Furies
Pour la premiere fois parurent attendries ;
Et qu'une si constante & si vive amitié
Aïant sçû maîtriser leur barbare courage,
On vit de leurs yeux pleins de rage
Couler des larmes de pitié.
Mais pourquoi differer à vous conter le reste ?
Pluton ceda lui-même à des aveux si doux,
Et rendit Euridice aux vœux de son Epoux ;
Mais par un caprice funeste
Du destin bizarre & jaloux
Il prescrivit leur marche, & voulut que la Belle
Suivît son mari pas à pas,
Sans qu'il lui fût permis de se tourner vers elle
Sous peine d'un second trépas,
Dont en vain son desir rebelle
Voudroit une autre fois racheter ses appas.
Trop content d'un succés qu'il n'osoit se promettre,
Son cœur à cette dure loi
N'hesita pas à se soumettre,
Et parmi les détours de ces lieux pleins d'effroi
Ils sçurent en effet s'avancer de maniere

Qu'ils commençoient enfin à revoir la lumiere,
Quand ce trop tendre Epoux, moins prudent
qu'amoureux,
Par une inquietude amante & meurtriere,
Oubliant de Pluton le decret rigoureux,
Oza regarder en arriere.
Fut-il sort plus douloureux !
De son propre malheur miserable complice,
Un adieu dans les airs tristement proferé
Fut tout ce qu'il obtint de sa chere Euridice.
Interdit & desesperé
Il vit tomber au fond du precipice
Ce qu'avec tant de peine il en avoit tiré.
En vain il essaïa de la rejoindre encore,
Il fallut retourner sous l'Empire du jour,
Et c'est un point que personne n'ignore,
Que le malheur de son amour
Pour jamais depuis son retour
Lui rendit odieux le sexe qu'on adore.
De ce parfait amour dont on fait vanité
Vous voïez l'inutilité ;
Aprés la mort de ce qu'on aime

En vain on s'abandonne à d'éternels regrets,
Et de la volonté suprême
En vain on contredit les celestes Decrets ;
Le mort est toûjours mort, & nôtre impatience
Qui s'obstine à ne rien souffrir,
Nous apprend par experience
Qu'elle augmente le mal au lieu de le guerir.
Mais d'un discours si veritable
Aucun Lecteur ne fera son profit.
Ce n'est point la raison, c'est le temps qui guerit ;
Et si je fais parler mon zele charitable,
C'est que la verité doit couronner la fable,
Si je veux que Philis en aime le recit.

De la Metamorphose on passa à la lecture d'une lettre, où il y avoit plusieurs Sonnets que l'on avoit trouvez bons. Voici dequoi il étoit question.

Fragment d'une Lettre.

Vous ne sçauriez croire combien l'élection de Monsieur le Prince de

Conti à la Couronne de Pologne donne de plaisir à tout le monde. Je m'assure qu'en cela la joie du peuple n'est pas ce qui flate le moins ce grand Prince ; il la voit mêlée de chagrin & de déplaisir de ce que nous l'allons perdre. Que les Polonois sont heureux, & ont montré d'adresse & de prudence dans ce choix-là ! Voicy un Sonnet qui leur est adressé.

SONNET.

Aux Polonois, sur l'élection de Monsieur le Prince de Conti.

Peuples à qui les Dieux laisserent en partage
L'heureuse liberté de vous choisir des Rois ;
A leurs secrets desseins conformant vôtre choix
Que vous profitez bien d'un si grand avantage,
Il vous en falloit un jeune, vaillant & sage ;
Qui sçût vaincre, regner & conserver vos loix
Illustre par son Sang, fameux par ses exploits
Vous trouvez dans Conti tout ce rare assemblage,

Vous lui rendez un nom que portoient ses aïeux,
Mais un nom qui devient plus grand, plus glorieux,
Quand le Ciel par vos vœux à ses vertus le donne.
Quelle riche moisson pour vos jeunes Guerriers!
Quelle gloire pour vous de mettre la Couronne
Sur un front tant de fois couronné de lauriers!

Vous voïez bien que l'on entend parler d'Henri III. lors qu'on dit; *Vous lui rendez un nom que portoient ses Ayeux*, Il fut élu à la Couronne de Pologne aprés la mort de Sigismond Auguste, & devint trois mois aprés Roi de France par la mort de Charles IX. son Frere.

Mais puisque je suis sur la Poësie, il faut que je vous fasse part d'un autre Sonnet qui a été fait pour une occasion bien differente; c'est une Epitaphe d'un Hermite encore vivant, & dont vous avez entendu parler.

SONNET

Sur un Hermite.

PAssant, si ton esprit est assez curieux
Pour voir ce que la grace a pû sur la nature ;
Arrête ici tes pas, & vois la sepulture
Qu'un homme vif & mort a choisi dans ces lieux.

Il est vif, car la mort n'a pas fermé ses yeux,
Il est mort separé de toute créature ;
Il est vif, car son corps prend quelque nourriture ;
Il est mort, car son ame est déja dans les Cieux.

S'il est vif, que fait-il dans cette nuit profonde ?
S'il est mort, que n'est-il tout à fait hors du monde ?
Qui pourra demêler un si merveilleux sort ?

Il est vif, il est mort, son ame ensevelie
Conserve par devoir les marques de la vie
Et souffre par amour les effets de la mort.

Que dites-vous de ce Sonnet ? Cette distribution d'idées n'est-elle pas belle ? j'en trouve néanmoins la conclusion fausse, & je me souviens

que le Pere Bouhours dans sa maniere de bien penser sur les ouvrages d'esprit, a repris la même faute dans ces vers de Malherbe, si je ne me trompe.

Où leurs ames hautaines
Font encore les vaines
Ils sont mangez des vers.

Malherbe parle des Conquerans ; le Pere Bouhours dit que c'est une erreur du Paganisme ; que les ames ne sont point dans le tombeau ; & je trouve veritablement fort plaisant que Malherbe, par tout ailleurs si judicieux, ait mis non seulement l'ame de ces Heros dans le tombeau avec leurs corps, mais qu'il ait pensé qu'elles y avoient de la vanité : il faut qu'il leur en ait crû bonne provision, pour la porter jusques-là. Je m'imagine voir ce mort de consequence, que quelqu'un a si plaisamment fait parler à un gueux

mort sur son fumier, il n'en sçauroit souffrir le voisinage, il se trouve dans un beau Mausolée, où il est embaumé & il dit à l'autre qu'il est puant, & lui commande de se retirer. Cette plaisanterie m'a toûjours parû une Satire tres-fine, de la fausse délicatesse de la plûpart des grands qui se croient quelque chose de plus qu'humain.

Pour revenir à ce que je trouve de faux dans la pensée de ce dernier Sonnet, & je crois que vous vous en serez déja apperceu, c'est qu'il dit :

Il est vif, il est mort, son ame ensevelie
Conserve par devoir les marques de la vie
Et souffre par amour les effets de la mort.

Le devoir de l'ame est d'animer le corps tant qu'elle lui est unie ; si cette union se rompt, le corps est mort : & si l'Hermite est mort, ce n'est plus le devoir de l'ame de l'animer. D'ailleurs il me semble qu'une ame vit toûjours, & qu'elle ne conserve pas

par devoir les marques de la vie ; je vois bien que l'on peut dire qu'elle conſerve ces marques au corps : mais comme il eſt entierement queſtion de l'Hermite, j'aimerois mieux dire :

. . . . ſon ame enſevelie
Lui donne par devoir les marques de la vie.

Aimez-vous bien d'ailleurs le terme de *vif?* je ſçai qu'il eſt oppoſé à *mort*; mais il me ſemble qu'il ſignifie autre choſe qu'être vivant. Cet homme eſt vif, il a de la vivacité, c'eſt ce que j'entends ; & ici l'on veut dire qu'il eſt vivant, qu'il vit, qu'il n'eſt pas mort, c'eſt toute autre choſe à mon ſens ; quoi qu'il en ſoit, ce Sonnet ne laiſſe pas d'être toûjours fort beau.

Puis que je ſuis ſur les Epitaphes, je ne vous quitterai point que je ne vous aie encore dit une Paraphraſe de ces paroles ; *Sic tranſit gloria mundi* ; Elle eſt au bas d'un tombeau d'un Grand. Elle a paru belle, & c'eſt une refle-

xion que nous devrions tous faire. Mais helas ! ceux qui en font de pareilles pour les écrire, sont bien souvent ceux qui en profitent le moins, la voici.

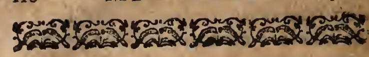
PARAPHRASE

de ces paroles : Sic transit gloria mundi.

Figure du monde qui passe,
Et qui passe dans un moment,
Des biens & des grandeurs funeste amusement,
Dont un mortel s'enivre & jamais ne se lasse :
Dequoi sert cet éclat à l'heure de la mort ?
Il ne peût ni changer, ni retarder le sort
.... nous en fourniroit une preuve éclatante.

*
*
*

Aprés les grands Emplois, à quoi bon tant courir
A mille soins fâcheux? Cet embarras nous livre,
Et quand un grand Seigneur n'a pas le temps de vivre
Il trouve rarement le temps de bien mourir.



EPITRE

A une Caille, dont l'Auteur avoit fait present à M....

Vous qui viviez jadis à mes dépens
Que nourrit maintenant une aimable maîtresse
O Caille c'est à vous que ce discours s'adresse,
Ecoutez-moi quelques momens.
Je sçai vôtre embonpoint, & vous en felicite
A ce qu'on m'a mandé vous vous portez si bien
Que si de vos repas vous ne retranchez rien
Vôtre cage bien-tôt deviendra trop petite.
J'en suis ravi, mais écoutez,
Songez à meriter s'il se peut les bontez
Qu'a pour vous la belle finette ;
Les soins qu'elle vous rend sont de grandes faveurs,
Et mille amants que sa fierté rejette
Païeroient de leur sang de pareilles douceurs
Or sçachez donc comme il faut vous y prendre

Pour bien faire vôtre devoir
Primo, jamais vos chants ne se feront entendre
Ni de grand matin, ni le soir;
Aiez pour son repos beaucoup de complaisance,
Il est bien des Amants qui valent mieux que vous
Qui se contraignent au silence
De peur d'attirer son courroux.
Quand vôtre maîtresse viendra
Pour vous donner vôtre pitance
Baisez le bout du doigt qu'elle presentera,
Puis bien honnêtement faites la reverence.
N'allez pas, s'il vous plaît, sortant de vôtre trou
Avancer vôtre nez pour lui baiser la bouche
Si je sçai seulement que vôtre bec y touche
A mon retour je vous tordrai le cou.
Si vous voïez quelqu'Amant temeraire
Du chapeau seulement toucher son falbala
Criez bien fort, qualcailla, qualcailla,
Agitez-vous, mettez-vous en colere,
Faites venir à vous pere, sœur, frere, mere
Et contraignez le drole à décamper de-là.
Ainsi le juste Ciel propice à mes souhaits

Empêche que de vous, ni chien ni chat approche
Conserve vôtre graisse, augmente vos attraits
Et vous preserve de la broche.

L'impatience de celui qui recita cette Epître, fit connoître qu'il en étoit l'Auteur; mais parce qu'on la trouva fort plaisante, on lui pardonna de s'être trop pressé de la dire.

Je n'oserois, dit ce Cavalier, vous rien montrer, aprés les railleries que vous venez de faire de l'empressement que M. de C. a témoigné, vous iriez me croire l'Auteur d'une chose que vous ne trouveriez peut-être pas bonne, & j'ai trop d'amour-propre pour me vanter d'avoir fait quelque chose de mauvais. Nous n'en dirons rien, reprit un plaisant, lisez toûjours. Sur vôtre parole je vais donc commencer, dit ce Cavalier. Il tira de sa poche un rouleau de papiers, & il dit que c'étoit la premiere relation d'un petit voïage, égaïée par d'assez bonnes

bonnes choses, vous m'allez païer, dit-il, voici ce que c'est.

LETTRE
A MADAME A...

VOus vous plaignez, Madame, de ce que je ne vous écris pas, & que vous apprenez de tout le monde ce que vous ne devriez sçavoir que par moi; ce n'est donc pas une Lettre, mais une Histoire que vous me demandez. En verité dois-je vous la faire, aprés que M. N... s'en est mêlé, vous ne trouveriez pas dans ma maniere de raconter, autant d'agrément d'esprit & de vivacité qu'il en sçait mettre dans tout ce qu'il dit. Il faut vous en tenir là, Madame, s'il vous plaît, mon voïage de Normandie ne vous feroit plus de plaisir, & s'y perdroit s'il sortoit de sa bouche; il sçait les choses d'ori-

ginal. Je les lui ai dites moi-même, & il vous les a embellies de toute la beauté de son imagination ; je n'ai qu'à vous envoïer les vers dont il ne s'est pas souvenu, le recit seul de mon voïage vous en fera voir l'application.

Monsieur le Marquis de .... qui est de Normandie & de mes amis, avoit été taxé pour la capitation à une somme fort considerable ; elle alloit à 1500. liv. pour lui, ou pour deux de Messieurs ses fils qui sont au service. Il vint à Paris chercher le moïen de faire moderer sa taxe ; il me fit l'honneur de m'y venir voir. Un jour que nous étions ensemble, il se plaignoit de cette maniere : J'ai servi le Roi vingt ans ; mes deux enfans sont à son service ; je leurs fais de grosses pensions pour les entretenir ; j'ai peu de bien, & l'on me taxe à une somme de 1500. livres, comment veut-on que je la païe ? Vous voila bien embarassé,

lui dis-je, vous avez des enfans à l'armée; prenez des Lettres d'Etat contre le Roi. Ne me raillez pas, me répondit-il, je ne sçaurois rire de ceci; aidez-moi à trouver le moïen de sortir de cette malheureuse taxe, & aprés nous rirons tant qu'il vous plaira. Nous prîmes donc heure pour aller le lendemain chez une personne, qui devoit nous donner là-dessus des instructions.

Le soir en me couchant, la réponse que je lui avois faite me vint en pensée; elle me plut, & l'aïant trouvée plaisante, je tâchai de la mettre en vers & d'en faire un Madrigal; je le lui montrai le lendemain; cela lui donna occasion de me demander si je voudrois lui faire un Placet au Roi du même goût; il ajoûta qu'il le feroit présenter à sa Majesté par M. le Duc de C... & qu'il seroit peut-être plus heureux que toutes les tentatives que nous pourrions faire auprés des Traittans. Je m'en-

gageai de faire le Placet aux condi-tions que je ne l'écrirois point, que je le lui dicterois, & que je ne le reconnoîtrois plus dés qu'il auroi passé le pas de ma porte; je crai-gnois qu'on ne le trouvât trop har-di; il se chargea de l'évenement, & me quitta pour me laisser le loisi d'y travailler.

Je ne vous envoïe point le Ma-drigal que je fis, parce que ce n'es autre chose que le Placet plus a long, le voici.

PLACET
AU ROY
SUR LA CAPITATION

AU milieu de tous les hazards
Qu'on trouve dans les champs de Ma
Grand Prince, sous tes loix j'ai passé vingt anné

J'esperois y finir mes jours
Si le Maître des destinées
De ce noble dessein n'eût arrêté le cours
Par le plus doux des hymenées.
Or deux fils sont le fruit de mes tendres amours,
Qui suivans les leçons que je leurs ai données
A l'âge de vingt ans, Officiers déja vieux,
Font leurs devoirs à qui mieux mieux.
J'ai fait jusques ici par de-là ma puissance,
Pour fournir à leur subsistance.
Mais helas! aujourd'hui la Capitation
Me force à retrancher leur foible pension.
Que deviendra donc, grand Monarque,
L'ardeur qu'ils ont de te servir?
Quel témoignage & quelle marque
T'en rendront-ils à l'avenir,
Si dans le desespoir où l'impuissance jette,
Ils sont contraints de faire une retraite
Honteuse pour eux & pour moi?
Tu peux seul empêcher cette chûte cruelle;
Commande à Pontchartrain, ton Ministre fidele,
De me dispenser de ta loi,

Ou souffre que je prenne en faveur de leur zele
Des Lettres d'Etat contre toi.

Monsieur le Marquis prit le Placet & le trouva bon. Je vous ai dit, Madame, de quelle meilleure protection il le fit appuier ; il y réüssit. Quelques jours aprés il vint m'en apprendre le succés, & me dit en m'embrassant, qu'il n'en tairoit plus l'auteur, que ce seroit manquer de reconnoissance. Il prétendoit ainsi mettre sur mon compte ce qu'il ne devoit qu'à la magnanimité toute genereuse de sa Majesté & à ses services. Un moment aprés m'avoir conté comme tout s'étoit passé, il ajoûta, d'un air sérieux, Je vous insulterois si je vous offrois de l'argent. *Point du tout, lui dis-je, je suis assez mauvais Poëte pour avoir besoin d'une recompense ; des vers païez dans le siecle où nous sommes, sont d'un merite tres-considerable ; je ne refuserai point vôtre argent : donnez & vous*

souvenez, Monsieur, que c'est insulter à un Poëte de lui dire qu'on lui fait tort de le païer. Je lui dis cela d'un air aussi sérieux, que celui qu'il avoit pris. Vous vous seriez pâmée de rire de voir sa contenance, & l'étonnement où je le mis; mais je ne pus tenir plus long-temps, il falut rire & le desabuser. Un moment aprés nous sortîmes pour aller dîner ensemble avec un de ses amis; nous conclûmes pendant le répas, que je les viendrois voir les vacances, & qu'ils me promeneroient en qualité de Bel-Esprit par toute la Normandie, que je n'avois veuë que dans nos cartes.

Vous sçavez, Madame, par quels endroits cette Province m'est chere; j'aime tout ce qui me parle de ce que j'ai perdu, & je cherche à conserver une si agréable idée, par les lieux que M. B... a frequentez par la présence de ses amis; j'amuse ainsi la douleur que j'ai de ne la voir

plus : Quelque jours aprés, M. le Marquis me fit renouveller la promesse que je lui avois faite ; nous convînmes même que je prendrois le Carosse de Paris jusqu'à Mantes, & que là j'y trouverois le sien pour me mener jusqu'à sa Terre. Nous étant ainsi reciproquement obligez par serment de tenir chacun ce que nous promettions, nous nous embrassâmes & il partit.

Les vacances venuës, deux jours avant mon départ, j'écrivis au Marquis de cette maniere. Il faut vous dire, pour vous faire entendre ma Lettre, qu'il m'avoit écrit fort galamment plusieurs fois, que mon Placet avoit rendu plusieurs personnes impatientes de me voir, qu'il s'étoit fait feste de me produire, & qu'il y avoit plus d'une belle qui aïant veu de mes Lettres, souhaitoit de voir si ma figure leur plairoit autant que mon esprit. Voici ma Lettre.

LETTRE
A Monſieur le Marquis D. E. L. A. M.

VOs belles ne languiront plus ; Monſieur, je pars Lundi pour les ſoulager ; cependant tenez-les toûjours en haleine, je ſerai bientôt à vôtre ſecours, je crains fort neanmoins qu'un ſecond comme vous ne gâte beaucoup mes affaires, & qu'au lieu de les avancer, je ne les perde tout à fait par ma préſence. Il y a telles choſes au monde, dont on ne fait jamais tant de cas, que lorſqu'on ne les voit point, & aprés tout, quelle idée peut-on tant ſe faire d'un Poëte (ſi Poëte y a s'entend) pour en rétablir ſa reputation ? car le métier eſt gâté, tout le monde s'en mêle ; j'aborderai Mantes a-

vec un équipage à six chevaux ; deux coureurs & trois chevaux de main, menez par deux valets ; j'ai fait renouveller ma livrée, elle est des plus magnifiques & des plus éclatantes ; j'aurai soin que six mulets chargez, qui partiront devant moi le même jour, se tiennent sur le chemin assez loin l'un de l'autre, pour l'occuper tout entier, afin qu'on sçache que j'arrive, & que l'on demande à qui cela est. Sçavez-vous un Poëte qui ait marché de si bonne grace? A vous dire néanmoins les choses naturellement comme elles sont, je n'ai rien de tout cela.

Je pars seul comme un grand garçon,
Mon pacquet fait dans un chausson,
Et c'est toûjours mon ordinaire,
Vous sçavez cependant que j'aurois pû mieux faire ;
Mais j'aime à vivre sans façon,
Et je trouve cette maniere
Plus commode & plus cavaliere :

Au reste, il est permis de paroître gascon
Quand on se sent de la lisiere.

J'arriverai Lundi à Mantes, & j'y trouverai, s'il vous plaît, vôtre carosse, pour aller dîner le lendemain chez vous. Je suis toûjours, Monsieur, avec toute l'estime & la consideration possible: Vôtre, &c.

Je ne sçaurois vous dire assez, Madame, avec quel accüeil je fus receu de M. D... rien n'est plus genereux ni plus honnête que ce Gentilhomme. Il se donna la peine de venir lui-même dans son carosse avec deux de ses amis jusqu'à Mantes; de là nous fûmes dîner à sa Terre. J'y trouvai bonne compagnie, des Dames parfaitement belles, & de jeunes Gentilshommes bienfaits; le jeu, le vin, la bonne chere & l'amour, y étoient dans tout leur luxe; il y avoit assurément à choisir. Ma reputation, disoit galament M. le Marquis, avoit

assemblé chez lui d'aussi belles Dames ; jamais elles ne lui avoient fait l'honneur d'y venir en aussi grand nombre. En entrant je trouvai les visages si composez, que quelque respect que je dusse à des personnes de consideration que je ne connoissois pas encore (vous sçavez mon foible) je ne pus m'empêcher de rire de leur contenance ; il me vint mille idées extravagantes & ridicules dans l'esprit, j'eus beau me mordre les lévres & me pincer, il falut éclatter, & qui pis est, c'est qu'on n'avoit encore rien dit, pas le moindre petit mot qui pût me servir de prétexte. Vous ne sçauriez croire combien cela demonta la Compagnie. Dés que je m'en apperçûs mes éclats redoublerent, & on me vit rire de si bon cœur qu'on prit le parti de rire aussi ; de sorte que nous étions bien assurément quinze ou seize, qui rions de toutes nos forces sans sçavoir de quoi. Il en falut

dire honnêtement la raiſon, & je m'en tirai à mon ordinaire, c'eſt-à-dire fort mal, & par un faux fuïant; neanmoins comme je ſuis heureux, ce qui auroit dû rebuter la compapagnie me la familiariſa. Nous nous connûmes ſur le champ, on ſe défit des idées gênantes que l'on s'étoit fait d'un bel eſprit, & l'on me regarda comme un autre homme. J'y vis des gens dont l'attention m'inquiétoit, d'autres qui m'écoutoient en tendant le col & en ouvrant de gros yeux qui faiſoient peur. Ces gens-là, Madame, ont des oreilles qui en feroient bien davantage ſi on les voïoit; la moindre choſe les leur fait ouvrir auſſi grandes qu'ils les ont, & c'eſt ſouvent tout ce qu'on en peut avoir au monde.

Pour les Dames, je fus badin avec les enjoüées, ſérieux avec les prudes, vif & galant avec les coquettes, civil & complaiſant pour toutes; il ne fut queſtion que de

faire un choix, je le fis; une grande personne qui demeuroit chez le Marquis, me détermina, & quoiqu'elle n'eût pas l'extrême jeunesse de quelques autres de la compagnie, sa taille qui est belle & grande, & sa phisionomie spirituelle, me rendirent sa conquête; ce fut moins toutefois par sa beauté que par son esprit & par ses manieres galantes, que l'usage du monde lui a donné. On se mit à table, je fûs placé auprés d'elle. La conversation fut entre nous deux, & l'on connut bientôt que nous ne nous haïssions pas.

Le choix d'un homme qui passoit pour avoir de l'esprit, ne pouvoit manquer de donner de la jalousie. Deux belles en eurent, mais si honnêtement, qu'elles ne m'en firent aucune confidence; elles se contenterent de médire en leur particulier de mon goût & de mon choix; car en ma presence elles eurent soin que

ce fussent les domestiques. Je leur sçû bon gré de leur fierté, & les en estimai davantage: mais elles ne m'en traitterent ni mieux, ni moins qu'auparavant; les unes croïoient que je ne m'étois declaré en faveur de cette belle, que par honnêteté pour le Marquis, chez lequel elle demeuroit; d'autres que son humeur me rebuteroit bien-tôt de son esprit, & que je reviendrois à elles. Voilà une peinture assez naïve de mon amour propre; quoi-qu'il en soit, on pensoit que j'aimois chez elle l'esprit, parce que disoient-elles, j'en avois infiniment. L'aprés-dîné il en falut donner des marques; on fit des chansons, on s'en réjoüit quelque temps; enfin m'étant retiré un quart d'heure dans un cabinet, où je trouvai de l'encre & du papier, je fis pour ma nouvelle maîtresse cette declaration d'amour en Ballade; vous en verrez les differens sens, lorsque je vous aurai dit qu'elle fit l'incre-

dule mieux que perſonne du monde, ſur les ſentimens que ſon merite m'avoit inſpirez.

Je mis le papier ſur lequel j'avois écrit ces vers aſſez negligemment dans ma poche ; je ne ſçai comme il en ſortit, mais je n'aurois pas été plus heureux quand je l'aurois fait exprés. Le Marquis les trouva, ou les vit tomber, & aprés qu'il en eut fait lecture en particulier, il fut les porter à Mademoiſelle de... qui eſt le nom de celle que j'aimois : il me fit un compliment auſſi-bien qu'à elle, en lui diſant : Vous n'aurez pas de peine à deviner d'où cela vient. La Compagnie s'intereſſa, on voulut ſçavoir ce que c'étoit ; la belle lut.

BALADE.

L'amour avec des traits de feu
A gravé dans mon cœur une brave charmante;
Belle plus que Venus, plus vive & plus touchante

Et

Et plus digne des feux d'un Dieu.
Lui consacrer tous les jours de ma vie,
L'aimer, la servir, l'adorer,
C'est mon unique fin & mon unique envie,
Pourquoi donc me desesperer ?
Je la cherchois en vain parmi tous les appas
Des belles que Paris assemble,
Mais aucune ne lui ressemble,
Et toutes ne la valent pas.
C'est donc en ce jour que commence
Un bonheur qu'autrefois je pouvois desirer ;
Je suis plus heureux qu'on ne pense,
Pourquoi donc me desesperer ?
Iris qui connoissez le pouvoir de vos yeux ;
D'un amour naissant & timide,
Qui craint de vous voir trop rigide,
Souffrez l'aveu respectueux :
Mais helas ! dois-je vous le dire ;
Pour quelqu'autres un moment pourrois-je soupirer ;
Ceci n'est pas un jeu pour rire,
Pourquoi donc me desesperer ?

Elle y applaudit avec tous les autres; mais elle nia qu'ils eussent été faits pour elle. Je pris la parole, & lui dis que c'étoit se deffendre & vouloir excuser son ingratitude par un bien mauvais endroit; que quand il ne seroit pas vrai que les vers eussent été faits pour elle, l'amour propre auroit dû l'en convaincre, & l'honnêteté le lui faire croire. Il n'y a personne, ajoûtai-je, à qui cela convienne mieux dans la situation où nous sommes; mais il faut vous mettre entierement dans le tort; je me sens assez d'amour pour faire des choses extraordinaires; si vous me promettez d'être reconnoissante, si je fais des vers sur vôtre incredulité, en vôtre présence & sur le champ. Elle me prit au mot; & comme le feu des Poëtes n'est jamais plus vif ni plus brillant que lorsqu'il est animé de celui de l'amour, je fis ce Madrigal sur le champ.

MADRIGAL.

Si par mes soins & ma fidelité
De mon amour je pouvois vous convaincre ;
Aussi facilement que d'incredulité,
Vous seriez facile à vaincre ;
Voici des vers que l'amour irrité
De ne pouvoir à ses loix vous contraindre
A fait lui-même & m'a dicté,
Soïez aussi facile à vaincre
Qu'à les faire pour vous j'ai de facilité.

A qui me joüois-je, Madame, & quelle fut ma surprise ? j'avois à faire à un des plus jolis esprits de la Province. Dés que cette belle eut lu mon Madrigal, elle prit la plume & m'y répondit de cette maniere sur les mêmes rimes.

REPONSE AU PRECEDENT Madrigal sur les mêmes rimes.

NI les soins, ni ses vœux, ni la fidelité
D'aucun amour ne pourront me convaincre ;
Car j'ai sur ce point fait vœu d'incredulité,
De m'en voir pour vos feux vous ne vous sçauriez plaindre,
L'amour n'en est pas irrité,
Et s'il eût voulu m'y contraindre,
Sans doute il ne m'eût pas dicté,
Qu'un cœur aussi facile à vaincre
A pour se dégager plus de facilité.

Nous admirâmes la justesse & la vivacité de cette repartie, & je devins plus amoureux que jamais.

M... vous a raconté, Madame, ce qui se passa pendant huit jours que je fus dans le même lieu avec les mêmes personnes ; il a les vers &

les chanſons que l'on fit de part & d'autre : je n'ai qu'à vous dire que nous fûmes à Caën ; je vis tout ce qu'il y avoit de gens de conſideration dans cette Ville ; elle eſt belle, bien bâtie & aſſez grande ; les Dames y ſont jolies, & la politeſſe y regne plus communément qu'en aucune autre Ville du Roïaume ; nous y fûmes trois jours, & de-là au Hâvre.

Aprés avoir fait nôtre tournée ; nous revînmes chez le Marquis ; j'y trouvai à peu prés la même Compagnie, & M. D. C. pour laquelle j'affectois plus d'indifference qu'avant mon départ. Elle me demanda deux jours aprés mon retour, comment je trouvois les Dames de Caën, & qu'elle m'avoit prédit que je n'en reviendrois pas comme j'y étois allé. Je lui fis là-deſſus beaucoup d'honnêtetez, & lui répondis que j'en étois revenu le même, c'eſt-à-dire, toûjours amoureux d'elle, &

l'admirant plus que perſonne du monde. Elle me fit là-deſſus des railleries, ſur les galanteries que j'avois faite dans cette Ville à Madame de la L. Le Marquis croïant me faire honneur, avoit raconté à la Compagnie en mon abſence, combien j'avois été empreſſé auprés de cette Dame, & les amitiez que l'on m'avoit faites. Chacun y ajoûta du ſien, & l'on me compoſa ſur le champ une hiſtoire, dont je ne pus me tirer, tant on avoit pris ſoin d'enchaſſer le faux dans la verité. M. de C. concluoit de-là pour ſon inſenſibilité; elle diſoit tout haut qu'elle ſe rendoit juſtice, & qu'elle ſçavoit bien n'avoir point aſſez de charmes pour attacher un homme comme moi; mais qu'il étoit dommage que je vouluſſe me donner le ridicule de perſuader ce qui n'étoit pas, que rien n'étoit plus aimable que d'avoir de l'eſprit, mais qu'il faloit auſſi avoir de la bonne foi. La com-

pagnie ſe joignit à la guerre qu'elle me faiſoit, & les uns & les autres m'aïant fait differentes queſtions, auſquelles je répondis comme je pus, M. D. C. que mes ſermens ne pouvoient convaincre de ma fidelité, me dit qu'elle ne ſe plaignoit pas de mon inconſtance, parce qu'elle s'y étoit attenduë, qu'elle vouloit même ſe flatter que je l'avois aimée pendant quelques heures ; mais qu'elle me demandoit un aveu ſincere que j'étois changé, me promettant toute ſon eſtime, & une amitié qui approcheroit aſſez de la mienne ; je pris une plume & je lui fis ce Madrigal pour réponſe.

MADRIGAL.

Vous voulez-donc que je nie
En belle & bonne compagnie
L'ardeur que vous avez allumé dans mon cœur ;

La penſée m'en fait horreur,
Changez d'opinion, daignez un peu m'en croire,
A faire un tel aveu je ne puis conſentir,
C'eſt trop intereſſer ma gloire,
Et je n'aime pas à mentir.

On trouva la declaration délicate, & tout le monde alors me crut ſincere; nous paſſâmes trois ou quatre jours enſemble: & pour finir, Madame, un recit qui pourroit vous ennuïer, & que M. N. doit vous avoir fait plus agréablement, la belle ne répondit point à mes tendreſſes comme je l'aurois voulu; quelque honnêteté qu'elle me fit d'ailleurs, ce n'étoit toûjours que de l'honnêteté; je m'en plaignis, & comme je ne gagnois rien par mes plaintes, un dépit Poëtique me prit, & profitant de ma ſaillie, je lui dis;

Juſqu'au plus profond des enfers,
J'aurai ſoin de cacher mes peines,

Et vous n'aurez plus inhumaine
L'honneur de triompher plus long-temps de mes fers.

Au reste, Madame, je n'ai jamais fait tant de vers en ma vie que dans ce voïage. J'y vis des sots & des gens d'esprit comme par tout ailleurs. Ils auront differemment jugé de moi. Je suis, &c.

LETTRE

A Madame L. P. A. en lui envoïant un Livre.

JE vous envoïe, Madame, le Livre dont j'eûs l'honneur de vous parler avant mon départ pour L... Quelques raisons que j'eusse de cacher à tout le monde que j'en suis l'Auteur, j'espere m'être fait un merite auprés de vous, de vous l'avoir

avoüé. Ne penſez pas que je diſe ceci par une fauſſe modeſtie, je m'y prendrois mal, de l'accompagner du preſent que je vous fais ; je ſerois bien aiſe pourtant que vous y trouvaſſiez quelque choſe qui pût me venger des honnêtetez que je reçois de vous : mais les perſonnes de vôtre merite, ſe dédommagent ſi peu par autrui de n'être pas toûjours avec elles-mêmes, que je ne ſçai comment m'acquitter.

Cependant quoique mon ouvrage
Pû t être par vous rebuté,
Daignez lui faire bon viſage,
Vous ne l'avez pas acheté.

Il me prend envie d'en envoïer des exemplaires à tous les honnêtes gens que je connois ; ce ſera le moïen de me les rendre favorables, & je crains de n'en avoir pas autant à diſtribuer que je le voudrois ; mais pour revenir au merite de mon Livre : (car je dois vous en entretenir.)

Il tiendra sur une tablette
Autant de place qu'un meilleur ;
Ce sera de ceux que l'on prete
Et qu'on laisse de tout son cœur.

Contez que ce n'est pas un petit avantage. Au lieu qu'il y a tels Livres que l'on ne voudroit pas deplacer de sa Bibliotheque pour vingt & trente pistoles, on prête, on donne ; on fait galanterie de ceux-ci, le mien vous deffera de mille importuns, & vous accommodera en cela, que vous pourrez les renvoïer fort contens dés la premiere page.

Estant d'un beau titre pourvû,
Il est de facile défaite ;
Vous trouverez des gens qui ne l'auront pas lû
Si tard que vous en fassiez feste.

Je sçai comme vous voïez prevenir les railleries.

Cependant quand on est Auteur
On doit à ses écrits certaine complaisance,
Qu'on s'accorde de tout son cœur :

C'est de leur prix souvent l'unique recompense.
Il vaut mieux en avoir pour soi que pour autrui,
Et c'est, encore un coup, ma foi, le moindre fruit
Que l'on puisse tirer du soin qu'on prend de plaire.
Qu'on dise de mon Livre ainsi ce qu'on voudra,
Je n'en ferai plus mon affaire.
Je prendrai seulement le temps comme il viendra;
Si vous blâmez ma fierté,
Je dirai selon ma franchise;
Se loüer trop c'est vanité,
Médire de soi c'est sottise.

Cette reflexion n'est-elle pas bien d'un méchant Auteur ? Pour ne laisser pourtant rien à vous dire, je suis sur le même pied de l'avare, qu'Horace fait parler dans la premiere de ses Satires: *Populus me sibillat at mihi plaudo, ipse domi solus nummos comtemplor in arca :* cela veut dire en François,

Que du public partout mon Livre soit sifflé :
Qu'on dise que je l'ai de cent contes renflé,

Honnêtement je le veux croire.
Pour moi j'en dois être content;
Car si j'en tire peu de gloire,
J'en ay reçu de bon argent.

Et en verité, qui tiendroit dans le siecle où nous sommes, contre .... pistoles? Un Livre vaut tout ce qu'il rend, à ce qu'on dit. Voïez si pour un Auteur, je n'ai pas bien de la modestie. Je suis, Madame, avec toute l'admiration & le respect que l'on vous doit: Vôtre, &c.

A Monsieur L. G. M.

VOici une occasion où je puis vous citer un exemple, sans prétendre qu'on le doive suivre, sur ce que je vous disois dernierement. Je le tire d'une harangue que l'on a fait à la Chambre des Comptes; elle

eſt toute d'une fraſe. Vous verrez que l'on peut fort bien faire un diſcours ſans diviſion, ſans aucun plan, & tout d'une tirade. Je vous dirai neanmoins, qu'en liſant celui-ci, je me ſuis ſouvenu de ce que petit-Jean dit dans les plaideurs.

Quand je vois le ſoleil & quand je vois la lune,
Quand je vois les Ceſars, quand je vois leur fortune.

J'ai dit de même que Chicano ; *& quand diable auras-tu tout vû?* Vous rirez de ma ſaillie, liſez, vous verrez ſi elle n'y vient pas.

HARANGUE
de M.... à ſa reception à la Chambre des Comptes.

LOrſque je conſidere que cette Illuſtre Compagnie, devant

laquelle j'ai l'honneur de paroître, est la plus ancienne de toutes celles du Roïaume, que toûjours égale à à elle-même, elle a soutenu dans tous les temps l'antiquité de son origine par la dignité de ses emplois, par l'importance de ses services, & par le merite des personnes qui l'ont composée ; que dépositaire de l'autorité süprême de nos Rois ; elle exerce une Jurisdiction qui s'étend presque par toute la France, & que son zele pour leur gloire va de pair avec sa puissance ; que ses fonctions la rendent également necessaire, & pendant la paix, dont elle entretient le bon ordre, & pendant la guerre dont elle fournit les moïens. Que toûjours éclairée dans ses vûës, ferme dans ses maximes, constante dans sa fidelité, sage, égale & circonspecte dans les regles d'œconomie ; elle met heureusement nos Rois en état d'ajoûter la magnificence à mille titres differens, qui les élevent

au-dessus de tous les autres ; de faire le bonheur de leurs peuples, de fixer l'amitié de leurs alliez, & d'être la terreur de leurs ennemis ; qu'elle est le canal par où les graces du Prince découlent avec honneur sur ses Sujets, qu'elle reprime l'avidité des administrations interessées, & venge les deniers publics de l'avarice, ou de la negligence de quelques particuliers ; qu'elle conserve un nombre infini d'archives, titres authentiques des prééminences de la Couronne, fondement inébranlable de la verité de nos histoires, gages sacrez de la confiance, & reste précieux des plus illustres familles, & qu'à l'avantage d'avoir un Chef appellé aux honneurs de ses ancêtres, par la succession de leurs vertus, elle joint celui de n'admettre aucun Magistrat qu'il ne soit d'une distinction éprouvée. Je vous l'avouë, Messieurs, je me trouve également charmé & ébloüi, de la majesté de

cet auguste Senat ; j'admire, je souhaite, j'espere, j'appréhende, & peu s'en faut qu'un crainte respectueuse ne l'emporte en moi sur une ambition honnête. Je sens combien il est glorieux d'être admis par vos suffrages, Messieurs, dans le soin des affaires publiques ; mais je conçois aisément que cette gloire doit être la juste récompense d'un merite déja acquis ; & comme je n'ai à vous presenter qu'un desir sincere de profiter de vos lumieres, & d'imiter vos exemples, d'étudier vos maximes, & d'executer vos ordres : je succomberois sans doute sous l'entreprise que j'ai formée, si vous-mêmes, Messieurs, ne faisiez toute ma confiance. La bonté est pour les grands hommes, quelque chose de plus qu'une vertu, ou une necessité de bienséance ; ma foiblesse ne me permet pas de m'élever jusqu'à vous, le poids de vôtre propre grandeur vous fera descendre jusqu'à moi, &

je me flatte de l'esperance, que me faisant ressentir dés à présent dans ma reception les effets de vôtre indulgence, vous voudrez bien me mettre en état de marquer par mes actions dans toute la suite de ma vie une fidelité inviolable au service de Sa Majesté, & un attachement respectueux pour cette auguste Compagnie.

FRAGMENT D'UNE Lettre.

MAdame de L. G. aïant perdu un levron, pour qui elle avoit des tendresses que tout le monde envioit, fut fort affligée de sa mort. Elle la pleuroit publiquement, & ses amis venoient la voir & lui en rendre des visites tres-serieuses. Quoi-qu'ils y allassent tous pour le même sujet, je veux dire, pour lui témoigner la part qu'ils prenoient à sa douleur;

ils n'en avoient pas tous autant qu'ils le disoient, ou qu'ils affectoient d'en montrer: chacun avoit son dessein; il y en avoit même d'assez inhumains pour se réjoüir en secret de cette mort. Les uns étoient ravis de lui voir de la sensibilité & de la tendresse pour un chien. Ceux-là en tiroient de flateuses consequences pour leurs sentimens: mais combien de femmes aiment mieux leurs chiens que leurs maris & que leurs amans? Les autres profitoient de cette circonstance pour insinuer, sous le prétexte de la douleur, des sentimens fort gais qu'ils n'avoient encore osé découvrir. D'autres encore pestoient de dépit & de jalousie en la trouvant si tendre pour une bête morte, & si peu sensible pour un homme raisonnable, qui se porte bien: tous enfin raisonnoient à leur maniere, & s'accordoient neanmoins à la consoler de sa perte, ou à amuser sa douleur. On lui envoïa des vers de tous côtez, & chacun

s'empressa pour honorer les obseques de Grimiche : voici quelques ouvrages que l'on consacra à sa memoire.

A MADAME DE L. G. en lui envoïant une Epitaphe, & un Tombeau pour son Levron qu'elle pleuroit.

C'Est en vain que des Dieux blâmant la cruauté
Vous pleurez ce Levron fidele
Que les Parques vous ont ôté ;
C'est un coup de l'Amour contre vous irrité,
Qui le plonge à jamais dans la nuit éternelle.
Tandis que mille infortunez
Que l'amour chaque jour soûmet à vôtre empire,
Souffrent un rigoureux martire,
Vos plaisirs à Grimiche * étoient tous destinez,
C'étoit l'objet de vos tendresses ;
Il joüissoit lui seul d'un bonheur si charmant,

* Nom du Levron.

Et vous lui faisiez des caresses
Que pourroit envier le plus heureux amant,
Vos captifs desolez aux autels de Cythere,
Alloient se plaindre chaque jour ;
Ils ont sçû dans leur sort interesser l'Amour,
Et Grimiche est puni d'avoir trop sçû vous plaire.
Voïez quel appareil l'accompagne au bucher,
Doguine, l'Ecureüil, & la fiere Isabelle,
Parens, amis zelez, que sa mort doit toucher,
Rendent par mille honneurs sa memoire immortelle.
L'Amour même, l'Amour qui craint que vos attraits
Ne se ternissent par vos larmes,
Pleure les maux qu'il vous a faits ;
Il perdroit son pouvoir, si vous perdiez vos charmes.

Afin de comprendre bien ces vers, il faut vous dire que l'on a fait peindre par Monsieur Jouvenel, un évantail. L'on y voit au milieu d'un beau païsage, dont les points de vûës sont differemment terminés, s'élever un mausolée, fait en forme de pied d'estal, sur lequel brûle le pauvre Le-

vron. D'un côté sont deux Doguines & un Ecureüil, qui assistent à la Ceremonie. De l'autre on voit Madame de L. G. pleurant, & un petit Amour derriere elle qui brise ses fléches & son arc. Au bas du mausolée, est un roc sur lequel on a gravé en lettres d'or l'Epitaphe qui suit.

EPITAPHE.

Passant contemple ce tombeau ;
Ici gist des Levrons le Levron le plus beau ;
Dans les bras charmans d'une belle ,
Il rendit le dernier soupir :
Pressé d'une douleur mortelle ;
Un amant en sa place
Y fût mort de plaisir.

De part & d'autre aux environs du bucher, sont répandus plusieurs

marques lugubres, comme des os de chiens en sautoir, des têtes de mort & des Cyprés. L'ordonnance & le dessein de ce tombeau sont de l'invention de Madame la P. A. C'est vous en dire assez, pour en connoître tout le merite. Voici un autre Epitaphe de ce Levron: elle est historique, ou plûtôt c'est un conte qui pourra vous divertir.

EPITAPHE

EN FORME DE CONTE, sur la mort d'un Levron de complexion amoureuse, que l'on avoit empêché de croître.

PAssant qui vois ce monument,
Dis moi, puisque l'Amour fut éternellement,
Pourquoi faut-il que la nature

N'ait point fait d'éternel amant ?
Un petit chien dont j'écris l'avanture,
Jadis d'amour fut un brazier ardent ;
Maintenant chose étrange, il est froid comme glace ;
Car il est mort : grand bien lui fasse.
Puisse-t-il être constellé,
C'est-à-dire bien instalé
Dans le Ciel de la canicule,
Au-dessus du signe d'Hercule.
Helas, combien de pleurs Amarillis versa,
Le jour fatal qu'il trépassa.
Elle auroit moins pleuré maint amant romanesque,
Qui de brûlant devient glacé
Avant que d'être trépassé.
Feu Levron, quoi qu'issu de race gigantesque,
Fit vœu de rester nain, sa raison, la voici :
Levriers allongez, sont propres pour la chasse :
Mais pour les Dames non : Levrons en racourci
Dans les tendres girons trouvent bien mieux leur place,
Ceci consideré, Levron voulut rester
Dans sa petite taille, il pria Jupiter ;

Jupiter l'exauça, biscuits & confiture,
Au lieu de se changer en vaine nourriture
Se convertirent en amour.
Cet amour temeraire... enfin pour faire court
Sous le jupon de sa maîtresse,
En tapinois se glissa,
Sans scrupule elle l'y laissa;
Il étoit si petit : heureuse petitesse !
S'écrioit nôtre amant transporté d'allegresse,
Si j'étois levrier, grand comme mes aïeux,
Pourrois-je impunément promener ma tendresse
Sous ce dome délicieux ?
Que je m'y trouve bien, Dieux quelle architecture !
Pour la mieux contempler, Levron leva les yeux;
De ce palaisjupon la voute étoit obscure;
Cependant il la prit pour la voute des Cieux,
Mais la trouvant montée
Trop haute pour sa portée,
Quelle rage pour lors de se voir trop petit.
Je l'ai voulu, dit-il, je ne sçaurois m'en plaindre;
Ainsi voïant les Cieux sans y pouvoir atteindre,
Levron mourut d'amour & de dépit.

Si par hazard tu t'interesse
Au sort d'un amant racourci,
Passant, conclus de tout ceci
Que grandeur en amour vaut mieux que petitesse.

DU X. LIVRE DES METAMORPHOSES D'OVIDE

FABLE D'ATHALANTE A M.... D....

Philis vient de me condamner
A mettre en vers la Fable d'Athalante;
Oserai-je encore profaner
Cette production d'une plume excellente?
Est-ce à moi d'imiter le genie & le tour,

De ces beaux vers, qu'Ovide mit au jour ?
Sa muse naïve & galante
Répand à pleines mains la tendresse & l'amour :
Que veut-on dans les miens que je mette en la place ?
Mais l'espoir de Philis ne se doit point trahir,
Elle attend de mes vers, finissons la Preface,
Où l'on est forcé d'obéïr,
La raison est sans efficace.
Je dirai donc pour commencer,
Qu'il étoit autrefois une belle Princesse,
Si legere à sa course & de tant de vitesse,
Qu'on ne pouvoit la devancer.
Celebre dés sa petitesse,
On parloit en tous lieux de son agilité ;
Mais sur tout on loüoit sans cesse
Son incomparable beauté.
De sorte que sa renommée
La faisoit desirer & rechercher de tous ;
Mais parmi tant de cœurs dont elle étoit aimée,
Elle ne voulut point se choisir un époux,
Que du destin d'un choix si doux
Apollon ne l'eût informée,

Elle le consulta sur ce point capital,
Dont aussi-tôt le mistere fatal
Par l'Oracle en ces vers fut rendu manifeste :
Princesse, garde toi d'accepter un mary ;
Le plus tendre & le plus cheri
Te menace d'un sort funeste.
L'Himenée est un joug qu'il faut que tu deteste,
Car si tu te soumets à ses tragiques nœuds,
Bien-tôt la vengeance celeste
Changera ton visage en un objet affreux.
Athalante toute étonnée,
Prit en aversion l'amour & l'hymenée,
Y renonça publiquement,
Et ne fit des projets depuis cette journée
Que pour la chasse seulement.
Mais comme les fraïeurs mortelles,
Ni son malheur, quelque étrange qu'il fût,
N'empêchoient pas les poursuites nouvelles
De quantité d'amants fideles,
Qui l'adoroient en dépit qu'elle en eût ;
Leur soins redoublez furent cause
Qu'elle s'avisa d'une chose.

Je ne puis, leur dit-elle, aimer que mon vainqueur,
Quiconque veut gagner mon cœur,
A me vaincre à la course il faut qu'il se dispose,
Sous deux conditions que je dirai d'abord.
Si quelqu'un de vous me devance,
Ma main sera leur recompense;
Mais ceux de qui les pas auront un autre sort;
Telle sera mon ordonnance,
Pour punir dignement leur temeraire effort,
Au bout de la carriere ils recevront la mort.
De ces conditions, l'espoir de la premiere,
Fit à plusieurs mépriser la derniere.
Il s'en trouva qui pleins d'ardeur,
N'estimant rien la vie au prix de leur Maîtresse;
Furent vaincus par la Princesse,
Et furent immolez au gré de sa rigueur,
Et chaque jour encor la beauté d'Athalante,
Se faisant des captifs nouveaux,
Fournissoit des sujets à la course sanglante,
Et d'exercice à ses bourreaux.
Quand enfin le Prince Hipomene,
Arrivant par hazard à ces funestes lieux,

Fut témoin du meurtre odieux
Des victimes de l'inhumaine.
D'abord ce jeune audacieux
Les blâma fort, & traita de foiblesse
Cet amoureux courage, au mépris endurci,
Qui les faisoit mourir avec tant de bassesse ;
Mais il en raisonnoit ainsi
Avant que d'avoir veu la divine Princesse.
Si-tôt qu'elle parut, ô mouvement subit !
Transformant tout à coup son ame ;
Amans, s'écria-t-il ! dont j'ai blâmé la flâme ;
Pardonnez-moi ce que j'ai dit ;
J'ignorois quelle étoit la gloire
Que vous promettoit la victoire.
Un objet si charmant ne vous fait point de tort ;
Ne se pouvant donner, de vous donner la mort.
Qui pourroit vaincre Athalante à la course,
Obtiendroit un bonheur qu'on ne peut concevoir.
Quoi ! peut-on se resoudre à perdre sans ressource
Une esperance, helas ! si douce à recevoir ?
Non, je n'accuse plus cette belle personne,
Au milieu des rigueurs sa pitié se fait voir,

Et tout examiné, je la trouve trop bonne,
Et ce prompt trépas qu'elle donne,
Moins affreux qu'un long desespoir.
Tels étoient ses discours pendant que la cruelle
Recommençoit encor une course nouvelle;
Il vit partir, voler, cette fiere beauté
Avec plus de legereté
Mille fois qu'on ne peut décrire,
A remporter le prix vainement disputé;
Mais quoi qu'en secret il soupire
De voir tant de difficulté
A la conquête qu'il desire,
Son courage pourtant n'en est pas rebutté.
Il suit sans differer l'ardeur qui le transporte,
Et s'avançant vers elle, il parla de la sorte:
Que trouvez-vous d'avantageux
Dans une victoire facile,
Princesse à quoi vous est utile
Un laurier obtenu contre des malheureux?
Le sort qui m'ameine en cette Isle,
Vous offre en ma personne un sujet plus fameux;
Je suis plus noble & plus agile;

Et si le Ciel favorise mes voeux,
Il ne vous sera pas honteux
De soumettre vôtre fortune
Au fils d'un Roi, petit fils de Neptune;
Ou si ce même Ciel, jaloux de mon bonheur,
Veut que de mon amour l'esperance soit vaine,
Vôtre superbe coeur n'en doit point être en peine,
Ce ne vous sera pas peu de gloire & d'honneur
D'avoir triomphé d'Hypomene.
Elle écouta ce fier discours,
Et promit la course fatale.
Mais du Prince charmant la beauté sans égale
Lui fit sur son dessein faire quelques retours.
D'où lui peut venir cette envie ?
Qui le force, dit-elle, à vouloir aujourd'hui
Acquerir une femme au peril de sa vie ?
Sans doute quelque Dieu depité contre lui,
A ce triste projet tout exprés le convie;
Car quel que soit l'éclat dont je brille à ses yeux,
Et de quelques attraits dont l'Univers me loüe,
Hypomene est tel je l'avoüe,

Qu'il

Qu'il merite mille fois mieux ;
Sa beauté, sa valeur, que personne n'ignore ;
Et sur tout la pitié que sa jeunesse implore,
Me font plaindre le sort qui l'attire en ces lieux ;
Il n'est infortuné, que parce qu'il m'adore.
Ah ! je fremis pour lui de ce mortel danger ;
Retire toi jeune Etranger,
Pendant que tu le peux encore,
Cesse de desirer un funeste lien,
Qui causeroit un jour ton desastre & le mien.
Atalante est trop malheureuse,
Et tu peux tout prétendre ailleurs.
Fuis cette course dangereuse,
Et reserve tes jours à des destins meilleurs.
Oüi Prince tu peux tout prétendre,
Espere tout de tes attraits,
Le plus fier cœur & le moins tendre
Sçaura prevenir tes souhaits.
Et ne pourra point s'en deffendre.
Mais quelle est la pitié qui me fait discourir ?
Pourquoi de son malheur me sentir allarmée ?
J'en ai déja tant fait mourir,

Que j'y dois être accoûtumée.
C'est à lui d'y penser, qu'il s'en aille, il le peut;
Ou qu'il meure puisqu'il le veut;
Aussi bien le peril où lui-même se livre,
Fait juger qu'il est las de vivre.
Quoi! pour prix d'un amour si glorieux pour moi,
Je priverai du jour ce Prince incomparable,
Et ma rigueur inexorable,
Le fera succomber sous une injuste loi?
Ah! qu'il ne s'en prenne qu'à soi;
Je voudrois de bon cœur qu'il changeât de pensée;
Ou s'il ne peut quitter l'envie où je le voi,
Malgré tous les malheurs dont je suis menacée;
Il me seroit fort doux d'en être devancée,
Et de me voir reduite à recevoir sa foi.
Ah! que ses yeux sont vifs! que leur éclat me touche!
Que j'aime à remarquer les charmes de sa bouche!
Miserable Hypomene, helas!
Plût à Dieu que mon ame eût été moins sensible,
Ou que mon fier destin ne me reduisit pas
A la necessité terrible
De me livrer aux traits de sa rage invincible,
En me livrant à tes appas,

Ou de faire tout mon possible,
Pour te procurer le trépas.
Atalante en cette maniere,
Fortifioit des feux à son cœur inconnus,
Pendant qu'Hipomene à Venus
Faisoit humblement sa priere.
Ses soupirs au Ciel parvenus
Attirerent d'abord le secours necessaire.
Celle qu'il invoquoit avec tant de ferveur ;
Descendit au côté du jeune temeraire
Pour l'assister de sa faveur.
Et cette Reine de Cythere
Qui prit toûjours pitié d'un amoureux tourment,
A ce tendre & parfait amant,
Fit de trois pommes d'or un present salutaire,
Et sçeut accompagner sa liberalité
Du secret d'en user avec utilité.
Enfin les trompettes sonnerent,
Le Prince & la Princesse émus de les oüir ;
Sur la carriere s'élancerent
D'une vitesse à ébloüir,
Et telle étoit la promptitude extrême,

Qui déroboit aux yeux leur pas multipliez,
Qu'il sembloit que sur la mer même
Ils eussent pû courir sans se moüiller les pieds;
Ou que sur les bleds d'une plaine,
Au temps de la moisson prochaine,
Ils eussent pû facilement
Sans toucher les épis passer legerement;
Par des cris éclatans le peuple favorise
Du Prince courageux l'amoureuse entreprise;
Et l'on ne peut júger en ce moment,
A qui ce bruit flatteur cause plus d'allegresse,
D'Hypomene ou de la Princesse,
Qui d'abord se pressoient assez également;
Mais bien-tôt du succés la triste incertitude,
Au cœur de nôtre amant remet l'inquiétude.
La belle à chaque pas le devance si fort,
Qu'il fait pour la réjoindre un inutile effort;
Presque vaincu de lassitude,
Il ne s'assure déja plus,
Que sur l'effet du present de Venus.
De ces trois pommes d'or d'où dépend sa fortune,
Il en ose donc jetter une,

Et la Princeſſe à l'éclat précieux,
De ce fruit qui charme ſes yeux,
Ne craint point pour gagner une ſi belle proïe,
De laiſſer Hypomene avancer à ſon tour.
Ce ne furent que cris de joie
Que l'on entendit à l'entour;
Mais elle ſçut bien-tôt reparer le dommage,
Et ramaſſer depuis encor
Une ſeconde pomme d'or,
Et reprendre toûjour ſon premier avantage;
Le Prince en cette extremité,
Implora de nouveau l'aſſiſtance ſuprême,
Et l'eſprit de fraïeur puiſſamment agité,
De ſes pommes enfin hazarde la troiſiéme;
Comme l'unique eſpoir de ſa felicité.
D'abord avec perplexité,
La belle vit rouler ce beau fruit ſur ſa rêne;
Mais par malheur pour ſon repos,
Et par bonheur pour Hypoméne.
Son cœur à ce deſir cedant mal à propos,
Ce métail trop peſant la chargea de maniere,
Que ſon beau corps devenu moins diſpos,

L'amoureux Prince enfin acheva sa carriere;
Mais Philis je crois qu'il suffit,
Je suis fort las d'écrire, & le sommeil me presse,
Permettez-moi d'abreger mon recit.
Par le secours de la Déesse.
Hypomene vainqueur épousa sa Maîtresse,
Et sans doute auroit pu s'estimer trop heureux,
Si son ingratitude avec quelque autre offense,
N'eussent des Dieux attiré la vengeance,
Et merité le changement affreux
Dont ces tristes Epoux furent punis tous deux.
Cette Fable vous est offerte,
Filles, qui redoutez l'hymenée & l'amour;
Et qu'on voit pourtant chaque jour
Aux amants tenir cour ouverte,
Si vôtre cœur ne se resout,
A fuïr leur soin & leur presence,
En vain vous les voïez avec indifference;
Les richesses qui peuvent tout,
Vengeront le merite & la perseverance,
Et trouveront moïen de vous pousser à bout,
Au milieu d'un desert ou dans quelque clôture.

Executez vos desseins genereux,
Vivez en liberté, loin de toute avanture:
Les amans que l'on voit sont toûjours dangereux,
Et la maxime la plus seure,
Est de n'avoir jamais de commerce avec eux.

LETTRE

A Monsieur C.... qui étoit allé en Campagne, en même temps que l'Auteur étoit parti pour la Province.

BOn jour, mon ami, comment vous portez-vous de vôtre Campagne ? Y a-t-il long-temps que vous en êtes de retour ? avez-vous veu depuis vos belles parentes ? dites m'en des nouvelles, je vous prie; j'arrivai pour moi à .... le Dimanche de Pâques, plus fatigué de l'absence de mes amours que du

voïage ; je comptois dans ma route les lieuës que je faisois, & je disois aujourd'hui je suis à 50. lieuës d'elle ; demain je serai à 63. & aprés demain à 80. Ho en verité, cela tuë ! J'ai veu un temps que je disois, je suis à tant de lieuës de Paris ; à présent la Ville est la derniere chose à laquelle je pense ; il n'y a que l'amour qui puisse rendre indifferent pour les lieux.

Par tout où l'on voit ce qu'on aime ;
N'importe où l'on soit confiné,
Aux champs, à la ville. & dans la prison même,
On trouve des douceurs qu'on n'eût pas deviné,
Mais il y faut voir ce qu'on aime.
L'amour embellit tout jusqu'aux lieux les moins beaux,
S'il vivoit parmi les morts même,
On auroit du plaisir dans les plus noirs tombeaux,
Pourveu qu'on vit ce que l'on aime.

Ce ne feroit pas M. D. B. qui

voudroit y décendre pour avoir ce plaisir,&à vous dire vrai,je ne trouve pas que la mort soit du corps & de l'amour;je ne sçache aussi que la Matrone d'Ephese qui ait fait du cercüeil de l'un le berceau de l'autre.

Pour revenir à mes moutons, je vous assure qu'on ne peut être plus triste que je le suis de leur absence, neanmoins un peu de raison & l'esperance d'un prompt retour, aident beaucoup à me consoler du chagrin d'être absent. Auprés des belles,on a tort quand on n'y est pas; il n'y a pas de gens plus à plaindre que ceux qui sont loin, & c'est à ceux là ordinairement que l'on ne pense gueres.

Je vous demande en grace de voir cette belle pour l'amour de moi; vous sçavez mon cher dans quel état je la quittai, je fus encore 4. jours dans le carosse sans dire mot; au cinquiéme, je vis la necessité de sortir d'un personnage qui me rendoit ridicule à toute la Compagnie;

& alors je commençai de faire bonne mine à méchant jeu. Je ne ſçai ſi l'on en a eu quelque reconnoiſſance, mais je ſçai bien que je pris beaucoup ſur moi ; & en verité, il m'eſt impoſſible d'aimer moins une perſonne qui me paroît ſi digne de l'être. Si vous pouvez me tenir vôtre parole, & faire en ſorte qu'elle m'écrive, cela me fera plaiſir, elle me la promis ; je vous avoüe cependant que je n'y compte pas ; mais les belles veulent être preſſées, & qu'on leur arrache ce qu'elles ſont bien aiſes de donner : faites donc pour cela tout ce qu'il faut ; je vous laiſſe le ſoin de lui inſinuer mes ſentimens,. & j'attend tout d'une amitié auſſi genereuſe que la vôtre ; parlons d'affaire... Vous voïez ainſi que je ſerai bien-tot auprés de vous, à vous dire combien je vous aime & M.... N'allez pas dire, *Pour l'amour de lui à cauſe d'elle*. Vous me feriez tort. J'y reviens toûjours.

Pourquoi m'obligez-vous à vous en parler? En verité, c'est une ingrate, si elle ne m'aime. Je souffre cruellement de m'être éloigné d'elle; pardon si je vous en parle si souvent & à battons rompus; je suis mes mouvemens, & ceux de l'amour n'ont pas beaucoup de suite; voici encore des vers sur ce sujet, puisque vous m'en demandez dans toutes mes Lettres.

L'amour, Tircis, est une étrange affaire,
C'est un furieux embarras,
Un mal dont on ne peut se taire,
Et le repos & les repas
N'ont rien qui puisse satisfaire
Un cœur qui soupire tout bas;
Le seul objet aimé peut plaire,
Et quand on ne le possede pas,
On a lieu de dire helas!
L'amour est une étrange affaire.

Adieu, je cesse d'être fou, c'est-à-dire Poëte, mes complimens à tous nos amis.

Fit la Mer & ses flots, & leurs prescrit ses Loix,
Et depuis le moment que le jour prit naissance
Heureuse, elle a toûjours observé sa deffense,
Le Soleil a toûjours d'un égal mouvement,
Entretenu la paix entre chaque Element,
La Terre tous les ans a repris sa verdure,
L'on n'a rien veu changer dans toute la Nature;
Ce grand tout soutenu par la main qui l'a fait,
Garde son harmonie & demeure parfait.
Le seul homme, ô malheur, ô quelle ingratitude!
Cet Adam a changé sa douce servitude,
Et par le foible attrait d'un appas séducteur,
Cet Adam s'est armé contre son Createur;
Mais si-tôt que son Dieu s'approche de sa vûë,
Il connoît son peché, sa présence le tuë;
Il tâche à s'excuser sur sa tendre moitiée,
Il la montre, & son cœur pour elle est sans pitié.

Mais Coipel, je ne sçaurois croire,
Sans vouloir offenser l'Histoire,
Que celle qui causa des mortels le trépas,
Eût tant de beautez tant d'appas,
Comme tu l'expose à ma vûë,

Sans habis, sans fard, toute nuë,
Elle plaît si fort à mes yeux,
Que je trouve Adam rigoureux,
De s'excuser sur elle & la rendre coupable,
Du crime qui causa la mort.
Ne pouvoit-il pas être un peu moins veritable,
Donnant au serpent tout le tort?
Mais pleine de respect pour la Sainte Ecriture,
Je laisse Adam sans le blâmer,
Sa belle Eve a sçû me charmer,
Par ton admirable peinture.
Dans ses yeux, je vois de son cœur,
Le trouble, la honte, la peur;
Voïant de l'Eternel la divine présence.
Helas! quand on perd l'innocence,
L'on est en proïe à bien des maux;
Cette Eve depuis son offense,
Perdit tous les plaisirs, & n'eut que des travaux.
Adam reconnoît sa misere,
Au premier mot que lui dit Dieu.
Il sent qu'il faut quitter ce lieu
Où l'avoit mis ce divin Pere.

La beauté de son corps, sa force, sa vigueur,
N'a pas encor subi la peine, la sueur,
Où se doit écouler sa vie,
Roi Souverain des animaux,
Il va la trouver asservie,
Aux lions, aux aspics, aux poissons, aux oyseaux.
L'on voit briller sur un nuage,
L'Eternel au plus haut des airs,
Ce grand Maître de l'Univers,
Regarde en pitié son Ouvrage.
Nous sçavons tous aussi que Dieu n'a point de corps;
Et lorsqu'il en prend la figure,
C'est pour s'accommoder à la foible nature;
De qui l'esprit borné ne voit que les dehors.
Ainsi Coipel d'une ordonnance sage;
Par des traits pleins de majesté,
Ne fait connoître en son visage
Que le calme, la paix, & la serenité.
Dieu ne se met point en colere,
Toûjours heureux, toûjours égal,
Païe le bien, punit le mal,
Sans que la passion l'altere.

Lorsqu'on dit qu'il est en couroux ;
Ce n'est que par rapport à nous.
Les habitans des Cieux, ces esprits de lumiere,
Ces Astres qui sont sans matiere,
Espars dans le nuage, adorent le Seigneur,
En contemplant Adam, ils sentent leur bonheur,
D'être dans l'heureuse impuissance
De ne commettre aucune offense,
O trop fatale liberté
De l'homme, funeste appanage,
Tu ne lui sers qu'à faire outrage
A la divine Majesté.
Ces celestes Esprits qui sont en ce nuage,
Ont tant de graces, de beauté
Sur leur corps & sur leur visage,
Que l'esprit en est enchanté ;
Je ne dis rien de l'ordonnance
Ni de la noble expression,
Du coloris, de l'union.
Tout cela passe ma science ;
Je dirai seulement que l'art,
Par une docte main fait voir que la peinture
Peut disputer à la nature,

Qui produit ses beautez bien souvent par hazard.
Mais quittons le premier des hommes,
Qui perdit son bonheur par le fruit d'un pommier;
Et parlons d'un autre premier
La gloire du siécle où nous sommes
Ce juge parfait du vrai beau.
Pour qui Coipel fait ce Tableau.
Cet illustre Premier de qui la connoissance
Fait crier si haut dans Paris,
Qu'il n'est pas de Seigneur en France
Qui puisse comme lui donner aux arts le prix.
L'antiquité pour lui se montrant toute nuë,
Dévoile avec plaisir ses beautez à sa vûë;
Le moderne pompeux tout rempli d'agrément,
Attend de lui son jugement.
Sans se servir de l'Eloquence
Des doctes plumes d'aujourd'hui,
Le moderne & l'antique en bonne intelligence,
S'accordent de concert à travailler pour lui.

L'ART POETIQUE

PREMIERE LEÇON.

A MADAME.....

Qui vouloit apprendre à faire des Vers.

VOus voulez faire des Vers, Madame, & vous y avez sans doute beaucoup de disposition; mais comme l'esprit le plus penetrant ne peut trouver de lui-même les regles que l'experience des Sçavans ont prescrites sur cette matiere; vous m'avez choisi pour vous les apprendre. J'accepte avec toute la reconnoissance que je dois, Madame, l'emploi dont vous m'honorez; mais faites donc que je sois assez libre avec vous, pour vous expliquer net-

tement mes ſentimens, & ne me demandez aucune de ces tendres complaiſances que l'on doit à vôtre ſexe, je ne ferois que vous entretenir dans vos erreurs. En toute autre occaſion je m'en ferai un devoir; mais dans celle-ci, ſouffrez que je vous apprenne quel eſt le vôtre.

Il faut d'abord pour vôtre Maître
Avoir grande docilité,
Lui découvrir avec ſincerité
Tout ce qu'en vôtre cœur l'amour peut faire naiſtre,
Et juſqu'au fond du ſien lire avec liberté;
Mais ſi j'oſois encor malgré vôtre rigueur,
Vous découvrir un point tres-neceſſaire,
Je vous dirois qu'il faut me rendre pour bien faire,
Maiſtre de l'eſprit & du cœur.

Plus nous avons d'eſtime pour les gens, plus ce qu'ils diſent s'imprime dans nôtre memoire, & ſi l'on trouve ſouvent le chemin du cœur en paſſant par l'eſprit, on eſt toûjours aſſez ſçavant pour perſuader ce que

l'on aime quand on plaît; l'esprit & le cœur, Madame, ont un commerce particulier ensemble, comme l'Amour & la Poësie; il faut avoir le cœur tendre pour avoir l'esprit galant; tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons, se sent de nôtre humeur. Si nos mouvemens n'ont cette douceur amoureuse qui engage, nos pensées n'auront rien d'aisé ni de délicat.

Gravez donc bien avant ce précepte en vôtre ame,
Que l'esprit le plus de travers
Peut faire de tres-jolis Vers,
Si l'Amour une fois l'échauffe par sa flâme;
Mais que si son flambeau n'éclaire un bel esprit,
Il ne sçait ce qu'il écrit.

Il faut pour la Poësie avoir l'imagination forte, l'esprit brillant, le stile net, & le tour aisé: mais ce n'est pas contre ces regles que vous pécherez, Madame; la vivacité de vôtre imagination, la beauté de vô-

tre genie, la pureté de vôtre langage, & la délicatesse de vos expressions, vous mettent à couvert de ce danger : voulez-vous que je vous parle franchement ? vous n'avez pas le cœur tendre ; à cela prés ; je n'ai reconnu dans vôtre conversation & dans vos Lettres que peu de termes à changer ; il est vrai qu'il faut en ajoûter d'autres ; mais cela se fera quand vous le voudrez.

Vous n'emploïez partout que rigueurs & fierté,
La repetition m'en paroît séche & rude :
Et si vous m'en croïez vous mettrez vôtre étude
A faire choix de mots moins pleins de dureté.

Doûces langueurs, j'aime, plaisirs,
Amour, flâme, tendre soupirs,
Sont des mots d'une force extrême,
Pour former un stile coulant,
Et dans vos vers il est bon même
De me les repeter souvent.

Retenez bien ces regles, je vous prie, ma Belle Dame, elles vous donneront une facilité admirables pour écrire; c'en est assez pour la premiere leçon. Si vous en profitez, je croirai avoir bien emploïé mon tems. Quand vous vous serez une fois formée sur ce stile; je vous donnerai d'autres préceptes, où vous trouverez plus de plaisir; je vous y invite, Madame, pour l'amour de vous-même; vous ne sçauriez croire combien j'en aurai de vous en voir prendre.



A MAD.... L....

Qui demandoit à l'Auteur son sentiment sur des Vers qu'on lui avoit envoïez, pour elle & pour une autre Dame de ses amies.

JE vous suis fort obligé, Madame, de la bonne opinion que vous avez de moi, vous me demandez mon jugement sur des vers que vous m'envoïez, & vous croiez que ce sera le plus juste que l'on puisse rendre; il faut avoir autant de bonté que vous en avez, & me croire autant d'esprit pour m'écrire des choses si obligeantes, je vous en remercie, Madame, de tout mon cœur; mais en verité, je ne vous pardonnerois pas un si mauvais discernement, s'il ne me prouvoit tou-

te vôtre eſtime. Il m'eſt impoſſible de ſoutenir les loüanges que vous me donnez ; cependant vôtre exageration me fait plaiſir, parce qu'elle me dit combien vous ête prévenuë en ma faveur ; à ce compte, Madame, je puis vous ſatisfaire ; je trouve les Vers beaux, mais ſans application, & je ne vois pas dans celle que l'Auteur a voulu faire à M. L.... pourquoi le Printemps ſeroit plûtôt la ſaiſon des beautez qu'il nous ameine, que l'Hyver, l'Automne & l'Eſté. M. L.... eſt belle dans toutes les ſaiſons, & quand elle revient de la Campagne en Automne, je la trouve auſſi aimable qu'au Printemps, ſi ce n'eſt qu'elle vient plus tard ; c'eſt peût-être auſſi la penſée du Poëte ; mais elle eſt ſi fine, qu'elle échappera à bien des gens. Les Vers qui ſont pour vous ſont preſſants ; l'on cherche à vous prouver l'amourque l'on ſent, pour vous obliger à de la reconnoiſſance :

Il y a en cela de la justice.

Oüi, belle Iris, il faut aimer.
Quand on trouve un amant si tendre,
Il n'est plus temps de se deffendre,
Oüi, belle Iris, il faut aimer.

Il me semble vous entendre dire :

Depuis long-temps je consulte en mon ame,
Si je dois mépriser sa flâme,
Ou si je dois recompenser son feu ;
Pour me déterminer la raison qui m'éclaire ;
Ne peut en rien me satisfaire ;
Car le cœur pour aimer n'attend pas son aveu.
Que feriez-vous dans ce peril extrême ?
Si je dis une fois à Clitandre que j'aime,
Je craindrai de le dégager ;
Si je resiste à sa tendresse,
L'amour qui par ses soins me presse,
Pourroit bien aussi s'en venger,
Que feriez-vous dans ce peril extrême ?
Comme lui j'aimerois & cesserois de même.

Voilà de nos gens, direz-vous, qui jurent & qui proteſtent des ardeurs éternelles, qui en prennent le Ciel & la Terre à témoin; qui ne ſçauroient aimer ailleurs; qui ſeront malheureux toute leur vie ſi on ne les aime, & qui ont la liberté de changer comme il leur plaît. Ah! les mauvais cœurs, les dangereux parjures! qu'une femme eſt folle de s'y arrêter; mais, Madame, les Dames n'en font-elles pas autant que nous? Je m'en rapporte à ces petits Vers que vous n'avez pas trouvez ſi jolis ſans raiſon.

Dés qu'un ſujet ceſſe de plaire,
Le commerce amoureux auſſi-tôt doit finir;
Et l'effet des ſermens n'eſt plus qu'une chimere;
La perte du plaiſir qui nous les a fait faire
Nous diſpenſe de les tenir.

Et aprés tout, Madame, ſi toutes les Dames étoient faites comme vous, riſqueroient-elles quelque

chose à dire qu'elles aiment un homme comme Clitandre? Vous êtes belle, vertueuse & pleine de merite. Il est sensible, honnête homme, & rempli d'honneur; une pareille declaration ne fera que renouveller sa tendresse, & faire naître sa reconnoissance. Il vous aime sans vous devoir rien, comment pourroit-il ne vous aimer pas vous étant obligé? Aimez, Madame, aimèz; vôtre merite & vos charmes sans la vertu de vôtre Amant, sont de seurs garants de sa constance.

A MADAME LA M. D. A

Vous aimai-je encore, Madame, ou ne vous aimai-je plus? aidez-moi à deviner; je suis fort en colere contre vous, & en même temps, je le suis si peu, qu'on ne peut l'être moins; j'avois resolu de

faire des Vers pour une autre, & de ne pas vous les envoïer ; mais ma muse ne veut rien produire que pour vous. Quoi ! Madame, vous m'avez caché vôtre engagement avec M. de N.... je croïois sçavoir vos affaires, avoir l'honneur de vôtre confidence, & vous la trahissez. Je n'ai rien sçû, pas la moindre petite circonstance. O la sincere personne ! Non ; non, Madame, je ne vous aime plus, je veux m'en tenir aux conseils de ma raison : Elle me dit tous les jours :

> Suivez l'avis que je vous donne,
> Evitez de vous engager ;
> Un cœur qui ne veut point changer,
> En ce siécle inconstant ne doit aimer personne.

Je ne vous aime donc plus, Madame, c'en est fait. Si vous sçaviez combien j'ai été touché d'apprendre par un autre que par vous, une affaire qui vous regarde ; vous avoüe-

riez que j'y ai pris trop de part ; j'en prendrai moins à l'avenir, ſoïez-en aſſurée ; vous aurez beau être toûjours belle, pleine d'eſprit & de merite, je ſerai inſenſible à tant de charmes ; vous ne vous en ſervez que pour tromper vos amis.

A vous fuïr j'aurai recours
Pour m'empêcher de me rendre ;
Car pour vous ſans ce ſecours
Mon cœur ſeroit bien-tôt tendre.

Attendez-vous donc, Madame, à me trouver cruel, ingrat & inſenſible : Mon Dieu, que j'aurai de plaiſir à faire ces perſonnages, auprés d'une auſſi belle perſonne que vous ; j'y ſerai nouveau, mais vôtre exemple me ſervira de beaucoup. Je tâcherai de vous imiter de mon mieux. Venez donc quand il vous plaira, armée de tous vos charmes, belle, bienfaite, délicate, enjoüée & ſpirituelle ; vous trouverez à qui parler, je ne vous crains plus.

A MADAME ***

qui avoit deffendu un certain temps à l'Auteur de lui parler d'amour, & qui le lui avoit permis dans la suite.

APrés un rigoureux silence,
Iris me permet de parler :
Muse sans plus dissimuler,
Découvres lui ce que je pense.
Faites-lui voir un cœur soûmis,
Respectueux, sensible & tendre ;
Elle n'est pas toûjours d'humeur à vous entendre,
Parlez presentement qu'elle vous l'a permis.
Mais pour lui découvrir mon amour & mon zele,
De quels mots vous servirez-vous.
Tous vos termes sont au-dessous
De l'ardeur que je sens pour elle.

Oui de quelque façon que l'on puisse exprimer
Les transports d'un amant fidele,
Mon cœur sçait encor mieux aimer.
Taisez-vous donc sur ma tendresse,
Ce que vous en diriez paroistroit fabuleux,
Rien ne peut qu'un cœur amoureux;
En concevoir l'excés & la délicatesse,
Si vous ne trouvez le moïen
De rendre son ame sensible.
Tant d'amour à ses yeux paroistroit impossible,
Elle n'en croira jamais rien.





LETTRE

d'une Dame à un Cavalier.

JE prendrois un fort grand plaisir à vous consoler de mon absence, & ma délicatesse m'avoit fait trouver le moïen de vous le dire en des termes assez obligeans pour vous satisfaire si vous aviez voulu être content. Mais vous desirez que j'écrive à un amant & non pas à un ami ; vous ne sçavez ce que vous voulez, & je ne sçai même que vous répondre, ma délicatesse s'oppose à ce que vous souhaittez, & la bienséance à ce que je veux ; que voulez-vous que je fasse ? Découvrez D.... que je vous aime sans que je vous le dise en propres termes. Que vous êtes tuant,

de ne vouloir m'aider en quoi que ce ſoit. Ne ſçavez-vous point que mon ſexe ſe fait une peine de dire qu'il aime ? ne ſçauriez-vous penetrer les ſens de mes Lettres, qui vous en aſſurent ?

Si vous ſçaviez la reconnoiſſance que j'exigerois pour le mot de tendreſſe, combien je vous ferois valoir une douceur de cette nature, vous ceſſeriez de la demander ; peut-être croirois-je que vous ne m'aimeriez plus, & la penſée du contraire me flatte trop agréablement pour la perdre par mon imprudence. Non, D... n'attendez-pas que je vous l'écrive, c'eſt encore trop d'en reſſentir ; laiſſez-moi ſeulement vous aſſurer de mon amitié, & qu'elle eſt aſſez forte pour me faire prendre part à tout vos chagrins ; ſi mon abſence vous en donne, je ne veux pas vous dire qu'elle fait tout le mien, de peur d'augmenter le vôtre : je veux bien vous apprendre que vô-

tre préſence me donne de la joie, & j'ai beaucoup de plaiſir de croire que vous m'aimez, & que ce ſera toûjours; je ne perdrai point le ſouvenir des ſentimens obligeans que vous avez de moi, c'eſt vous en dire aſſez. Voilà une Lettre qui doit vous occuper huit jours; je ne vous en écrirai plus juſqu'à mon retour, qui ſera bien-tôt. Adieu.

LETTRE

de la même perſonne au même Cavalier.

VOus êtes en bonne Compagnie à vous bien divertir, & je quitte celle de mes meilleurs amis pour vous écrire: direz-vous encore D... que je ne ſçai point aimer? Si je ne vous marque pas toute

mon estime, c'est pour ressentir davantage la vôtre : mais je ne vous en aime pas moins. Je vous l'ai dit quelquefois, vous me faites plaisir. Helas, quand j'ai eu la complaisance de vous l'avoüer, en avez-vous été plus touché ? non ingrat, non ; je me suis reprochée alors ma tendresse pour vous comme un crime, peut s'en faut même que je n'aïe donné toute ma haine à celui qui tâchoit à rendre mon cœur criminel. En verité, de quelle maniere aimez-vous ? je l'ignore, souvent mon esprit embarassé pour vous connoître, se répent de vous avoir crû, mon cœur même, quoi-que plein de vous & dont le panchant est de vous croire, n'ose tout à fait s'en asseurer. Vous me demandez avec empressement un moment pour me voir, & dequoi me parlez-vous quand vous me voïez ? vôtre cœur cherche-t-il à me dire ce qu'il sent ? vous voit-on ménager un moment

d'entretien avec moi ? Helas ! si vous m'aimiez, ne trouveriez-vous pas des termes pour me le dire ? vous êtes si éloquent & si délicat sur d'autres sujets, vous n'êtes embarassé que sur le mien : depuis quinze jours vous me voïez sans me parler, la conversation devient generale ; vous m'entretenez de tout le monde & jamais de moi ni de vous ; vous imaginez-vous que je sois curieuse de l'histoire des autres ? souvenez-vous des vers que je vous ai entendu dire souvent.

Qand on baille auprés de sa Maistresse,
Et que le cœur n'est pas content,
Que servent les efforts qu'on fait pour le paroistre ?
L'honneur de passer pour constant
Ne vaut pas la peine de l'être.

Un veritable amant a-t-il jamais été en peine de dire qu'il aime, lorsqu'il a sçû être écouté favorablement : non, non, il faut ne pas ai-

mer pour pouvoir se taire; il faut être indifferent pour ne pas dire qu'on est amoureux: Enfin il faut être vous pour vouloir persuader que l'on aime lorsque l'on ne ressent rien, Ne m'accablez-donc plus d'une fausse tendresse, aimez-moi tout à fait; ou ne me voïez-plus: ma raison est peut-être assez forte pour guerir mon cœur, ne venez plus l'ébranler par vôtre présence, laissez-moi toute à moi-même, puisque vous êtes trop à vous; je ne veux point d'un cœur qui peut se dégager, il faut m'aimer malgré moi pour me plaire, il faut me persuader qu'il vous est impossible de changer, que rien au monde n'est capable de vous rendre volage, que la mort même, la mort ne peut m'éfacer de vôtre cœur: vous me l'avez dit, il est vrai; mais D.... il est si doux de l'entendre repeter, & doit-on s'arrêter aux paroles, quand les effets sont contraires? j'en appelle à la justesse de vôtre esprit, & à

vôtre probité. Cessez-donc de me fatiguer de vos plaintes, ce n'est plus moi qui vous fais du mal.

A MADAME D...

JE vois bien, Madame, que je serai toûjours criminel, & que mon genie sur vôtre sujet est de ces mauvais genies que peint cette ingenieuse Devise Espagnolle: *Vn Demon dans les flâmes, avec ces mots: Y mas penado, y meno repentido;* Si deux ans n'ont pû surmonter que par la fuite l'invincible penchant qui m'entraîne avec rapidité à vous aimer, comment voulez-vous qu'une Lettre toute rigoureuse produise cet effet? qu'elle ne peut seulement m'obliger à me taire, si je ne le fais tout à fait; du moins je ne sçaurois retrouver ces termes vagues, dont se sert l'inutilité d'un cœur pour exprimer une tiede ami-

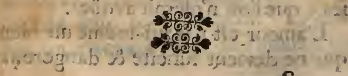
tié; ces bornes ſont trop étroites pour contenir les mouvemens impetueux qui m'agitent ; plus je veux reſiſter à ma paſſion, plus elle s'irrite, ſemblable à ces pierres qu'on roule du haut d'une montagne, elle acquiert de la force en vieilliſſant : vous avez perdu vôtre ami, Madame, voudriez-vous perdre vôtre amant ?

Depuis deux ans entiers je me ſens l'ame atteinte
D'un amour combattu par l'eſpoir & la crainte,
Quelquefois de vos yeux conſultant la longueur,
J'ai permis d'eſperer à mon timide cœur ;
Mais quand ces mêmes yeux animez de colere
N'offrent à mes regards qu'une beauté ſevere ;
Je rentre en ce moment dans mon triſte devoir,
Et bannis pour toûjours la douceur de l'eſpoir ;
J'ai beau pour me cacher à l'ennui qui m'accable
Eſperer quelque jour un ſort plus favorable,
Me flatter que mes ſoins, ma tendreſſe & ma foi
Vous rendront quelque jour plus ſenſible pour moi,
Un importun remord vient d'abord m'avertir

Que vôtre cœur ingrat n'y veut point consentir,
Que l'orsque l'on n'a pû vous toucher ni vous plaire,
Le meilleur des partis est celui de se taire.

Je le fais donc, Madame, & je m'impose un silence éternel : Je ne puis vous parler de ma passion sans vous déplaire; & il n'est pas à mon possible de vous parler d'autre chose; je veux éviter de vous fâcher; il faudra aussi ne vous plus voir. C'est à mon sens l'unique moïen de me guerir. Celui de contempler de si beaux yeux me trahiroit, & ce seroit pis que jamais; ma derniere vous a mise en colere, celle-ci vous mettra en fureur : n'importe, c'est toûjours exciter en vous quelque passion : laquelle vous sieroit le mieux ? Madame, songez y un peu, je vous prie, à quoi vous sert une tradition de pruderie qui faisoit autrefois la fade vertu de nos meres ?

L'on attendoit une aprés-dînée quelques personnes de la Compagnie qui avoient accoûtumé de s'assembler. La conversation tourna sur l'amour, & comme on s'échauffe toûjours beaucoup sur cette matiere, un de ceux que l'on attendoit eut le loisir de comprendre dequoi il étoit question, parce qu'on en dit en sa présence. Les amans délicats vouloient que l'Amour le soit autant qu'eux, dit-il, pour moi qui connois les hommes & la nature, je soutiens qu'il est délicat autant qu'il le faut pour faire durer le plaisir, & ne pas laisser perir le monde, & en voici la preuve. Il tira aussi-tôt un rouleau de papiers qu'il avoit sur lui, & lut entre plusieurs autres pieces, l'Ouvrage qui suit.



APOLOGIE DE L'AMOUR;

A MADEMOISELLE C...

ON a tort de prendre l'Amour à partie de tous les desordres des amants. Comme ce Dieu n'est point coupable de toutes leurs bévûës, il n'en doit pas répondre: mais l'on a quelquefois interest de le mêler dans ses actions; l'on excuse souvent à sa faveur les vices du temperament, l'on cache même sous ses apparences des passions basses, que l'on n'oseroit avoüer.

L'amour est par lui-même un bien qui ne devient funeste & dangereux

qu'aux ames lâches. Il éleve l'ame & l'esprit, les rend l'un & l'autre délicats & capables d'une infinité d'actions vertueuses, & de sentimens heroïques. Il adoucit les mœurs & les manieres, poli, rend agréable, & forme l'honnête homme.

Comme c'est un feu qui anime, il met en œuvre les bonnes qualitez & les fait valoir : de même qu'il découvre les mauvais penchans ; bien que quelquefois il les corrige. Il est sage dans un homme sage, extravagant dans un homme fol, il fait connoître l'humeur : aussi la plûpart des actions des amans marquent moins ce que l'amour inspire, que leur caractere particulier.

Loin d'ici donc toutes ces histoires tragiques, & toutes les obscenites que les Livres rapportent de quelques-uns d'eux. Les uns ont été furieux, & les autres emportez par la brutalité de leur temperament. Ils ont fait un mauvais usage de l'amour.

Celle qui m'attache ne le connoît que par ses délicatesses, ses douces langueurs, ses plaisirs innocens, faite pour plaire & pour être aimée, elle est la passion de tous les âges & de tous les hommes. On croit n'admirer en elle qu'une raison épurée, un esprit vif & délicat, un jugement solide, & l'on perd la liberté d'aimer ailleurs, & la vertu d'être fidelle. Aussi dangereuse pour toutes celles de son sexe, que dégagée de tout sentiment d'envie; elle plaît sans affectation, sans aucun dessein, & parce qu'elle ne sçauroit faire autrement: aussi quelques graces que la nature ait repandu dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait, & dans tout ce qu'elle est; il y a encore plus à craindre de sa modestie.

Sa taille est médiocre, mais prise dans ce dégré de mediocrité, où se trouvent tout ensemble, le mignon, l'embonpoint, la délicatesse, & les jolies tailles. Sa gorge est des plus

belles, blanche, élevée, d'une situation à donner de l'amour. Elle a le visage un peu rond, le teint propre, les couleurs vives & separées.

Ses yeux sont noirs, vifs, doux & fins, bien fendus & à fleur de tête. Tout y caracterise une personne spirituelle, enjoüée, accoutumée à faire partout des conquêtes ; ils ont le regard ferme & assuré, parce qu'ils ne voïent partout que leurs Esclaves ; mais leur assurance est mêlée de tant de douceur, qu'ils font aimer à leurs captifs jusques à la peine de l'esclavage.

Une bouche vermeille & bien façonnée, où l'on voit des dents d'un bel os & bien arangées, seroit le charme des yeux, s'il n'en sortoit une odeur qui ravit les sens, & qui leur ôte la liberté du jugement par la volupté qu'elle leur donne. Non, jamais les Zephirs n'ont eu l'haleine plus douce, ni les Dieux dans leurs plus grands enchantemens n'ont eu de plus grands délices.

Soit qu'elle parle ou qu'elle chante, ſa voix eſt encore un nouveau charme. La nature s'eſt comme épuiſée à les multiplier en elle. Ils ſe cachent, ils ſe dérobent les uns les autres. On ne les découvre tous qu'à meſure qu'on s'applique à les parcourir : alors ils s'offrent en foule à la vûë & naiſſent ſous ſes pas. Elle ſe renouvelle en quelque façon, & paroît une autre perſonne.

Elle a la langue graſſe : mais c'eſt un deffaut qui plaît, dit le grand Maître dans l'art d'aimer, & qui donne à la voix un agrément qui l'embellit. Elle l'a douce & legere, ménagée par un goſier délicat, que la methode a perfectionné.

Il manqueroit quelque choſe à une ſi aimable perſonne ſi elle ne ſçavoit danſer : mais de l'aveu des plus habiles dans cet art, elle en poſſede toutes les délicateſſes, l'air, la cadance, la douceur & la legereté. Les Faunes, les Nymphes, les

Silvains, les Driades, & Pan même ne feroient contre elle que broncher.

Un ſi beau corps, & tant de talens, ſont animez & conduits par une belle ame pleine de vertu, & par un eſprit ſolide & plein de raiſon. L'uſage qu'elle en fait, eſt l'éloge le plus accompli que l'on puiſſe donner à la plus illuſtre & à la plus belle de ſon ſexe. Aiant autant & plus que pas un autre de quoi paſſer la plus délicieuſe de toutes les vies, elle ſe borne aux plaiſirs innocens, & appliquée à ſon devoir, elle ne ſe permet que ceux qui ne l'en éloignent pas; auſſi incapable de ſortir de la bienſéance & de la retenuë de ſon état, que peu propre à ſouffrir aucune de ces libertez qui attaquent la pudeur, elle vit tranquille, poſſedant ſon cœur, & ne faiſant aucun mauvais uſage de ceux que ſes charmes lui ont ſoumis.

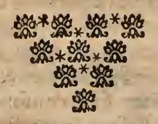
Avec une perſonne ſi rare, mais

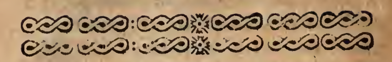
veritablement existente, l'amour est sans danger, & n'est connu que par ses délicatesses ; son desinteressement, les sentimens nobles, le commerce de l'esprit, les tendresses du cœur, & les complaisances ; il s'entretient par la probité la simpathie des humeurs, les services, les affections, l'estime reciproque, le goût du bon & du beau & l'attachement à la vertu. Il vit de tout, & il vit de rien.

Loin d'ici, encore un coup, toutes sortes de sentimens grossiers, qui amolissent le courage & qui affoiblissent l'esprit. L'Amour tel que je viens de le peindre, ne les inspire pas ; ce n'est point une idée ni une fantaisie sans realité & sans existence. Celle qui m'en a donné le goût me l'a fait connoître. Je lui suis redevable de tous mes plaisirs, & le dernier soupir de ma vie sera moins pour le regret de la perdre, que pour celle de ses douceurs.

L'attention

L'attention que la Compagnie prêta à la lecture de cet ouvrage, lui fit oublier le ſujet de la conteſtation, & chacun ne ſongeant plus qu'à ſatisfaire aux Conventions de l'Aſſemblée, chercha parmi ces papiers & dans ſa memoire, ce qui pouvoit avoir plus de rapport à la lecture que l'on venoit de faire. J'ai, dit quelqu'un, le Portrait d'une Dame par un Cavalier, dont elle a été fort aimée. Si vous voulez je vous en divertirai. On fit voir par le ſilence que l'on prêta ſur le champ, que l'on ne demandoit pas mieux; ainſi l'on commença de lire la piece ſuivante.





PORTRAIT DE MADAME D. B....

POur faire le caractere d'Iris, il faudroit connoître son cœur davantage, sçavoir ses attachemens, & ce qui la flatte, & l'heureux mortel qui l'occupe. De-là les craintes & les irresolutions se font connoître ; delà les foiblesses & les diverses vertus s'apperçoivent. Toute beauté sans amour, est un corps sans son premier mobile, les talens & les perfections qui interessent sont inconnuës, & sans ce principe, qui fait tout mouvoir, les bonnes & les mauvaises qualitez sont confonduës, & dérobent à l'esprit la qualité de l'objet que l'on veut connoître.

Qu'Iris perde ſon indifference, ſi l'on veut que je la peigne ; les Peintres qui ſe piquent de délicateſſe, veulent peindre d'aprés nature & non pas des fantaiſies.

S'il ne s'agiſſoit que de faire ſon Portrait, la ſeule reputation de ſa beauté pourroit me fournir des couleurs aſſez vives pour peindre la plus belle perſonne du monde : mais ſans le ſecours des impreſſions qu'elle reçoit, ſans rien connoître du merite de ce qui peut la toucher ; comment réüſſir dans une choſe ſi difficile, où tout le monde croit ſe connoître ?

Si c'eſt un rafinement d'amour que cet air d'indifference qu'on lui voit pour tout le monde, qu'elle me l'avoüe ; alors mieux inſtruit de ce qu'elle peut être, je devinerai peut-être à la fin ce qu'elle eſt : ſans cela, que puis-je donner, que des conjectures & des lumieres incertaines, que je dois plus à ma penetration

qu'à sa franchise ? Telles qu'elles sont, je les expose à sa critique ; ce sera à elle à m'apprendre les choses que je ne sçai pas, & celles ausquelles je pourrai manquer.

Comme l'insensibilité dans une belle est un défaut, j'aime mieux lui croire une vertu, & dire qu'elle a le cœur tendre & sensible. Telle qui excelle en amitié, a le cœur bon pour l'amour ; & quoique les tendresses de l'une & de l'autre soient differentes, c'est encore plus la faute d'Iris, si elle ne les connoît pas toutes deux que celle de ceux qu'elle fait soupirer ; mais les étoiles font souvent nos affaires, sans que nous nous en mêlions, & le cœur d'une cruelle s'attendrit souvent par le même endroit qu'elle n'a pû attendrir autrui ; ainsi se venge l'amour par lui-même des maux qu'on lui fait souffrir.

Tout ce que l'on peut dire du cœur d'Iris, c'est qu'elle l'a bon :

mais de cette bonté éclairée, qui ne ſe donne pas à toutes ſortes de ſujets, & qui agit avec reflexion. Le merite de cette bonté eſt d'autant plus précieux qu'elle n'engage point par trop d'emportement à des choſes dont on ait lieu de ſe repentir. Il eſt vrai que les amitiez qu'elle fait ne frapent pas ; mais elles intereſſent, & les gens faciles qui s'en accommodent le moins pour donner aveuglément dans tout ce qu'on leur propoſe, ſe trouvent obligez par les reflexions qu'ils font ſur les accidens qui leur arrivent, de ſe former ſur une vertu que leur imprudence leur avoit fait auparavant regarder comme un deffaut.

Mais comme la bonté du cœur ne prouve pas toûjours que l'on ſoit genereux ; la circonſpection d'Iris en ſervant ſes amis, ne borne pas ſa generoſité. C'eſt ici principalement ſon caractere, & où je puis la mettre au jour avec toutes les differen-

tes couleurs que ſa vertu me preſte ; mes loüanges ne ſeroient ſuſpectes à perſonne , s'il étoit poſſible qu'Iris fût connuë de tout le monde,& qu'il eût eu beſoin d'elle ; le bien que j'en dis, eſt un bien ſincere qu'elle n'a pas attiré par l'eſperance des graces & qui n'eſt produit par la reconnoiſſance d'aucun bien. Dévoüée à ſes amis , elle les aide dans tous les états de la vie ; elle eſt galante dans les préſens qu'elle leur fait ; polie dans ſa maniere d'en recevoir ou d'en refuſer , ingenieuſe à faire plaiſir, noble dans la juſtice qu'elle leur rend, & magnanime quand il s'agit de leur pardonner ; rien n'eſt capable de lui en faire mal penſer, & s'il faut aux autres des apparences & quelques raiſons pour les perſuader que leurs amis ſont changez ; il faut à Iris des faits & des convictions pour les ſoupçonner d'une lâcheté , tant les ſoupçons & les défiances baſſes lui ſont peu connuës ; elle ſe les

conſerve par les mêmes voïes qu'elle ſe les attache, & a autant d'interêt de paroître toujours ce qu'elle eſt & dans ſon naturel, que les autres en ont de s'en éloigner.

Perſonne n'a l'eſprit plus vif & plus délicat; elle l'a juſte, penetrant & enjoüé. A la verité ſa délicateſſe ne lui permet pas de former des liaiſons fort particulieres avec tout le monde; mais elle y vit ſur un pied, à ne donner ni préſomption à qui que ce ſoit ni jalouſie, dans une regularité de conduite à ſurprendre, de ſorte qu'elle touche tout le monde ſans être touchée.

Là où ſe découvrent les deffauts ordinaires des perſonnes communes, là même éclattent les divers charmes & les divers talens d'Iris; on croiroit que la converſation eſt ſa place favorite, tant elle y brille, ſi l'on ne lui trouvoit autant de naturel pour toutes les autres choſes qu'elle entreprend.

Ce qui passeroit dans une autre pour une vanité, n'est chez elle qu'une justesse de raison; comme elle n'est pas exempte de toutes les foiblesses de la nature, à peine lui échappe-il une vivacité hors de propos, que judicieuse elle prévient tout ce que l'on en peut penser, & n'attendant pas les reproches qu'on lui pourroit faire pour se retracter, elle rétablit par la justesse de sa raison, ce qui pourroit nuire à l'idée que l'on se doit faire de son esprit.

Au reste, quoi qu'elle l'ait picquant, & que sa justesse ne lui laisse échapper aucun des deffauts de ses amis, bonne & enjoüée, elle s'en réjoüit sans les décrier, & ménage autant en public leurs bévuës que si elle-même les avoit faites; elle est naturellement carressante & flateuse, & elle ne voit & n'entend rien dire aux autres qui puisse leur faire plaisir, qu'elle ne le releve &

ne le faſſe valoir avec cette délicateſſe qui s'éloigne autant de la flatterie outrée que de la demie approbation.

Pour perſuader bien du monde que je connois parfaitement Iris, je n'aurois qu'à dire un mot de ſa taille & de ſon viſage ; mais ce ſont des beautez reſervées au langage des Dieux: voïons ce qu'ils pourront nous en dire.

Apollon de nos jours ſeul Zeuxis, ſeul Appelles,
Prens en main tes meilleurs pinceaux,
Peins moi Venus ſortant des eaux :
Et pour en faire une image fidele
Peins lui deux yeux plus brillans que le feu,
Où l'air tendre domine un peu.
Je lui veux un grand front & plus blanc que l'ivoire,
Peins un nez ſans deffauts, peins un viſage ovale,
Où la roſe & les lys diſputent la victoire
Avec un avantage égal.
Des plus vives couleurs rend ſa bouche vermeille,
Qu'à la beauté des yeux ſa beauté ſoit pareille,

Qu'autour d'elle les ris, les jeux
Paroissent badiner sans cesse,
Que Mars en la voïant adore sa Deesse,
Et qu'il desire encor les baisers amoureux
Qui comblerent jadis ses vœux.
Acheve le portrait, rend sa gorge parfaite,
Que deux globes de neige y brûlent mille amants
Que le reste du corps ait tous ses agrémens,
Répend par tout une beauté secrette.
Mais que vois-je? Venus n'eut jamais tant d'appas,
Non, ce n'est point Venus, c'est B... elle-même,
Apollon, quel présent ne te devrois-je pas,
Tu viens de peindre ce que j'aime?

Vous ne sçavez pas, dit un Abbé à celui qui venoit de lire, toute l'histoire de cet Ouvrage. On avoit prié l'Auteur de le faire, parce qu'on vouloit tâcher de découvrir par-là, s'il avoit été aimé de la Dame en question: On lui en avoit souvent demandé des nouvelles, sans qu'on eût pû rien en apprendre de fort certain.

Il ſatisfit à ce qu'on lui demanda, & leur le portrait que vous venez d'entendre, dans une maiſon, ou ſe trouvent quantité de gens illuſtres par leur naiſſance & leurs ouvrages. On connoiſſoit la Dame en queſtion: l'Auteur y leut ſon Portrait, & on le trouva ſi délicatement tourné qu'on le lui fit lire 5, ou 6. fois. Madame D. M. dont tout le monde connoît le merite, & l'enjoüement ne s'étoit point trouvée à pas une des lectures. C'étoit chez elle qu'elles ſe faiſoient: quand elle entra on s'écria qu'elle avoit perdu de n'être pas plûtôt arrivée, que M. un tel avoit fait la plus jolie choſe du monde. Elle le pria de la lui lire; il s'en excuſa honnêtement ſur ſa laſſitude. M. D. repliqua plaiſament, qu'elle bâilleroit s'il ſe faiſoit prier davantage; & comme il ſe rendit aprés s'être fait prier encore deux ou trois fois, M. D. M. ſe mit malicieuſement à ouvrir la bouche dés la troi-



A M. B. D. R.

EXCUSE.

SI je vous ai fâché, c'est pour vous faire excuse,
Beau brunet, que je fais ces Vers,
J'aurois l'esprit bien de travers
Si je voulois railler vôtre sçavante muse;
Ce fut par un trait d'enjoument
Que je fis certain bâillement
Qui troubla toute nôtre Feste,
Ce que vous lisiez m'enchantoit,
Mais un desir m'en vint en teste,
Et je ne sçai d'où ce desir partoit;
Peut-estre venoit-il d'un peu de jalousie,
Peut-estre de quelques vapeurs,
De lassitude, de douleurs,

Ou d'un esprit boûché ou plein de frenesie ;
Quoi qu'il en soit, charmant brunet,
Je fis en badinant cet affront à vos œuvres,
Bâillez & faites pis en lisant ce billet,
Je vous permets toutes manœuvres.

J'ai vû, dit un Cavalier comme on achevoit de lire, un Rondeau de celui à qui l'on a adressé ces Vers. Il avoit perdu une Dame d'un merite rare, qu'il aimoit avec une tendresse extraordinaire. Quelques jours aprés cette perte, on lui demanda par une Lettre, dans quel état il étoit, ce qu'il faisoit, & s'il étoit toujours affligé : comme je suis un de ses amis, il me fit voir son Rondeau, que voici.

RONDEAU.

DE temps en temps, pour ſoulager ma peine,
Je ſors, j'écris, la nuit comme le jour,
Sans nul eſpoir de vaincre une inhumaine,
Et mon plaiſir je trouve en mon amour.
Par tout on croit ma fidelité vaine,
Chacun s'en mocque & s'en rit à ſon tour,
Pas tant de mal ne me feroit ſa haine;
Pour eſtreheureux, faut changer de ſejour
De temps en temps.
Cette maxime a paſſé pour certaine
Chez bien des gens; mais ſi peu qu'on en prenne,
En maints endroits l'on peut ſe trouver court.
Je m'en tiens donc à ſupporter ma chaîne;
Bien m'en a pris qu'elle n'eſt pas vilaine,
L'amour honneſte a fait quelque beau jour,
De temps en temps,

Je connois de qui vous parlez, reprit une Dame, cette perſonne merite bien d'eſtre autant aimée qu'elle l'eſt; c'eſt ſon portrait que l'on a lû il y a un quart d'heure, & qui a donné lieu à Madame de M.... ſi connuë par tant de Poëſies vives & délicates, d'écrire l'exçuſe que vous venez d'entendre.

Mais à propos de M. de M....: comme il ſe trouve chez elle pluſieurs jours de la ſemaine quantité de perſonnes de Lettres, l'on y propoſa dernierement ces queſtions: ſçavoir *S'il étoit plus glorieux à une Dame de s'immortaliſer par ſa beauté, en ſe faiſant un Amant de réputation, qui la celebre dans ces Ouvrages, que d'acquerir elle-même l'immortalité par le merite de ſes propres Ouvrages.* Pluſieurs perſonnes écrivirent ſur ces queſtions, & voici quel fut le ſentiment de l'Auteur du Rondeau que l'on nous vient de lire.

FRAGMENT,



FRAGMENT

d'une Lettre ſur les queſtions précedentes.

JE me ſuis determiné, Madame, ſur les deux queſtions que l'on nous propoſa hier, & ce n'eſt point mon inclination pour les belles Lettres qui m'a trahi. Je ne ſuis point de ces ſçavans qui ne quitteroient point une penſée d'Horace pour une belle femme. L'un me fait aſſeurément plus de plaiſir que l'autre ; & par là j'ai raiſon de croire mon ſentiment plus judicieux ; je dis donc qu'il eſt plus glorieux à une Dame de s'immortaliſer par ſes Ouvrages que par ſa beauté, par la

même raiſon que ce ſont les actions extraordinaires du Heros, & non pas le merite de celui qui les celebre, qui le rendent immortel. Les faits prouvent & perſuadent, les paroles plaiſent & divertiſſent, & les uns & les autres ont de quoi immortaliſer les ſujets dans leſquels on les rencontre.

Mais les merites rares ſont plus ſeurs de l'immortalité; c'eſt la ſingularité qui diſtingue, qui releve, & qui fait la gloire. Il eſt plus avantageux à une Dame d'en acquerir par des Ouvrages qui en ſoient dignes, que de meriter l'immortalité par ſa beauté, que pluſieurs peuvent avoir en partage avec elle; & aprés tout, la beauté d'une femme dans les Ouvrages d'un Poëte eſt moins ſouvent une merveille ſans ſecond, comme il le dit, que l'objet de ſa paſſion. Toutes les beautez des Poëtes ne ſont pas belles, & le pro-

verbe dit, qu'il n'y a pas de laides amours. Chacun peut donc chanter les siennes à sa fantaisie, supposer même une bouche vermeille & bien façonnée à de grosses lévres pâles; le plus beau ratelier du monde à de fausses dents; de la taille à un corps postiche; des couleurs naturelles à de la peinture. C'est le merite du chantre & non pas celui de l'objet chanté qui passe à l'immortalité; & peut estre qu'elle seule étoit son but; les Peintres & les Poëtes sont en possession de mentir: en quel temps s'est-on plus attaché à la verité offensée dans leurs Ouvrages, qu'à la maniere agréable dont ils ont menti?

Qui m'asseurera que Corinne, si belle aux yeux & dans les Ouvrages d'Ovide, fut-elle qu'il l'a dépeinte. Penseroit-on la reconnoître dans les portraits qu'il en a faits, ou la trouver, telle, qu'il la trou-

voit lui-même ? Les choses dépoüillées de la passion qui nous y attache perdent infiniment de leur merite ; il n'y a point de beauté qui puisse soutenir long-temps sans aucun risque l'examen de deux yeux indifferens. En amour tout est beau, spirituel, galant & bien-fait ; les défauts sont cachez à ceux qui aiment, & par ceux qui veulent estre aimez.

Qui croira pareillement les amans de Sapho si dignes de la tendresse qu'elle a mis pour eux dans ses Vers ? qui, bien davantage, pourroit m'assurer qu'elle l'ait ressentie ? En tout temps les Dames ont été sujetes à caution sur cet article ; elles flattent & persuadent aisément ce qu'elle ne sentent pas, parce que nous les aimons ; mais nous ne leur persuadons gueres ce que nous ressentons veritablement, que parce qu'elles en souhaitent toûjours da-

vantage, & qu'elles croïent le meriter.

Pardonnez-moi, Madame, cette petite injure à vôtre ſexe. Je n'ai pû dire moins contre l'ingratitude de quelques belles que j'ai aimées. Ainſi donc qu'une Dame s'immortaliſe, il lui eſt plus glorieux de s'immortaliſer par de beaux Ouvrages, que par ceux d'un grand Poëte que ſa beauté auroit touché. L'on oublie Corinne, en liſant Ovide; l'on ſe ſouvient à peine de Phaon en admirant Sapho. Ces noms vivent, & le merite ne ſubſiſte plus. Or la beauté qui finit avant la perſonne, ne peut eſtre un ſujet pour l'immortalité. Il faut mourir jeune pour vivre long-temps dans la memoire des hommes, parce que l'on meurt belle, ou renoncer à cette immortalité, pour avoir marqué en vieilliſſant trop d'attachement à la vie.

Je ſçai, Madame, que j'aurai

contre moi toutes les belles, & les Amans declarez qui ſont en plus grand nombre que les Poëtes ; mais je ſerai vengé du nombre, ſi j'ai pour moi une ſeule belle qui faſſe des Vers. Je ſuis, Madame, &c.

Cette Lettre donna occaſion à pluſieurs entretiens ſur le même ſujet, avec leſquels on finit la Séance.

Un autre jour que la même Compagnie ſe trouvoit aſſemblée, un Cavalier propoſa de faire lecture d'une Critique du Val-de-Grace, qui lui étoit tombée entre les mains. Il dit qu'elle étoit d'une Dame d'un merite encore plus diſtingué par ſa vertu que par ſon merite. Elle l'avoit faite en badinant, pendant qu'elle étoit toute jeune, pour répondre à la gloire du Val-de-Grace, que Monſieur de Moliere avoit fait en faveur de Monſieur Mignard, dont

il aimoit la fille. Je vous la lirai, ajoûta-t-il, avec ses deffauts ; car Monsieur de Colbert, le Ministre d'Etat, qu'elle a réjoüi, n'aïant point voulu qu'on y touchât, je croirois gâter une chose qu'il a trouvée bonne, toute imparfaite qu'elle est, si je m'étois mêlé de la corriger.

Il ne sera peut-être pas hors de propos aprés cela de vous dire que les soixante ou quatre-vingt premiers Vers de ce Poëme, sont sur les mêmes rimes que les premiers du Poëme du Val-de-Grace, de Monsieur de Moliere, & que comme cet excellent Comique n'avoit entrepris le sien que pour loüer Monsieur Mignard, la Dame qui en a fait la Critique, n'en forma le dessein que pour faire sa cour à Monsieur de Colbert, qui protegeoit Monsieur le Brun, qui étoit l'Emule & le Concurrent de Mon-

REPONSE A LA GLOIRE DU VAL DE GRACE. DE M. DE MOLIERE.

LA COUPE PARLE.

Esprit de nos jours le plus rare,
Toi de qui la plume se pare
Ton nom d'entre tous les Acteurs
Pour le mettre au rang des Auteurs;
Toi qui sans effort de ta veine
Corrige la nature humaine,
Et qui par un art merveilleux
Joins au plaisant le sérieux,

Qui critiques ſans complaiſance
Toutes les ſottiſes de France.
Pourquoi faut-il pour mon malheur,
Aaujourd'hui contre ton humeur
Que tu m'éleve dans la nuë
Pour me rendre aux yeux trop connuë ?
Veux-tu paſſer pour un menteur,
Toi qu'on ne crut jamais flatteur ?
Car ſi je ſuis une merveille,
Hélas, ce n'eſt que pour l'oreille !
Puiſque pour l'œil Dieu ſait comment
Il en juge differemment,
Veux-tu que l'on diſe à ma honte
Que ce trop d'honneur me ſurmonte ?
Cachez-donc à tout l'Univers
Ces grands & magnifiques Vers ;
Car leur éloquence divine
Seroit cauſe de ma ruine.
Je ſçai ce que l'on dit de moi,
L'on ne te croit pas ſur ta foi,
Chacun juge par ſa lumiere,
Et ſans trop reſpecter Moliere,

Je verrai faire mon procés.
Malgré la brigue & les Placets,
Tous les Sçavants viendront en troupe
Donner un arrêt sur la Coupe,
Et feront publier tout haut
Leur sentence sur mon deffaut.
Enfin j'ai beau faire la fine,
J'ai méchant jeu & bonne mine,
Toute ma beauté n'est qu'un fard
Peu caché pour les gens de l'art:
Mais aussi-tôt qu'on m'examine,
Je dis adieu la bonne mine,
Car de la teste jusqu'au pieds,
Mes membres sont estropiez;
Au moins, c'est ce que j'entens dire,
Et que je crains de voir écrire.
Je vois venir de jour en jour
Mille personnes tour à tour,
Qui soutiennent devant moi même
Ce qui n'est pas dans ton Poëme.
C'est pourquoi, sçavant Ecrivain,
Remets donc la plume à la main;

Non pour loüer, mais pour deffendre ;
Car si je puis faire entendre
Tous les deffauts qu'on trouve en moi ;
Ce que l'on dit lorsqu'on me voit,
Tu ne feras pas sans affaire
Si tu prétends y satisfaire.
Les pilleurs & les assassins
N'ont jamais fait plus de larcins
Que j'en fais paroître à la vûë.
Les habits dont je suis vêtuë,
Sont vollez dans les plus Saints Lieux ;
C'est quelque chose d'odieux.
Mais helas ! ce n'est pas le pire
Et voici ce que j'entends dire,
Que celui qui m'a enfanté
A le cœur plein de cruauté,
Des Vierges il fait des Martyres,
Il les disseque, il les déchire,
Il leur casse jambes & bras
Sans épées & sans coûtelas.
L'on dit même que les Apôtres
N'en sont pas exempts plus que d'autres ;

Il les a mis dans le malheur
D'avoir tous besoin d'un bailleur ;
Mais ce qu'on dit de plus étrange,
C'est qu'il n'épargne Dieu ni l'Ange.
A cela que repondras tu ?
Ton cœur n'est-il pas abbatu ?
Mais helas, que pouvoir répondre !
N'est-ce pas de quoi nous confondre ?
Je sçai bien que mes partisans
Soutiennent que les médisans
Prevenus de leur injustice,
Me condamneront par malice :
Mais qu'en dépit de leurs discours,
Le grand Mignard sera toûjours
Dans son cabinet un rare homme,
Qu'il a fait miracle dans Rome,
Et qu'il a pour admirateurs
De l'art les plus grands connoisseurs,
Qui soutiennent que ma peinture
Est plus parfaite que nature,
Que je dois passer dans ces lieux
Pour le plus beau charme des yeux.

Si ce discours n'est veritable,
Il est tout au moins favorable ;
Mais sans me flatter je crains bien
Que les Sçavants n'en croient rien.
Je vois tous les jours dans ce Temple,
Tout le monde qui me contemple ;
L'ignorant comme le Docteur,
Se mêlent d'être mon censeur.
Un Marchand la derniere Feste,
Disoit tout haut levant la teste,
Le parement de cet Autel *
Devoit estre du brocatel,
Bien chamaré de broderie
Plûtôt que de tapisserie ;
Car cette mocquette n'est pas
Si belle que du taffetas.
Il faut que ce peintre soit chiche
De ne l'avoir pas fait plus riche :
Falloit il mettre en Paradis
Des bergames du temps jadis ?
Vraïement ce seroit grand dommage,

* Au fond de la gloire du Val de Grace, on voit un Autel paré & dessus un Agneau que l'on égorge.

Répondit la femme plus sage,
Si l'on en eût fait un plus beau ;
Car le sang de ce pauvre Agneau
Qui coule dessus la serviette,
Gâteroit toute la mocquette.
Alors plusieurs gens de sçavoir,
Qui pour lors m'étoient venus voir,
Firent tous un éclat de rire
De ce qu'ils venoient d'oüir dire.
Chacun juge selon son sens,
Dit un d'entre les connoissans,
Ce Peuple qui parle à sa mode,
Sans science ni sans methode,
Sçait découvrir le plus souvent
Ce qui n'est pas veu d'un sçavant :
Car cette simple femmelette,
Qui pour soûtenir sa moquette,
Donne son jugement tout haut,
Me découvre un fort grand deffaut,
A quoi je ne prenois pas garde
Depuis le temps que je regarde.
Car cet Autel apparemment,

Suppose du vieil Testament
Le sacrifice & la victime
Qu'on offroit à Dieu pour le crime :
Sur le même Autel on brûloit
La victime qu'on immoloit.
Cet Autel n'estoit que de pierre,
C'est donc une faute grossiere,
Et Mignard n'a pas apperceu
En mettant un linge dessus,
Que cette toile susceptible
D'un élement si combustible,
Auroit brûlé avec l'Agneau.
Or c'est avec un sentiment nouveau,
De croire qu'on brûla la nappe,
Et c'est à quoi Mignard s'attrappe :
Mais pourquoi mettre un parement ?
C'est un deffaut de jugement.
Je soutiens sans être critique,
Qu'il n'est point dit au Levitique
Que l'Autel fût jamais paré
Quand l'Agneau étoit preparé
Pour être offert en sacrifice ;
Ce discours est sans artifice:

Mais, répondit un curieux,
Du nombre de ces vertueux,
J'apperçois bien autre chose,
Qui merite un peu que l'on glose.
La Croix de Malte assurément *
N'est pas de l'Ancien Testament;
Il n'est point dit dans l'Ecriture
Qu'elle dût servir de parure
Alors qu'on immoloit l'Agneau.

Cet Ouvrage est pourtant fort beau,
Dit un homme de la troupe,
Je prends le parti de la Coupe,
Et je soutiendrai hardiment
Que Mignard est Peintre excellent.
Que trouvez-vous à sa maniere.
Je ne la crois pas la premiere,
Lui répondit le Curieux,
Soûriant d'un air dédaigneux;
Je n'aime point la raillerie,
Vous n'en parlez que par envie;

* On voit aussi à l'Autel une Croix faite comme celles de Malte.

Dit tout chagrin mon deffenſeur ;
Et vous n'êtes qu'un aggreſſeur.
Pour moi j'entreprends ſa deffenſe ,
Et je veux en vôtre préſence ,
Dit-il, s'adreſſant à pluſieurs
De ces illuſtres Auditeurs ,
Lui faire avoüer à ſa honte
Que ce Goguenard ſe méconte.
Ha! Monſieur, je vous preus au mot ,
Et ſans faire un autre complot ,
Dit le curieux , je vous prie ,
Parlons ici ſans raillerie ,
Sans violence & ſans excés ;
Faiſons à Mignard le procés ;
Tous ces Meſſieurs ſans ſe contraindre
Avec vous pourront tous ſe joindre ,
Je ne crains point la quantité
Quand j'ai pour moi la verité ;
Mais prenons chacun une chaize
Pour en mieux parler à nôtre aiſe.
Mon Deffenſeur lui répondit ,
Souffrez , Monſieur, ſans contredit ,

Que cette illustre Compagnie
Suive seulement son genie ;
C'est pourquoi, Messieurs, vous pourrez
Prendre quel parti vous voudrez.
Alors ces Illustres du siécle,
Composant un assez beau cercle,
Suivant leurs inclinations,
Sans contrainte ni passion,
Prirent parti sans contredire,
Pour oüir ce que je vay dire.
Mais helas ! mon cher Protecteur !
Moliere mon cher Deffenseur,
Que ma surprise fut extrême,
Alors qu'en ma présence même
Cette illustre Troupe de gens
De deux côtez se partageans.
Je vis helas ! pour ma deffense,
Bien des gens, mais peu de science ;
J'eus pour moi des acclamateurs,
Des partisans, des sectateurs ;
Les amateurs de la science
Abandonnerent ma deffense,

S'approchant des sçavans de l'art,
Contre moi firent bande à part,
Chacun aïant crié silence,
Pour commencer la conference.
L'on fut quelque temps à penser
Qui des deux devoit commencer;
Mais suivant la loi de l'Ecole
L'agresseur commença son Role.
Messieurs, je n'ai pas entrepris;
Dit-il, de gagner vos esprits
Par un discours plein d'éloquence,
Soutenu d'art & de science;
Je veux parler ingenument,
Sans détour & sincerement,
Sans vouloir étendre la phrase,
Sans periode & sans emphase,
Vous prouver tout presentement,
Mais en quatre mots seulement,
Que ce grand chamaillis d'ouvrage,
A qui plusieurs rendent hommage,
N'a rien qui ne soit imparfait,
Défectueux ou contrefait,

Contraire à l'art de la peinture,
Choquant la raiſon & nature;
Car je poſe pour fondement
Qu'un Peintre de grand jugement
Doit dans l'eſprit avoir preſente
L'idée de ce qu'il invente,
Que ſon imagination
Doit produire l'expreſſion
De ſon ſujet, & qu'il ordonne,
Sans rien emprunter de perſonne.
Et je mets en fait qu'à vos yeux
Je vais trouver dedans ces lieux,
Dans cette Coupe ſi vantée,
Plus d'une figure inventée.
Non pas pour une ni pour deux,
Le compte en ſeroit ennuïeux;
Ne penſez pas que je ſuppoſe,
Je me rends garand de la choſe,
Et veux paſſer pour un menteur,
Si Mignard eſt un inventeur.
C'eſt une choſe inſupportable,
Mais pour la rendre plus croïable,

Suivez-moi du doitg & de l'œil,
Et faisons ici le recüeil,
Des figures qui sont connuës.
Si nous les tirions de ces nuës
Le reste seroit bien petit,
Et l'on verroit si j'ai menti.
Tinteret, Pietre de Cortonne
Ne sont inconnus à personne;
L'Anfrane, le Guide & Raphaël,
S'ils ostoient ce qu'ils ont au Ciel,
Il resteroit peu sous le ceintre
De l'esprit & de l'art du Peintre;
Mais pour les pillages passez,
Il priera pour les trépassez.
Puis qu'il montre par cet Ouvrage,
Le grand secours & l'avantage
Qu'on tire des Peintres fameux,
Dans le séjour des Bienheureux.
Mon Deffenseur prit la parole,
Monsieur, est-ce ainsi que l'on vôle
La haute reputation
D'un homme plein d'invention?
J'ai regret de vous interrompre,

Mais ce discours pourroit corrompre
Cette illustre troupe d'Amis :
Souffrez-donc qu'il me soit permis
Que je réponde à cette injure,
A cette outrageante censure.
Non, non, je ne puis sans douleur,
Continua mon deffenseur,
S'adressant à toute la troupe,
Entendre condamner la Coupe,
Puisqu'elle fait voir à nos yeux
Le bon goût & le précieux.
Ce grand Peintre dont sa maniere
Est de l'Europe la premiere,
L'aïant seul peinte de sa main,
Montre qu'elle est du goût Romain ;
Son ordonnance est entenduë,
Elle prend l'esprit & la veuë :
Le beau Contraste s'y fait voir,
Et Mignard se peut prévaloir,
Qu'il sçait tout seul en la Nature
L'Empatement de la peinture ;
Il sçait la force des couleurs,

Il les ménage avec douceur,
Et répand si bien les lumieres
Sur les crouppes & les derrieres,
Qu'il en resulte une union
Qui donne l'admiration.
Mais sans qu'aucun de vous m'écoute,
Levez les yeux à cette voute,
Et regardez-la s'il vous plaît,
Rien n'y choque, mais tout y plaît;
Est-il rien de plus admirable,
De plus grand, de plus venerable,
Que paroît ce Pere Eternel?
Jamais le divin Raphaël,
Qui fut le Mignard de son âge,
N'a fait un si parfait Ouvrage
Que ce beau séjour glorieux;
N'est-ce pas-là peindre des Cieux,
Puisque le plus petit des Anges
Meriteroit mille loüanges?
Mais venons au particulier
De cet Ouvrage singulier;
Ce côté me ravit entr'autres,

Où sont dépeints les grands Apôtres.
Saint Pierre dans cette action
N'a-t-il pas une expression
Qui peut passer pour un miracle?
Il paroît là comme un Oracle;
Il semble qu'il prêche tout haut,
Cette figure est sans deffaut,
Elle merite qu'on l'admire,
Et c'est tout ce qu'on en peut dire.
Saint Paul de son long étendu
Exprime d'avoir entendu
L'éclat de cette voix tonnante
Qui le fit tomber d'épouvante,
Lorsque la lumiere des Cieux
Eteignit celle de ses yeux.
Son ame en paroît allarmée
Autant que la mienne est charmée.
A côté de là j'apperçois
Ce Saint qui nous prêcha la foi;
Il est habillé d'un blanc salle,
Son visage paroît fort pâle;
Mais cela sert à l'union

Autant qu'à la devotion.
Remarquez ce grand Saint Jerôme,
Il fait miracle dans ce Dôme;
Car ſon grand & ſublime eſprit,
Sans penſer à ce qu'il écrit,
Rumine de grandes idées
Elles ſont ſi bien accordées
Soit avec l'art ou le ſujet,
Qu'on eſt ravi par cet objet.
Mais admirez dans ces eſpaces,
La beauté de ces grandes Maſſes.
Moïſe appuïé ſur la Loi,
Eſt un prodige ſelon moi.
Prés de lui les Iſraëlites,
Ces grands hommes pleins de merite,
Expriment ſi bien la grandeur,
La Majeſté dans ſa ſplendeur,
Qu'il n'eſt rien de plus magnifique,
Et l'on ne voit rien dans l'antique,
Dans ce fameux reſte du beau
Qui puiſſe égaler ce morceau.
Mais tournons un peu nôtre chaize,

Nous verrons le reste à nôtre aise.
Je ne trouve rien dans ces lieux,
De plus agréable à mes yeux,
Que cette Sainte Catherine,
Pleine d'une grace divine.
L'on voit dans son extention
Une admirable expression,
Elle est toute passionnée,
C'est une des mieux ordonnées,
Et nous devons tous avoüer
Qu'on ne peut assez la loüer.
Là Sainte Ursule avec sa troupe,
Ne fait-elle pas un beau croupe,
Qui donne du ravissement,
Mais sur tout dans l'arangement?
De tant de figures pareilles,
Ce Peintre fait voir des merveilles.
Cecile d'un air gracieux
Frappe l'oreille avec les yeux;
Mais un autre objet prend ma vûë,
Cette Agnés qui paroît vêtuë
D'un habit plein de pureté

Pour marquer sa virginité.
Cette Agnés de qui la jeunesse
Paroît autant que la noblesse,
Tient entre ses bras un mouton,
Qui je crois la baise au menton ;
Admirez un peu la tendresse
De cette innocente caresse,
Qu'elle exprime bien sa douceur
En l'embrassant de si bon cœur.
J'aurois mille choses à dire
De cette autre Sainte Martire,
Et de ce grand Saint Augustin,
Le Docteur du Peuple Latin.
Mais je juge à vôtre visage
Qu'en admirant ce bel Ouvrage,
Chacun de vous dira tout haut,
Que cette Coupe est sans deffaut.
Et c'est ce que j'en dois attendre.
Monsieur, vous pourriez vous méprendre,
Dit le Curieux, & je le crois
Que chacun doit parler pour soi ;
Car souvent, dit-il, on s'engage

A faire un méchant perſonnage,
Ainſi que je vous vais montrer.
J'ai des coups qu'on ne peut parer,
Et ſans emploïer d'autres charmes,
Je ne veux que vos ſeules armes,
Pour détruire vôtre diſcours:
Je vous dirai donc ſans détours,
Que je ne vois point d'ordonnance,
De grandeur, de magnificence,
Ni rien qui ſurprenne les yeux.
Rien d'éclatant, rien de pompeux
Dans cette ſi fameuſe Coupe,
Où l'on ne trouve aucun groupe,
Bien que vous l'aïez ſoutenu.
Le Contraſte mal entendu
Y fait ce qu'il ne doit pas faire:
Par une expreſſion contraire,
Je ſuis d'accord que l'union
S'y trouve avec confuſion,
Rien ne ſe détache à la veuë,
La figure tient à la nuë,
Le noïement de la couleur

N'exprime que de la fadeur.
La figure est tres-mal drapée,
Ce n'est que de serge frappée,
Dont chacun des Saints est vêtu,
Elle couvre si bien le nud,
Que la science sera fine
Si les contours elle devine;
Tous les plis y sont mal jettez,
Pour la plûpart mal inventez;
L'étoffe est si lourde & grossiere
Que si la nuë étoit legere,
Tous les Saints seroient au hazard
De la passer de part en part.
La lumiere est mal entenduë,
Car loin de pousser elle tuë;
Elle ne couvre qu'un placart,
Bien moins lumineux que blafart.
Mais revenons à la figure,
Ce chef-d'œuvre de la Peinture;
Car c'est en cela qu'on peut voir
De Mignard le divin sçavoir.
Je dirai déja par avance,

Que c'est une haute imprudence,
De donner des expressions,
Ou plûtôt des contorsions,
Des actions si messéantes
Aux ames qui sont joüissantes
De la gloire du Firmament,
Toûjours dans le ravissement,
De contempler Dieu face à face,
Dans ce jour qui jamais ne passe;
Car tous les Saints qui sont aux Cieux,
D'un corps celeste & glorieux,
Unis avec le Chœur des Anges,
Chantans d'éternelles loüanges,
Ainsi toute leur action
N'est rien qu'une adoration.
Cependant je ne puis comprendre,
Et c'est ce qu'on ne peut deffendre,
Que Mignard veüille faire voir
Des actions de desespoir,
Qui sont au milieu d'une gloire.
Ce n'est pas entendre l'histoire;
Si ce respect que j'ai pour Dieu
Ne me retenoit en ce lieu,

Je vous ferois bien-tôt connoître
Les deffauts que je vois paroître.
Monsieur, nous vous connoissons bien,
Et vôtre zele est trop Chrêtien,
Lui répondit un de la Coupe,
Pour ne pas condamner la troupe,
Sans que l'on manque de respect,
Ni rien dire qui soit suspect.
L'on peut condamner un Ouvrage,
Quoi qu'on en revere l'image,
Sans offenser le Tout-puissant,
L'on peut corriger l'artisant ;
C'est pourquoi vous pouvez sans crainte
Nous parler ici sans contrainte.
Je dis donc qu'un Peintre fameux,
Traittant un sujet glorieux,
N'y doit rien mettre qui n'exprime
Le grand, le divin, le sublime ;
La raison ne lui permet pas
D'y rien faire entrer qui soit bas ;
Car vous sçavez tous qu'on critique
Le Tableau le plus authentique,

Qui

Qui soit au Cabinet du Roy.
Il est dans sa Chambre je crois;
C'est du sçavant Paul Veronesse.
Ce Tableau n'a rien qui ne plaise,
L'on voit le Sauveur des humains
Qui se tient lui-même en ses mains,
Aïant transmis en sa nature
Nôtre ordinaire nourriture.
Les deux Pelerins d'Emaüs
Au Domine non sum dignus,
Connoissant qu'ils sont à la table
D'un Dieu mort pour l'homme coupable,
Entrant en admiration
Au moment de la fraction:
Et leur ame toute ravie
De le voir dans ce pain de vie,
Represente bien à nos yeux
Un effet si miraculeux.
Mais ce qui manque à l'ordonnance
De ce Tableau plein de science,
C'est qu'auprés de ce grand sujet
Les yeux sont pris d'un autre objet.

L'on voit une grande famille,
Pere, mere, garçons, & fille;
Un enfant joüer avec un chien,
Et voilà ce qui disconvient
Dans cette divine peinture,
Qui donne lieu qu'on la censure.
Jugez donc parce que je dis,
En regardant le Paradis,
Que Mignard fait voir à la vûë
Un défaut plus grand sur la nuë;
Et sans préoccupation,
Faisons en l'observation,
Si Raphaël le veritable
Peignoit ce sujet adorable,
Lui qui selon ce que j'entends,
Estoit le Mignard de son temps.
Il se fût bien gardé de faire
Tout ce qui peut ici déplaire,
Eût-il fait le Pere Eternel
Comme a fait ce faux Raphaël:
Je n'en dirai qu'une parole,
La tête est toute sur l'épaule.

Le Raphaël du temps passé,
Sans doute auroit mieux compassé,
Pour la poser selon nature,
Sur le milieu de la figure;
Mais arrestons-nous un moment,
Regardons attentivement
Ce grand Saint le Chef de l'Eglise,
Pierre à qui la foi fût promise,
Pierre qui connut dans sa chair
Son Sauveur qui lui fût si cher;
Pierre dont l'ame courageuse,
Sans craindre une mer orageuse,
Marche sur son liquide dos,
Pour suivre son Dieu sur les flots.
Mais à present qu'il peut sans voiles;
Assis plus haut que les étoiles
Le contempler à son plaisir,
Ce grand Saint change de desir.
Et son ame dans l'empirée,
De l'amour n'est plus enyvrée,
Puisqu'il n'est point dans l'action
D'un cœur plein d'adoration.

Saint Paul dont l'ardeur & le zele
Servoit à son ame d'une aile
Pour l'élever jusques aux Cieux,
Dans la Coupe paroit aux yeux,
Comme au moment qu'il fait sa chûte
Lorsque l'Eglise il persecute.
Faloit-il donc aprés sa mort,
L'oster d'un celeste transport,
Pour l'exposer à nôtre vûë
Couché de son long sur la nuë.
Saint Jerôme est plus effrayé
Que tout un peuple foudroyé,
Son action est inquiéte
Comme s'il voïoit la trompette
Qui doit sonner au Jugement.
L'extase ou le ravissement
Qui remplit les Saints d'allegresse,
Se change en lui comme en detresse;
Il tient des papiers en ses mains,
Est-ce pour écrire aux humains;
Car on voit bien qu'avec sa plume
Il compose quelque volume:

Mais ne blâmons pas ce grand Saint,
Il écrit contre son dessein,
Et l'on connoît bien à sa mine
Que c'est pour cela qu'il rechigne,
Voïant que Mignard desormais
L'a fait écrivain pour jamais.
Tinteret l'a fait sans écrire,
Dans l'endroit où Mignard le tire;
La trompette du jugement
Cause là son étonnement.
Mais ici ce Peintre est blâmable;
Et sa faute est inexcusable,
De faire un Saint dedans la peur
Pour marquer son parfait bonheur.
Venons à Sainte Catherine,
De qui l'éloquence divine
Convertit les plus grands Docteurs,
Ainsi que ses persecuteurs.
Est-elle ici dans l'attitude
Qu'il faut pour la Beatitude,
Elle exprime une passion
Contraire à l'adoration,

Et l'on connoit dans son visage
Le ressentiment d'une outrage.
Aussi ne se trompe-t-on pas,
C'est la Didon prés du trépas ;
Cette belle Didon du Guide,
Cette illustre de l'Eneïde,
Qui se tua sur un bucher
Pour Enée au cœur de rocher ;
Dans cette action si cruelle,
Sans avoir l'esprit scrupuleux,
Il met son dépit dans les Cieux.
Aussi voit-on que cette Sainte
Comme une desolée est peinte,
Mignard n'en a voulu changer
Que la nuë pour le bucher.
Pour sa longueur elle est extrême,
Mais il en fait d'autres de même.
Cecile du plus haut des Cieux,
Pleine d'un desir curieux,
De son bonheur étant trop lasse,
Regarde en bas ce qui s'y passe.
Mais retournons un peu plus loin,

Et dites-moi s'il est besoin
De nous representer Moïse
Appuyé sur la Loi promise ;
Ce Prophete qui soupiroit,
Qui depuis long-temps aspiroit
D'être en la gloire Bienheureuse :
Aujourd'hui son ame est rêveuse,
A peine leve-t-il les yeux
Pour contempler qu'il est aux Cieux.
Josué comme sur la terre,
Semble encor aller à la guerre ;
Il ne manque à son air altier,
Qu'un front couvert de laurier.
Abraham avec son épée,
Aprés que sa trame est coupée ;
Voudroit il faire assassinat,
Sédition ou attentat,
On ne sçait ce qu'on en peut croire ;
Car ce Saint Michel dans la gloire,
Semble vouloir tout terrasser,
Détruire, abattre & fracasser,
Le voyant couvert de cette arme,

Il semble aller donner l'alarme.
A qui en veut-il dans les Cieux,
Si ce n'est à ces Bienheureux,
Selon ce qu'en écrit de Pilles,
Ce Peintre sera bien habile,
S'il n'est obligé d'avoüer
Que sa figure est à loüer,
Puisqu'elle est si peu necessaire
Pour un si glorieux Mystere.
Mais vit-on jamais rien de tel
Que le marche-pied de l'Autel;
Il en tire le point de vûë,
D'une perspective inconnuë.
L'on prend oit les nuës ici-bas
Pour des coussins ou matelas,
Où les figures sont couchées,
Elles sont si bien arrangées
Qu'un jeu d'orgue ne l'est pas mieux,
Puisqu'elles font voir à nos yeux
Les plus grandes sur les derrieres,
Et les petites les premieres.
J'en prends devant nous à témoin

Ce glorieux Sain Augustin,
Il ne pourra pas m'en dedire,
Tout le monde se prit à rire,
Ce qui fit rompre ce discour;
Car tous ces Messieurs à l'entour,
Avoüerent en ma présence
Qu'ils abandonnoient ma défense;
Mon deffenseur les entréprit,
Leur disant que des gens d'esprit
Me tenoient pourtant dans le monde
Pour la merveille sans seconde;
Et qu'il feroit voir à leurs yeux
Un Poëme miraculeux
Qu'avoit fait le sçavant Moliere,
Qui parle d'une autre maniere
Que cette troupe n'avoit fait.
Mais, Monsieur, cela gist en fait,
Répondit un de l'assemblée;
Car c'est parler à la volée,
Que de citer ici des Vers
Pour les Juges de l'Univers.
Sans vouloir offenser Moliere,

L'on peut dire que sa lumiere
Ne va pas à juger d'un art,
Qu'on ne connoît pas par hazard ;
Et la poëtique science
N'infuse point la connoissance
De décider par son cerveau,
De ce qu'à d'habile un pinceau,
Pour en faire une remontrance
Au plus éclairé de la France.
Celui de qui le jugement
Connoît tout si parfaitement ;
Et de qui la vive lumiere
Se peut bien passer de lumiere ;
Car enfin suivant son rapport,
Un sage Ministre a grand tort, *
De ne pas emploïer un homme
Qui dans l'étude se consomme,
Et de qui le pinceau fameux
Porteroit jusqu'à nos neveux,
Par une éternelle memoire
De ce grand Ministre la gloire ;
Lorsqu'il dit dans son discour

* Monsieur de Colbert qui preferoit M. le Brun à Monsieur Mignard.

Que Mignard ne fait point sa cour,
Pour attirer par cet hommage,
Des proneurs l'éclatant suffrage;
Son Poëme montre aujourd'hui,
Qu'il n'est rien qu'un Placet pour lui,
Où tous ces grands mots de Peinture,
Tons Masses valeur en pâture,
Que la rime en chasse si bien,
Sont tous mots qui ne disent rien,
Puisque pas un ne tient sa place
Dans la Coupe du Val de Grace;
Mais enfin, dit le curieux,
Les objets sont faits pour les yeux,
Et les paroles pour l'oreille;
Si la Coupe est une merveille,
Ce n'est que dedans ses beaux Vers;
Mais comme tout a son revers,
Lorsque nôtre œil voit sa peinture,
Ce grand juge de la nature,
Fait confesser à nôtre esprit
Que sa beauté n'est qu'en écrit.

On s'entretenoit de la sorte,

Quand le Portier ouvrit la porte,
Et fit entrer en un moment
Un tas de monde en se poussant,
Qui pressant, vint prendre place
Dans le milieu du Val de Grace.
Là chacun dit son sentiment,
Donnant sur moi son jugement.
Dame Anne dit à sa commere,
Voilà la bonne Reine Mere,
Qui monte dans le Paradis.
Helas! je voïons ce qu'on dit,
Ma pauvre commere m'a mie;
Qu'il fait bon bien passer la vie,
Pusqu'a lors que la mort viendra,
Qui bien a fait, bien trouvera;
Regarde comme à l'est vestuë,
Je pensions qu'on fût toute nuë
Dans le Ciel aprés qu'on est mort,
Tu vois bien que j'avions grand tort.
Mais regarde, Dame Simone,
Voilà nôtre bonne Patronne,
Qui tient dans ses bras son agneau:

Ah ! mon Dieu que cela eſt beau !
Vois-tu bien comment il la baiſe,
La pauvre bête, qu'il eſt aiſe ;
Plût à Dieu être comme lui,
Non pas demain, mais aujourd'hui.
Quoi tu voudrois être une bête,
As-tu du bon ſens dans la tête,
Lui repliqua Dame Aliſon,
D'être une bête ſans raiſon.
Bête ou non, cela ne m'importe,
Pourveu que j'y fus de la ſorte,
Puiſque je ſçai bien que l'on dit
Que tout eſt Saint en Paradis.
Ecoutez-là comme a raiſonne,
Lui repliqua Dame Simone,
Ne voudrois-tu point être auſſi
Comme ce lion que voici.
Fy, dit-elle, en branlant la tête,
C'eſt une trop méchante bête.
Tu ne ſçay donc ce que tu veux,
En Paradis tout eſt heureux,
Au moins tu viens de nous le dire ;

Tout le monde se mit à rire,
De ce qu'il avoit entendu,
Cette femme a bien répondu,
Dit un gros homme de la bande :
Car dites-moi, je vous demande,
D'où vient que ce grand Peintre a mis
Des bêtes dans le Paradis.
Pensez qu'il a falu des gruës
Pour les jucher dessus les nuës.
Elles ne sont pas d'ici bas,
Dit l'autre, ne voïez-vous pas
Le Pere Noé prés de l'Arche,
Montez sur le coin de la marche,
Et vous le verrez aisément.
Ah! je l'apperçois voirement,
Noé s'acoste sur le feste ;
Mais je vois bien que cette bête
Est trop grosse pour en sortir,
Car elle n'y sçauroit tenir.
Mais repliqua, Dame Simone,
Que ce vieillard ici m'étonne,
Avec son grand coûteau de fer,

Eſt-ce pour tuer Lucifer,
Eſte-vous folle, ma commere /
Répondit Dame Anne en colere,
C'eſt nôtre bon Pere Abraham
Qui veut égorger ſon enfant.
Son enfant, dit Dame Simone,
Oüi car le bon Dieu lui ordonne,
Dit Dame Anne, il n'a pas de tort,
Quoi l'égorger aprés ſa mort,
Dit Simone, il n'eſt pas croïable,
Le Seigneur eſt trop pitoïable,
Pour vouloir ſouffrir qu'à ſes yeux
L'on tuë un enfant dans les Cieux,
C'eſt ce que je ne ſçaurois croire,
C'eſt que tu n'entends pas l'hiſtoire,
Répondit un autre d'entre eux.
En même temps le curieux
En faiſant un éclat de rire:
Hé bien, Meſſieurs, que peut-on dire;
Qui ſoit plus plaiſant que cela,
Et vous devez juger par-là,
Dit-il, à ces gens de ſçience,

Combien il est de consequence
De ne rien exprimer de faux,
Dans la sculpture & les tableaux,
Principalement aux Eglises,
Pour les erreurs & les méprises
Que cela fait aux simples gens;
L'on doit plûtôt en ménageant
Leur simplesse & leur ignorance,
Les porter à la connoissance
Des misteres de nôtre foi,
Suivant la croïance à la loi,
Ainsi termina l'Assemblée,
Ce qui me rendit si troublée,
Que depuis ce fâcheux moment,
Je me trouve sans mouvement;
L'on me prendroit pour une pierre,
Voila docte & rare Moliere,
L'état fâcheux où je me voy.
Malgré ce que tu dis de moi,
Malgré tes éloges sublimes,
Malgré tes magnifiques rimes,

Chacun

Chacun de moi s'entretiendra
Tant que l'ouvrage durera,
Qui n'en dira mot fera grace
A la Coupe du Val de Grace.



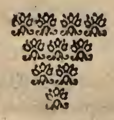
A MONSIEUR DE MOLIERE,

En lui envoïant la Critique précedente.

Toi qui possede en tout le parfait art de plaire,
Esprit le plus brillant qui soit en l'Univers,
Tu diras que la Coupe est mal en Secretaire,
Et qu'il entend fort peu le langage des Vers ;
J'en demeure d'accord & ce n'est pas merveille,
Que l'on soit ignorant dans le métier d'autrui,
Nous avons sur la Coupe avanture pareille,
Et j'en prends pour témoin ton Poëme aujourd'hui,
Si tu fait bien des Vers, tu sçais peu la Peinture.
Jamais dans ce bel art tu ne fus grand Docteur,

Moi j'ignore du tien la regle & la mesure,
Et je suis sur la rime un fort pauvre Orateur;
Mais nous ferions pourtant un ouvrage sublime,
Si nous voulions tous deux faire une liaison,
Car on trouve en tes Vers l'éloquence & la rime,
Et moi de mon côté j'ai toute la raison.

Les Vers que l'on venoit de lire, & qui servoient d'envoy à Monsieur de Moliere, firent souvenir quelqu'un de la Compagnie qu'il avoit une Lettre assez galante, que l'on avoit envoïé à une Dame. Il proposa d'en faire lecture, & on la trouva écrite en ces termes.



LETTRE A MADAME D...

Que l'Auteur disoit être trois personnes en une seule.

QUi festerai-je aujourd'hui, Madame ? vôtre raison, vôtre cœur, ou vôtre enjouëment ? Je veux vous faire un bouquet, & j'y suis embarassé. Que n'êtes-vous plus simple & moins délicate.

Vous seule vous en vallez trois,
Le moral, le plaisant, le tendre,
Egalement chez vous toûjours se font entendre ;
Et vous avez tout à la fois,
Le Moral, le plaisant, le tendre.

Sans ce refrain, je ne sçavois que

dire ; heureusement il s'est-là presenté tout à propos pour me tirer d'intrigue : car ; mais ce car est-il là fort necessaire? Au lieu d'un long & ennuïeux raisonnement, n'estoit-il pas plus naturel de vous dire :

Je parle rarement le langage de Dieux.
Jusqu'ici des nœufs sœurs j'ai peu connu lempire ;
Mais pour faire des Vers, sans qu'Apollon m'inspire,
Il suffit de l'amour que l'on prend dans vos yeux.

L'on sçait que de ce Dieu la puissance est suprême,
Au grand maître de l'art si nous ajoûtons foi,
Pour bien rimer il faut qu'on aime,
Et qui peut mieux rimer que moi.

N'en riez point, Madame, je n'ai d'autre talent pour la Poësie que l'amour que vous me donnez, & si je le crois le meilleur de tous les Apollons.

Oüi l'Amour est un Maître habile,
Il sçait former l'esprit, quand le cœur est charmé,
Et rien ne paroît difficile
Quand par l'ardeur de plaire on se sent animé.

Mais aprés tout, j'aurai beau faire de bons Vers, vous ne les trouverez toûjours que fort médiocres. Voulez-vous en sçavoir la raison, Madame, ce n'est point parce que vous en faites quand il vous plaît de fort délicats; c'est parce que vous ne m'aimez point; d'ailleurs, vous êtes si fort accoûtumée à vous entendre dire de jolies choses sur vôtre merite, que je ne sçai comment je puis m'exposer à vous écrire.

Je sçai ce que l'on dit de vous,
Chacun s'est efforcé d'écrire,
Que vous faites des yeux le charme le plus doux,
D'un nouveau tour mes vers pourroient ils le redire.

Cent autres plus heureux, mais moins touchez que
moi
Vous l'ont dit tendrement, en vous rendant les
armes,
Le plaisir de les voir languir sous vôtre loi,
Vous y faisoit trouver des charmes.
Je n'ai pas ce secours, vôtre rigueur extrême
Ne permet plus qu'auprés de vous
L'on dise une fois je vous aime;
Vous gardez tout pour un aimable Epoux.
De lui seul vous voulez entendre,
Les soupirs, les langueurs, l'amour,
Pour lui seul vous avez, un cœur fidele & tendre;
Aimez-moi, je ferai des vers d'un nouveau tour.

C'est une condition, Madame, sans laquelle je ne sçaurois rien faire à vôtre gré; ainsi ce ne sera que vôtre faute, si vous n'êtes pas contente de mes Vers. Il m'est impossible de rien produire qui vaille, lorsque je suis seul. Que nous ferions ensemble de jolies choses si vous vouliez me tenir compagnie, je m'assure

que vous ne ſçauriez répondre à cette excuſe, tant vous la trouverez raiſonnable; n'oubliez point cependant, Madame, quel eſt mon zele, ni avec combien de reſpect j'ai l'honneur d'être,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur.

On avoit à peine fini de lire, qu'un Abbé de la Compagnie prit la parole, & dit qu'il avoit veu du même Auteur des Vers, que l'on avoit trouvés dans le monde fort galans & fort naturels. Ils ont été envoïez, dit-il, à une Demoiſelle, à laquelle on faiſoit parler un amour le premier jour de l'an. La Compagnie le pria de ſe les rappeller, s'il les avoit ſçûs autrefois; de ſorte qu'aprés avoir rêvé quelque temps, l'Abbé dit qu'un petit Amour

mour qui joüoit par un reſſort, ſortoit d'une boëte d'Allemagne, & tenoit à la main ces dix Vers ſur un papier.

Bon jour la belle perſonne,
C'eſt l'Amour qui vous le donne.
Je viens pour un tendre amant
Vous ſouhaiter la bonne année;
Rendez-la lui fortunée,
Vous le pouvez aiſément;
Faites-lui voir ſeulement
Plus d'amour & moins d'adreſſe,
Moins d'eſprit que de tendreſſe,
Voila tout mon compliment.

Je vai vous en dire qui ne ſont pas tout à fait ſi honnêtes, reprit un Cavalier; mais qui ne laiſſeront peut-être pas de plaire par la malice qui s'y trouve.

Une Demoiſelle qui avoit tendrement aimé un jeune homme, dont elle étoit auſſi aimée à l'adoration;

s'avisa de lui faire une infidelité (il n'y a rien là que de fort commun) mais elle voulut encore le braver, aprés lui avoir été infidelle. Je ne sçai quels sujets elle avoit de s'en plaindre; elle lui écrivit une Lettre pleine de railleries, & l'accompagna d'un bouquet de Sauge. L'amant receut la Lettre, & la renvoïa aprés l'avoir lûë, avec le bouquet, & ces quatre Vers autour.

Je ne suis pas surpris si ton amour funeste
Fait ce présent à ma douleur,
Aprés m'avoir donné ta fleur,
Tu ne pouvois avoir que des feüilles de reste.

Les Dames & les amants declarez blâmerent cette réponse,mais encore plus celle qui se l'étoit attirée par ses railleries hors de propos. Et l'on convint neanmoins que l'amant n'étoit à pardonner, qu'autant que sa maîtresse avoit été trop insolente. Helas! reprit quelqu'un, à quoi servent

les ménagemens quand on en vient là ? Une fille qui se commet s'expose toûjours, & c'est un hazard quand elle trouve un homme assez honnête pour lui épargner du chagrin. L'inconstance, continua-t-il, est une chose si naturelle à la plûpart des Dames, que je m'étonne qu'elles fassent tant de dupes tous les jours. On ne sçait ce qui peut les fixer. L'argent, reprit le Cavalier, qui venoit de parler, c'est la pierre de touche de la vertu, elle en fait connoître le faux dans les hommes comme dans les femmes : je me souviendrai toûjours de ce que le même Auteur que je vous ai déja cité, a dit fort galamment sur les femmes, cela peut servir de maxime.

Qui se pique d'aimer constamment sa Maîtresse,
Se pique follement de vivre dans l'ennui,
Plus souvent la constance nuit
Que ne profite la tendresse.

Aimons autant que le cœur nous en dit ;
Mais le cœur sans l'argent ne peut rien sur les belles ;
On les trouve toûjours cruelles
Quand on a besoin de credit.
Que chacun seurement conte sur sa bourse,
Le merite & l'esprit ne servent qu'à l'orner ;
Qui plaît, mais qui ne peut donner
Voit bien-tôt la fin de sa course.

Pourquoi tant crier contre les femmes, reprit une Dame de la Compagnie, J'admire, Messieurs, les hommes, on diroit que l'inconstance n'est point de leur partage. J'ai des Vers aussi-bien qu'eux, qui justifient que nos foiblesses leur sont communes. Et aprés tout, peut-on rendre raison la plûpart du temps de ces inconstances ? j'en prends à témoin ces Vers.

Cupidon sous les loix de la simple nature
Regit tout ce qu'il fait soupirer ici bas,

Il ne punit jamais rebelle ni parjure ;
C'est un empire qui ne dure
Qu'autant que ses sujets y trouvent des appas.

Dés qu'un objet cesse de plaire,
Le commerce amoureux aussi-tôt doit finir,
Le respect des sermens n'est plus qu'une chimere,
La perte des plaisirs qui nous les ont fait faire,
Nous dispense de les tenir.

L'Amour de son destin est toûjours seul le maître,
Et sans que nous sçachions ni pourquoi, ni comment,
Comme dans nôtre cœur à toute heure il peut naître
Il en peut malgré nous sortir à tout moment.

Ulisse qui pour sa sagesse
Fut si celebre dans la Grece,
Quoi qu'amoureux & bien traité,
Refusa malgré sa tendresse
D'accepter l'immortalité,
A la charge d'aimer toûjours une Deesse.

Aimez tant que l'Amour unira vos eſprits ;
Mais ne vous piquez pas d'une folle conſtance,
Et n'attendez-pas que l'abſence,
Ou les dégoûts, ou les mépris,
Vous faſſent faire penitence,
Des plaiſirs que vous aurez pris.

Quand on ſent mourir ſa tendreſſe,
Qu'on baille auprés d'une Maîtreſſe,
Et que le cœur n'eſt plus content,
Que ſervent les efforts qu'on fait pour le paroître ?
L'honneur de paſſer pour conſtant,
Ne vaut pas la peine de l'être.

Briſons là-deſſus, dit un Abbé, dés que la Dame eut fini de reciter les Vers précedens, on s'échauffe toûjours trop ſur cette matiere, & on ne fait pas ordinairement plaiſir aux Dames de la traitter ſi à fonds. J'ai envie de vous réjoüir de la lecture d'un Placet, qui a été don-

né à un des premiers & des plus illustres Magistrats de ce Parlement. Le Placet qu'on lut ici sur la Capitation, il y a quelques jours, m'a donné la curiosité de chercher celui-ci. Vous m'en direz vôtre sentiment.



PLACET
A M. L. P. D. M.

Bien le sçavez, bon droit a besoin d'aide ;
C'est du Palais l'axiome commun.
Plaideuse pauvre, ou sans amis, ou laide,
Mal aisément gagne procés aucun :
Tout Juge n'est, Seigneur, comme vous êtes ;
Ainsi qu'un roc au milieu des tempêtes,
Inébranlable aux efforts seduisans
De deux beaux yeux, des amis, des présens.
Non que portiez au sein un cœur farouche,
Bien sçavons-nous que la beauté vous touche,
Et que par vous Amour vit maintesfois
Belle inhumaine asservie à ses loix ;
Bien sçavons-nous aussi qu'amitié tendre
Loge chez vous, qu'un ami malheureux
Jamais en vain n'osa de vous attendre

Dans ſes beſoins des ſecours genereux,
Egalement amis, parens, maîtreſſe,
Trouvent en vous pour la ſocieté
Eſprit facile, & cœur plein de tendreſſe.
Mais, êtes-vous au tribunal monté,
Lieu redoutable, où Themis elle-même
Se dépoſant de ſon pouvoir ſuprême
Vous met balance & glaive entre les mains,
Pour en ſa place y juger les humains.
Là dépoüillé même de la nature,
Plus n'écoutez la flateuſe impoſture
De l'amitié, du ſang, ni des amours:
Quant aux préſens, mention n'en doit être;
Ce ſont appas, ce ſont foibles recours,
Qui devant vous point n'oſeroient paroiſtre;
Mais je l'ai dit, tout Juge n'eſt ainſi.
Trop en eſt-il, qui ſe laiſſent conduire
Par l'amitié, par l'interêt auſſi,
Et par l'amour, bien plus docte à ſeduire,
En ai connu qu'amour tant gouvernoit,
Que gain de cauſe à coup ſûr il donnoit
A tout objet qui lui ſembloit aimable

Au demeurant Magiſtrat équitable.
Dans tout procés que femme entreprenoit,
Trois points ſans plus il vous examinoit.
Si jeune étoit, ſi belle la Cliante,
Et ſi d'humeur à ſes deſſeins pliante,
Jugement ſeur, puis étoit prononcé;
Mais une fois fut bien embaraſſé.
Il rencontra deux adverſes parties,
L'une brunette, & l'autre aux blonds cheveux
Qui de merite également loties,
Egalement attiroient tous ſes vœux,
Tout ce qui peut inſpirer la tendreſſe,
Jeuneſſe, taille, enbompoint, gentilleſſe;
Si bien étoit entr'elles partagé,
Que Paris même entr'elles n'eût jugé;
Quant à l'humeur, quant à la complaiſance,
Comme de cire encore elles étoient,
Joint que les deux en amour apportoient
Tant ſeulement, d'obſtacles ou d'aiſance,
Ce qu'il en faut pour ne pas rebuter,
Ce qu'il en faut pour ne pas dégoûter.
Or bien, voïez qu'en bonne conſcience,

Et ſans trahir juſtice & probité
Point ne pouvoit le Juge être porté,
Plûtôt de l'un que de l'autre côté ;
Il prend cent fois, & reprend la balance,
Vous l'euſſiez veu dans un profond ſilence
De leurs appas faire eſtimation,
Avec ſueur, avec attention ;
Des deux côtez pieces il examine,
Il vous en fait maintesfois reviſion :
Et tant enfin ſur la choſe rumine ;
(Car là-deſſus jamais n'étoit oiſif,)
Qu'il découvrit l'article déciſif.
L'une des deux, c'étoit je crois la brune,
Avoit jadis par mauvaiſe fortune
Fait un enfant : & les enfans, dit on,
Quoique d'ailleurs le beau ſexe en publie
Gâtent toûjours en plus d'une façon
Les lieux charmans par où ſont leur ſortie:
Or ce défaut par le Juge noté,
Fut dés l'inſtant au procés imputé :
Pour trancher court, Sentence fut donnée,
Et celle-ci pour avoir enfanté,

Avec dépens fut par lui condamnée.
Mais, direz-vous, à quoi bon faire ici
Tout ce discours ? à quoi bon ? le voici.
Une sœur j'ai, qui n'est jeune ni belle,
Moins riche encor, & c'est-là le tant pis;
A, toutefois, ores sur le tapis,
Cause importante, & plaideuse querelle;
Si par malheur, qui trop peut arriver,
Dans son procés Juge vint à trouver,
Comme à celle dont j'ai cité l'exemple,
Et sur sa piece avise la juger;
Son droit seroit en évident danger,
Non qu'elle n'ait piece correcte & ample;
Mais c'est cela justement qui feroit
Qu'avec dépens on la condamneroit.
A donc, Seigneur, j'ai recours à vôtre aide,
Accordez-lui vôtre protection,
Avec ce bien fût-elle encor plus laide,
Moins riche encor, sans apréhension,
Elle verra présens, beauté, jeunesse,
Iniquité, cauteleuse finesse,
S'armer contre elle, & faire maint effort;

Un mot de vous plus puiſſant & plus fort
Renverſera leur projet inutile.
Partant, Seigneur, prenez en main le ſtile,
Et ſignez-lui quelques gentils Placets ;
Et ſi voulez par complaiſance extrême
Recommander de bouche ſon procés,
Au Rapporteur la preſenter vous-même ;
C'en ſeroit trop, & pourtant ne mettrois
Ma main au feu que n'allaſſiez le faire ;
Si, dis-je ainſi, voulez prendre l'affaire,
Bien faudroit-il vous laiſſer ſatisfaire,
Et pour cela ma femme ne battroit.

Aprés qu'on eut lû ce Placet, un Cavalier dit : Si j'oſois je vous ferois la lecture d'un petit Conte en forme d'Epitaphe, qui m'eſt tombé entre les mains. C'eſt d'une jument que Mylord S... montoit ordinairement, quand elle alloit à la chaſſe. M... Elle tomba malade, & ſa jument mourut trois jours aprés, de douleur & de crainte que ſa

Maîtresse ne mourût. L'on a feint que c'étoit un amant metamorphosé en jument qui avoit eu cette délicatesse; mais elle n'est gueres des amans de ce temps-ci. Vous allez voir ce que c'est.





EPITAPHE.

EN FORME DE CONTE ; de la jument de M. S. qui mourut le troisiéme jour, de la maladie de sa Maîtresse.

Passant contemple ce Tombeau,
Il renferme un miracle unique en son espece,
Car il y gît un corps, mort de trop de tendresse,
As-tu rien veu de plus nouveau ?
De qui ce corps, dis-tu ? Passant ne t'en étonne,
Tu peux même essuïer tes yeux ;
C'est d'une bête : mais l'exemple qu'elle donne
Pour n'être suivi de personne,
En est encor plus curieux,
Je vai t'en apprendre l'histoire.
Un amant digne de memoire,

A ſuivre un exemple ſi rare,
Paſſant des beaux objets charmé,
Il faut que ton cœur ſe prepare,
Ou qu'il n'attende pas d'être jamais aimé,
C'eſt la conſtance qu'on remarque,
L'on doit être petri de cette qualité ;
Car ſi d'amour la mort en la plus ſeure marque,
L'Amour devient le fruit de la fidelité.

On fit auſſi, continua celui qui venoit de lire, une autre petite Epitaphe que voici.

Paſſant qui vois ce Monument,
Que le ſort de cette jument
T'apprenne que la mort n'a rien d'affreux en elle ;
Pour un tendre & fidele amant ;
La plus noble & la moins cruelle
Eſt de mourir pour une belle,
Et de mourir de ſentiment.

L'on trouva cette petite penſée neuve ; & comme je n'ai plus rien à

mettre ici ; je dois faire disperser mon Assemblée. Chacun s'en alla donc de son côté, parce que je suis à la fin de mon Livre. Qui du Lecteur ou de moi en sera plus content ? je ne le sçaurois dire. Il a sur moi au moins cet avantage, qu'il a pû l'abandonner, dés qu'il a commencé à en être fatigué, & qu'il y a même pû choisir les pieces les plus passables. Vous n'avez pas bonne grace, dira-t-on, de parler ainsi d'une chose que vous avez faite, l'on vous en croira sur vôtre parole ; vous aviez la liberté de ne rien entreprendre, si vous ne pouviez rien faire de meilleure. Je l'avoüe ; mais toutes les pieces qui sont entrées dans ce Recüeil étoient faites avant qu'on le commençât : des besoins pressans m'ont fait les assembler, & je dois dire que pour les pechez du public, je n'ai pas eu le temps de choisir, & qu'il a falu grossir le Livre pour lui donner du cours par sa rondeur ; qu'on l'achete, si

l'on veut, je consent qu'on ne le lise pas: Voilà une idée vraïement comique.

J'entens un Critique qui prend la chose fort sérieusement. Il devroit être deffendu, dit-il, d'abuser ainsi de la credulité du monde; on achete de bonne foi, on devroit vendre de même. Ah! que vendroit-on, lui dis-je? Et aprés tout, qui est-ce qui manque de bonne foi? Un Marchand cherche à débiter sa marchandise, y a-t-il rien de plus naturel? Souvent un Libraire vous vend un Livre rempli de fadaise, qu'un Auteur entêté de lui-même a fait imprimer; si ce Livre ne vaut rien, est-ce à lui qu'il faut s'en prendre, n'est-ce pas à l'entêtement de l'Auteur: Mais qui vous a dit le contraire? Est-ce le titre qui vous a prévenu, ou l'affiche qui vous a trompé, en publiant que c'étoit un Ouvrage merveilleux. Non sans doute; on vous a laissé la liberté d'en juger, on vous

a ſeulement convié de le lire. Oüi, réprend mon Critique, mais il en coute, & ſi le Libraire eſt dans la bonne foi, vous n'en ſçauriez trouver à à l'Auteur. Pardonnez-moi, lui dis-je, ils n'en manquent ni l'un ni l'autre, rien n'eſt plus facile à comprendre. Un homme qui compoſe, eſt cenſé faire de ſon mieux, & il eſt ſi plein de lui-même, qu'il ne ſe croit capable que de produire de l'excellent. Il vend, & fait vendre pour tel ſon Ouvrage, il eſt dans la bonne foi; car il le croit. Plus ſon Ouvrage eſt mepriſé, & plus il eſt entêté de le donner lui-même au public; le ſecours de quelques amis, prévenus ſur l'eſperance du gain, lui eſt d'un grand ſecours, pour faire les avances & les frais de l'impreſſion; le Libraire par grace, veut bien prêter ſon nom pour le debit, & l'expoſe au public, paraphé pour un tel prix; que lui importe que vous l'achetiez ou non; il en ſera quitte pour

rendre les exemplaires à l'Auteur, & l'Auteur pour se venger de l'ingratitude du public, ne manque pas de les vendre à la beurriere. En quoi peut-on dire qu'ils aïent tort ? seraце d'êtres ignorans ? la science dépendelle de nous ? il y a plus d'une sorte de moïens pour l'acquerir. Tel que vous blâmez d'avoir fait un mauvais Ouvrage, n'en auroit peut-être jamais commencé, s'il eût eu les moïens d'en faire un bon. La nature refuse à certains Auteurs le sens qu'il faut pour se connoître. Aprés tout, je souhaite qu'il y ait bien des gens qui blâment celui-ci, c'est tout le succés que j'en attend; ainsi qu'on le critique, qu'on en médise, qu'on le jette au feu, je proteste par avance, que je n'en aurai point de chagrin, pourveu qu'on l'achete.

FIN.

TABLE
DES
MATIERES.

Contenuës dans quelques pieces de ce Livre.

S

T

Fin de la Table des Matieres.







